

**Au-delà des « jingos » et des « coquins » :  
Henri Bourassa et ses relations avec le Canada anglais  
(1896-1935)**

par Benoit Longval

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales à titre d'exigence  
partielle en vue de l'obtention de la maîtrise en histoire.

Université d'Ottawa

© Benoit Longval, Ottawa, Canada, 2014

## RÉSUMÉ

Cette étude se penche sur la portée du nationalisme de Henri Bourassa au Canada anglais. L'analyse des sources confirme que le message de Bourassa rayonna bien au-delà de la province de Québec en raison de la stratégie de diffusion employée par le nationaliste. Il prit ainsi contact avec une multitude de Canadiens anglais sincères qui souhaitaient une plus grande autonomie pour le Canada et de meilleures relations entre les deux « races ». Les discussions de Bourassa avec les Canadiens anglais ne réussirent toutefois pas à entraîner l'association des deux éléments vers un idéal national puisque la Première Guerre mondiale et les conflits linguistiques créèrent un déchirement profond entre Canadiens anglais et Canadiens français. Cette étude offre une meilleure compréhension quant aux répercussions des idées de Bourassa sur le paysage intellectuel canadien, en plus de réévaluer la place que prit l'impérialisme au Canada dès le tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

## ABSTRACT

This study evaluates the influence of the nationalism of Henri Bourassa in English Canada. An analysis of sources confirms that Bourassa's message travelled well beyond the province of Quebec thanks to the dissemination strategy used by the nationalist. He connected with a multitude of sincere English-Canadians who wanted greater Canadian autonomy and better relations between the two "races". However, Bourassa's discussions with English-Canadians proved insufficient in uniting the two elements towards his national ideal. The First World War and language issues indeed created a deep divide between English and French-Canadians. This study provides a better understanding of the impact of Bourassa's ideas on the Canadian intellectual landscape and re-evaluates the standing of imperialism in Canada at the turn of the twentieth century.

## REMERCIEMENTS

Cette thèse n'aurait pas été possible sans les nombreuses personnes qui, d'une façon ou d'une autre, m'ont appuyé durant ces deux années. À toutes ces personnes, j'exprime, quoique d'un style laconique, la plus sincère des gratitudes.

Je remercie tout spécialement mon directeur de thèse, Damien-Claude Bélanger, pour son aide précieuse.

Finalement, je réserve le dernier merci à Justeen Gales qui m'épaula dans les multiples péripéties d'un historien en devenir.

Benoit L.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>Résumé</b> .....	ii
<b>Remerciements</b> .....	iii
<b>Table des matières</b> .....	iv
<b>Introduction</b> .....	1
Présentation de l’homme .....	3
Réhabilitation d’un récit .....	7
Limites, méthodologie et division .....	11
<b>Chapitre 1 : Présentation des idées de Bourassa et discussion historiographique</b> ..	15
1.1. Les grandes lignes de la pensée de Bourassa .....	16
1.1.1. Le « Castor Rouge » .....	16
1.1.2. Un libéral contre l’impérialisme .....	17
1.1.3. Le nationalisme bourassien .....	24
1.2. Bourassa dans l’historiographie .....	29
1.2.1. Bourassa l’extrémiste .....	31
1.2.2. Bourassa le bon nationaliste .....	34
1.2.3. Bourassa réexaminé .....	42
1.2.4. Bilan .....	51
<b>Chapitre 2 : La diffusion des idées de Bourassa au Canada anglais</b> .....	52
2.1. Bourassa l’orateur .....	53
2.1.1. Les discours parlementaires du député de Labelle .....	54
2.1.2. Discours, conférences et tournées au Canada anglais .....	59
2.2. Bourassa le rédacteur .....	69
2.2.1. Premières aventures journalistiques .....	70
2.2.2. Fais ce que dois .....	73
2.2.3. Un journal bilingue .....	77
2.2.4. Brochures .....	82
<b>Chapitre 3 : Une réception partielle dans l’avant-guerre</b> .....	86
3.1. Des aînés libéraux .....	87
3.1.1. Les libéraux du Québec .....	88
3.1.2. Un appui de Toronto .....	94
3.2. Une alliance nationaliste-conservatrice .....	102

3.2.1. John Boyd .....	103
3.2.1. Charles H. Cahan .....	107
3.3. Tensions à Montréal, tensions au pays .....	110
<b>Chapitre 4 : Division et durcissement dans un Canada en guerre .....</b>	<b>115</b>
4.1. La trahison de Bourassa .....	118
4.1.1. La condamnation de la presse .....	118
4.1.2. La disparition des tribunes .....	120
4.2. Des années difficiles dans la correspondance .....	123
4.2.1. Les journalistes alliés .....	124
4.2.2. Les remarques de Toronto .....	128
4.3. De nécessaires discussions .....	133
4.3.1. Le Canada dans l'Empire .....	133
4.3.2. En quête de meilleures relations .....	137
4.3.3. Une vision partagée .....	146
<b>Conclusion .....</b>	<b>153</b>
<b>Annexe .....</b>	<b>163</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>165</b>

## INTRODUCTION

Bourassa est un magnifique exemplaire de Canadien : il est l'homme qui refuse les servitudes, mais accepte toutes fidélités. Son adhésion au Canada ne fut pas préfacée par sa démission comme Canadien français. Il est l'homme qui s'assoit [*sic*] à la table commune, mais ne choisit pas de s'y laisser oublier : il veut qu'on l'accueille, non qu'on l'exploite et il prétend se faire accepter tout entier, comme lui-même accepte loyalement le partenaire. Tel est, nous semble-t-il, le nationalisme canadien de Bourassa, qui divisa ses contemporains, mais contribuera à unir les Canadiens d'aujourd'hui<sup>1</sup>.

- André Laurendeau, 1954

Henri Bourassa demeure un personnage énigmatique de l'histoire canadienne. Homme politique, publiciste, journaliste et nationaliste, il fut décrié au début du XX<sup>e</sup> siècle comme un traître, un extrémiste, un agitateur et un anti-Britannique par de nombreux Canadiens anglais qui n'appréciaient pas ses idées anti-impérialistes. À sa mort en 1952, le nationaliste canadien était toutefois devenu, pour plusieurs de ses compatriotes qui lui survécurent, un prophète de l'indépendance canadienne et un « magnifique exemplaire de Canadien ».

Le nationalisme épousé et défendu par Bourassa dès 1896 appelait à un partenariat égalitaire entre les Canadiens anglais et les Canadiens français dans le but de créer un idéal canadien qui permettrait au Canada de contrer la nouvelle vague impérialiste. Cet impérialisme visait un rapprochement entre le Canada et la métropole anglaise et sollicitait une plus grande contribution militaire et économique à l'Empire britannique

---

<sup>1</sup> André Laurendeau, « Le nationalisme de Bourassa » dans François-A. Angers, dir. *La pensée de Henri Bourassa*, Montréal, L'Action Nationale, 1954, p. 56.

de la part du Canada. De telles visées impériales représentaient pour Bourassa un danger aux intérêts nationaux de la Confédération. Il envisagea ainsi qu'un nationalisme canadien, commun aux Canadiens anglais et Canadiens français, allait éventuellement orienter le Canada vers son indépendance.

Toutefois, si le nationaliste en appela à un pareil partenariat entre les deux « races », Bourassa n'arriva pas à faire consensus avec ses idées au Canada. En effet, l'idéal impérialiste fut largement diffusé par la presse anglophone et de nombreux Canadiens anglais virent leur attachement à l'Empire se maintenir, sinon croître, et ce, jusqu'à la Première Guerre mondiale. L'historiographie n'a pas manqué jusqu'à présent de décrire cette dichotomie entre la ferveur impérialiste du Canada anglais et l'opposition nationaliste du Canada français au début du xx<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, une réflexion plus approfondie est nécessaire sur les relations entre ces deux partenaires qui – pour reprendre l'expression d'André Laurendeau – devaient s'asseoir « à la table commune ». Comment, en effet, Bourassa aurait-il pu défendre aussi longtemps sa conception d'un Canada autonome et « biculturel » si tous les Canadiens anglais s'étaient opposés aux idées qu'il véhiculait? Le bourassisme ne pouvait fonctionner que si les Canadiens anglais et les Canadiens français s'acceptaient l'un l'autre et priorisaient le développement d'un nationalisme canadien. Les tentatives de Bourassa de faire des Canadiens français des partenaires à parts égales de la Confédération eurent-elles un impact? Comment les Canadiens anglais réagirent-ils à ce nationalisme et à cet anti-impérialisme? Pour répondre à ces questions, la présente recherche propose une histoire intellectuelle des efforts faits par Henri Bourassa afin de diffuser ses idées au Canada

anglais, des relations qu'il entretint avec plusieurs Canadiens anglais et de l'appréciation de ses idées par ces derniers.

### **Présentation de l'homme**

Henri Bourassa (1868-1952) semble avoir été destiné à s'imposer dans la vie nationale canadienne. Il était le fils de Napoléon Bourassa, peintre, architecte et auteur, et d'Azélie Papineau. De ce fait, il était donc le petit-fils du vieux chef patriote et autrefois seigneur de la Petite-Nation, Louis-Joseph Papineau. Garçon curieux et avide de connaissance, Bourassa eut une éducation particulière. En effet, le jeune Henri ne suivit pas le même parcours que ses contemporains de l'élite canadienne-française qui, à cette époque, passaient par les séminaires et les collèges classiques. Il reçut plutôt son éducation en solitaire, avec l'aide notamment de sa tante Ezilda Papineau, des leçons de Jane Ducondu et de deux précepteurs. Cette éducation non traditionnelle affermit chez lui son caractère d'autodidacte en plus de lui offrir une grande liberté intellectuelle. Il fit néanmoins de courts séjours dans quelques institutions, dont l'Académie commerciale catholique de Montréal, l'École polytechnique et le Holy Cross College de Worcester, dans l'État du Massachusetts où il perfectionna son anglais – séjours qui furent généralement écourtés puisque Bourassa s'adaptait mal à la scolarisation traditionnelle<sup>2</sup>.

Sa formation autodidacte et ses efforts pour maîtriser l'anglais expliquent chez lui son désir constant de s'informer et d'être au courant des faits. Cela motive ses longues nuits passées à la bibliothèque du Parlement, ses longues conversations avec des hommes d'idées, des religieux et des hommes politiques de toutes les tendances. Bou-

---

<sup>2</sup> Réal Bélanger, *Henri Bourassa : Le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, p. 12-15.

rassa fut ainsi un des Canadiens qui avaient étudié avec le plus d'attention les affaires impériales et les point de vues anglais, irlandais et sud-africain. Outre sa correspondance avec d'importantes figures de l'Empire, tels les Alfred Milner, Lionel Curtis, James Barry Munnik Hertzog, Leonard Courtney et autres, Bourassa parfit ses connaissances de l'Empire auprès de personnes influentes à l'occasion de ses nombreux voyages d'études en Grande-Bretagne et en Europe<sup>3</sup>. Il n'est donc pas surprenant que dans sa description du mouvement nationaliste en 1911, le journaliste montréalais John Boyd corrigea l'impression que certains Canadiens avaient du chef nationaliste en affirmant que « there are not many men who are better informed in the various aspects of British life and history than the man whom many are fond of denouncing as anti-British<sup>4</sup>. »

Bourassa amorça sa carrière politique en 1890 comme maire de Montebello, dans l'ancienne seigneurie familiale de la Petite-Nation. Il fut par la suite élu député dans le comté de Labelle à l'élection fédérale de 1896 sous la bannière des libéraux dirigés par Wilfrid Laurier. Bien que Bourassa admire le chef de son parti, qu'il considère comme un mentor, on remarque également chez lui un fort esprit d'indépendance. N'avait-il pas accepté de se joindre au Parti libéral sous condition de ne pas avoir à respecter la discipline de parti<sup>5</sup>? Cette liberté de conscience se remarque lors de sa démission en 1899 dans le but de manifester son opposition à la contribution du Canada à la guerre des Boers en Afrique du Sud. Il réussit à se faire réélire comme indépendant à l'élection

---

<sup>3</sup> Il rencontra par exemple Harold Spender, Charles Russell, Donald Smith (lord Strathcona), John Morley, David Lloyd George, Richard Haldane, Lewis Harcourt, Winston Churchill et de nombreux journalistes britanniques. Cf. Anne Bourassa, « Biographie d'Henri Bourassa », dans André Bergevin, Anne Bourassa et Cameron Nish, *Henri Bourassa : biographie, index des écrits, index de la correspondance publique 1895-1924*, Montréal, Éditions de l'Action nationale, 1966, p. XI-LXII.

<sup>4</sup> John Boyd, *The Nationalist Movement*, Montréal, [s.n.], 1911, p. 5.

<sup>5</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 44-45.

partielle et à nouveau l'année suivante, toujours dans Labelle. Il demeura présent à la Chambre des communes jusqu'en 1907. Il se tourna ensuite vers la politique provinciale de 1908 à 1912. Il fut de retour à la Chambre des Communes de 1925 et y siégea une décennie, quittant après avoir perdu ses élections dans Labelle en 1935. Également journaliste dès ses premières heures, Bourassa fonda en 1910 le quotidien *Le Devoir*, véritable œuvre de presse catholique ayant pour but la diffusion des idées nationalistes. Il en fut le directeur jusqu'en 1932. Autant dans les éditoriaux qu'il signait dans son journal, que dans ses discours à la Chambre des Communes et dans les assemblées publiques, Bourassa développa l'idée d'un nationalisme strictement canadien, qui permettrait à tous les habitants du pays de prioriser les intérêts du Canada et non pas les intérêts militaires et économiques de l'Empire britannique. Ces convictions le poussèrent ainsi à s'opposer à une contribution du Canada à la guerre des Boers, à la création d'une marine canadienne et à la conscription lors des deux conflits mondiaux. Cherchant à développer cet idéal canadien par le partenariat égalitaire des deux « races » au Canada, Bourassa lutta également pour la protection des droits religieux et linguistiques des minorités francophones hors Québec, par exemple lors de l'épisode du Règlement XVII en Ontario et lors de l'abrogation de l'enseignement du français dans les écoles du Manitoba.

S'il débuta sa carrière en politique, Bourassa fut bien plus qu'un simple politicien et éditorialiste. De nombreux historiens assimilent ainsi son rôle à celui de l'intellectuel. Mais peut-on l'associer à la forme substantive du terme « intellectuel »? Nul doute, il ne correspond pas à ce qui est devenu la définition classique de l'intellectuel, soit « un homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation

d'homme politique, producteur ou consommateur d'idéologie<sup>6</sup>. » Effectivement, Bourassa ne jouissait pas d'une renommée simplement « culturelle ». Durant toute sa carrière, il fut et demeura lié à la fois au milieu du culturel, par son travail de journaliste, et au milieu de la politique, par sa carrière de député. Cependant, plusieurs de ses attributs laissent croire qu'il fut effectivement un intellectuel au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Homme de principe avant tout, Bourassa ne s'abandonna pas au jeu politique, ne se plia pas aux exigences d'un parti et n'accepta pas les compromis, sacrifiant ainsi une carrière de politicien prometteuse. S'il fut du monde de la politique, il ne fit pas partie de la machine politique canadienne. Il provenait aussi d'une noble lignée de Canadiens français, à laquelle il fit allusion à plusieurs reprises lors de sa carrière<sup>7</sup>. En ce sens, Henri Bourassa, descendant des seigneurs de la Petite-Nation, fut une figure « aristocratique » du Canada français. Ce statut, combiné à sa fortune et son éducation particulière lui assurèrent à la fois son autorité, sa légitimité et son indépendance d'esprit. Lui-même se sentait investi d'une mission, d'un devoir débordant celle du politicien, ce qu'il ne manqua pas de répéter à maintes occasions. Lors d'un discours d'anniversaire du *Devoir*, Bourassa admit, par exemple, qu'il s'était lancé dans la création d'un journal après avoir « acquis la conviction qu'il [était] inutile de poursuivre dans la vie publique un idéal national et d'espérer le relèvement des mœurs politiques avant d'avoir tenté la ré-

---

<sup>6</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 10.

<sup>7</sup> Par exemple en 1900, dans son discours à la Chambre des communes, Bourassa raconta l'histoire de Joseph Papineau et de Louis-Joseph Papineau et conclut : « C'est là l'histoire de ceux qui m'ont légué mon double sentiment de loyauté à la Couronne contre les assauts extérieurs, et de fidélité au peuple contre les abus de la Couronne ou des factions. Encore une fois je n'ai pas à rougir de mes ancêtres. Et ceux qui jouissent aujourd'hui de nos libres institutions politiques, et qui même en abusent, oublient qu'ils les doivent à ces hommes qu'ils traitent de traîtres et d'agitateurs sans principes. », *Hansard*, 13 mars 1900, p. 1822.

fection de l'opinion publique qui entoure, inspire et dirige les hommes et les partis<sup>8</sup>. » Plus tôt dans sa carrière, Bourassa avait également vanté à plusieurs reprises la classe intellectuelle britannique qui agissait, en Angleterre, comme le contrepoids de la classe politique<sup>9</sup>. Finalement, il fut le créateur d'une doctrine nationale qu'il diffusa avec conviction auprès de ses compatriotes, et ce, d'un océan à l'autre. Ainsi, Bourassa défendit sa cause pour le bien public, s'élevant de ce fait au-dessus des deux partis politiques d'alors. En somme, s'il ne fait pas le passage du culturel au politique, il n'en demeure pas moins que Bourassa prit, par ses attributs et ses actions, le rôle de figure intellectuelle au Canada.

### **Réhabilitation d'un récit**

Cette étude tend à promouvoir une interprétation complémentaire à l'historiographie existante sur les enjeux nationaux. Dans son allocution devant la Société d'histoire de Toronto et l'Alliance française de Toronto en 2010, le Commissaire aux langues officielles, Graham Fraser, proposait de reconsidérer les récits historiques – particulièrement ceux touchant aux « luttes » linguistiques – afin de faire place à « un récit fondé sur l'inclusion et le respect » plutôt qu'à des « récits négatifs »<sup>10</sup>. Fraser remarquait avec justesse que les historiens – autant anglophones que francophones – ont vraisemblable-

---

<sup>8</sup> Henri Bourassa, *Le "Devoir", son origine, son passé, son avenir*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1915, p. 1.

<sup>9</sup> En 1901, il exprima ainsi son désir de voir apparaître au Canada une classe intellectuelle que possédait déjà l'Angleterre. Il la décrivit comme une « catégorie nombreuse d'hommes très instruits qui suivent avec un vif intérêt les affaires publiques et manifestent leur pensée dans les journaux et les revues, dans les clubs et les réunions intimes. Libres d'attaches de parti, ces hommes ont une influence considérable sur l'opinion publique<sup>9</sup>. » Henri Bourassa, *Grande-Bretagne et Canada : Questions actuelles*, Montréal, Imprimerie du Pionnier, 1901, p. 39.

<sup>10</sup> Graham Fraser, « Dualité linguistique au Canada et récits sur la langue : une toute autre lecture de l'histoire », Notes pour une allocution à la conférence mensuelle de la Société d'histoire de Toronto et de l'Alliance française de Toronto (22 septembre 2010), *Commissariat aux langues officielles* [en ligne] [http://www.ocol-clo.gc.ca/html/speech\\_discours\\_22092010\\_f.php](http://www.ocol-clo.gc.ca/html/speech_discours_22092010_f.php) (17 avril 2014).

ment oublié les Canadiens anglais qui, dans le passé, laissèrent paraître ces « notions de respect, d'ouverture et d'inclusion » envers les Canadiens français. Il mentionne ainsi dans son discours les noms de William Henry Moore, Arthur Hawkes, P.F. Morley et Lorne Pierce, des noms « à peine connus aujourd'hui<sup>11</sup>. ».

Un même genre de commentaire avait été émis quelques années plus tôt par certains historiens dans leur recension de l'ouvrage de la sociologue Sylvie Lacombe, *La rencontre de deux peuples élus : Comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada entre 1896 et 1920*, ouvrage dans lequel l'auteur compare l'impérialisme du Canada anglais au nationalisme de Henri Bourassa. Ainsi, pour Damien-Claude Bélanger, l'étude de Lacombe néglige les Canadiens anglais qui partagent une vision semblable à celle de Bourassa. « En effet, poursuit-il, une brève analyse de la pensée de John Skirving Ewart ou de William Henry Moore aurait montré que le bourassisme a son pendant anglo-canadien<sup>12</sup>. » Même son de cloche du côté de Ramsay Cook qui considère que l'accession, dans l'après-guerre, du Canada « à une autonomie planifiée par Bourassa » s'explique par l'absence d'une emprise idéologique de l'impérialisme au Canada anglais. Cook se réfère quant à lui aux « Dafoe, Ewart, Atkinson, Woodsworth et Mackenzie King, dont les opinions sur l'«impérialisme» étaient remarquablement semblables à celles de Bourassa »<sup>13</sup>.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Damien-Claude Bélanger, [Compte-Rendu], *Mens. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 3, no 1 (automne 2002), p. 99-102.

<sup>13</sup> Ramsay Cook, [Compte-Rendu], *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 56, n° 4 (2003), p. 557-560. Lacombe n'ayant pas pour but d'aller au-delà de sa convaincante étude de ces seules deux ambitions, elle ne présente pas la diversité intellectuelle et socioculturelle du Canada anglais. Ainsi, l'auteure reconnaît elle-même que « sans aucun doute, le choix d'un axe comparatif différent aurait révélé d'autres lignes de force [...] l'analyse aurait certainement dégagé des traits, voire des relations, autres que ceux qui sont apparus à la lumière de notre comparaison [...] Notre comparaison [de ces deux ambitions nationales]

Le rapport que le nationaliste entretenait avec le Canada anglais a été, jusqu'à présent, simplifié, négligé, voire absent du portrait du personnage dressé par les historiens. Or, les relations de Henri Bourassa avec le Canada anglais forment un élément indispensable de la compréhension historique du personnage. Il prit contact avec une multitude de Canadiens anglais sincères qui, au contraire des « jingos » et des « coquins », souhaitaient une plus grande autonomie pour le Canada. L'étude de ses relations avec le Canada anglais apporte une nouvelle dimension à la compréhension du personnage puisque la littérature tend également à présenter les deux groupes linguistiques comme des entités étanches et cohérentes ce qui ne correspond pas à la réalité telle qu'observée dans les sources historiques. Cette recherche propose donc un cadre d'analyse plus englobant qui permet de témoigner de la diversité intellectuelle et socio-culturelle des deux groupes linguistiques à l'étude et de l'impact de cette diversité sur l'évolution des sphères politique et intellectuelle du Canada.

En conséquence, la thèse offre une certaine refonte du récit sur les visées nationales du Canada dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Sans verser dans l'idéalisme, elle propose d'étudier les relations de Henri Bourassa avec le Canada anglais afin d'illustrer que son nationalisme ne fut pas contraint à exister qu'au Canada français. Que ce soit par la traduction de ses textes, par sa correspondance, par sa présence à la Chambre des communes et sa participation aux débats ou par ses conférences, Bourassa et ses idées traversèrent cette frontière invisible et se firent connaître auprès des anglophones du pays. De plus, l'étude porte une attention toute particulière aux Canadiens anglais qui ne

---

n'offre donc pas une vue parachevée de chacune des deux sociétés » *La rencontre de deux peuples élus : Comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada entre 1896 et 1920*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 13-14

s'abandonnaient pas aux mêmes sentiments impérialistes que leurs compatriotes. Plusieurs partageaient plutôt des positions s'apparentant à ceux de Bourassa et certains d'entre eux firent même du nationaliste un allié. La dichotomie impérialisme canadien-anglais *versus* nationalisme canadien-français s'en trouve donc grandement nuancée. Les discussions sur la destinée nationale du Canada et sur la place qu'il devait avoir dans l'empire ne se firent pas en vase clos comme certains historiens l'avancent<sup>14</sup>. Ces discussions ne se limitèrent pas non plus aux Canadiens anglais qui partageaient l'idéal de Bourassa. Le nationaliste fut également en mesure de dialoguer avec les impérialistes en raison des nombreux postulats qu'ils partageaient – attachement à la Couronne, aux institutions et libertés britanniques; crainte de l'américanisme; et rejet du matérialisme excessif. Le début du XX<sup>e</sup> siècle fut donc l'occasion pour de nombreux représentants des « deux solitudes » d'échanger et de dialoguer sur leurs visions respectives du Canada, qui n'étaient pas toujours incompatibles. Les discussions de Bourassa avec les Canadiens anglais ne réussirent toutefois pas, à terme, à entraîner l'association des deux éléments vers un idéal national puisque la Première Guerre mondiale et les conflits linguistiques créèrent un déchirement profond entre Canadiens anglais et Canadiens français. Le nationalisme proposé par Bourassa ne disparut pas pour autant, il fut repris au Canada anglais dans l'après-guerre, alors qu'au Canada français le nationalisme canadien-*français* était partagé par la jeune génération.

---

<sup>14</sup> L'historien John Herd Thompson alors qu'il discute des anti-impérialistes canadiens-anglais, tout particulièrement Goldwin Smith et John S. Ewart, va juste qu'à affirmer que « [n]either man had any organized following or links to his French-Canadian counterparts. », J.H. Thompson, « Canada and the 'Third British Empire', 1901–1939 », dans P. Buckner, dir. *Canada and the British Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 92.

## **Limites, méthodologie et division**

Bien qu'elle se situe dans le champ de l'histoire intellectuelle, la présente thèse ne devrait pas se lire comme une synthèse des idées de Bourassa. Non plus faudrait-il y chercher le récit des nombreux événements de la vie du nationaliste. L'analyse se concentre avant tout sur un aspect quelque peu ignoré de l'historiographie dans le but d'imaginer une nouvelle façon de concevoir le personnage de Bourassa et le climat intellectuel dans lequel il vécut. La thèse trouve ses limites temporelles dans la carrière publique de nationaliste. Il entra au Parlement en 1896 et il se retira de la vie publique canadienne après sa défaite électorale en 1935. Cette périodisation englobe ainsi les débats politiques et les enjeux nationaux qui poussèrent Bourassa à s'exprimer dans l'espace public.

Les sources utilisées pour la recherche sont avant tout la correspondance publique de Bourassa conservée à Bibliothèque et Archives Canada (BAC) dans le Fonds Henri Bourassa, ses documents personnels conservés à Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Famille Bourassa, ainsi que ses écrits et ses discours<sup>15</sup>. Ces derniers se trouvent principalement dans *Le Nationaliste*, *Le Devoir* et les diverses brochures publiées par Bourassa<sup>16</sup>. Également, les livres, brochures et discours des Canadiens anglais avec qui le nationaliste correspondit furent consultés. C'est à partir de la correspondance du nationaliste et de ces autres sources qu'il fut possible de déterminer que certains Canadiens anglais appuyèrent à divers niveaux ses idées. Le choix de travailler à partir de la correspondance conservée par Bourassa définit toutefois certaines

---

<sup>15</sup> Dans la présente étude, la correspondance de Bourassa, à moins d'une mention contraire, est tiré de Bibliothèque et Archives Canada, Fonds Henri Bourassa, MG27-IIE1. L'abréviation « CHB/BAC » est utilisée afin d'alléger les notes lorsqu'une référence est faite à ce fonds d'archives.

<sup>16</sup> L'auteur tient à remercier Pierre Anctil pour son index des éditoriaux du *Devoir* de 1910 à 1924.

limites. Par conséquent, ce ne sont pas tous les événements de la vie du nationaliste qui étaient mentionnés par Bourassa et ses correspondants, ce qui amène quelques silences. De plus, les Canadiens anglais qui échangèrent avec lui le faisaient généralement de façon positive, ce qui entraîne une réception généralement plus positive, moins désapprobatrice des idées du nationaliste. La réception des idées présentée est donc partielle, en ce sens qu'elle met l'emphase sur les relations positives de Bourassa avec le Canada anglais. Néanmoins, un dépouillement stratégique d'une dizaine de journaux anglophones, selon les événements marquants de la carrière de Bourassa, a également été effectué. Ce bref regard sur les journaux anglophones du Canada fait ressortir la nature du discours public sur le nationaliste – un discours largement négatif – et il permet de faire des précisions quant à la diffusion, la réception, l'acceptation et la critique de ses idées.

Il importe de faire une courte parenthèse afin d'étudier en détail la correspondance de Henri Bourassa. Les lettres à caractère public, c'est-à-dire les lettres non familiales, qui ont été conservées par le nationaliste se retrouvent dans le Fonds Henri Bourassa à BAC. Dans son ensemble, cette correspondance ne gagne en importance qu'à partir de 1901. Cette année-là, selon l'index de la correspondance compilé par Cameron Nish, Bourassa reçut ou envoya 55 lettres alors qu'on n'en compte que 24 durant les six années antérieures. Il faut également noter une irrégularité dans la correspondance du nationaliste. Ainsi, pour les années 1906 à 1909, Nish ne compta respectivement que 9, 10, 7 et 14 lettres. Conséquemment, cette diminution se reflète dans le corpus de lettres analysées pour la présente thèse. On retrouve tout de même 19 lettres de langue anglaise durant ces années. Il faut souligner que cet intervalle coïncide avec une certaine transition dans la vie de Bourassa – il fit durant ces années le saut du fédéral au provincial et,

en 1910, il lança son quotidien, *Le Devoir*. Évidemment, il est fort possible que plusieurs lettres n'aient tout simplement pas été conservées par Bourassa, ce qui fausserait légèrement les données<sup>17</sup>.

Le premier chapitre débute par une brève synthèse de la pensée de Henri Bourassa et comprend également une revue des écrits historiques sur le personnage. Cette synthèse du bourassisme, remis dans son contexte du siècle dernier, permet de dégager les principales idées proposées au Canada anglais, ce qui sert de point de départ à toute l'analyse. Le retour sur l'historiographie permet quant à lui d'illustrer la complexité du personnage de Bourassa et de mettre en évidence les retombées idéologiques et politiques du travail des historiens lorsqu'ils se penchent sur le nationaliste.

Dans le chapitre suivant, les efforts de Henri Bourassa pour favoriser la diffusion de ses idées sont abordés. Le nationaliste s'époumona au Parlement et dans les assemblées et il sacrifia de longues nuits, parfois même ses deniers, pour s'assurer que ces idées circulaient au Canada tout entier. Les preuves de ces efforts se retrouvent en grande partie dans sa correspondance, ses éditoriaux et ses brochures, mais également dans les biographies qui dépeignent sa vie.

Les troisième et quatrième chapitres se penchent avec beaucoup plus d'attention sur ces Canadiens anglais qui appuyaient Bourassa ou qui partageaient avec lui quelques idées semblables. Le réseau de sociabilité du nationaliste avec les Canadiens anglais

---

<sup>17</sup> À cela s'ajoutent aussi les quelques lettres qui n'ont pas été inventoriées par Nish, soit par omission, soit parce que la fille de Bourassa, Anne, en conserva quelques-unes. Ainsi, une dizaine de missives de langue anglaise ont été trouvées en dehors de l'intervalle que s'était donné Nish, soit de 1895 à 1924. Le dépouillement de la correspondance de langue anglaise s'est poursuivi au-delà de la limite de 1935. Cf. A. Bergevin, A. Bourassa et C. Nish, « Henri Bourassa », *op. cit.*

offre la possibilité de personnaliser les relations du personnage public, donnant un aperçu du respect que peuvent avoir les correspondants l'un pour l'autre, tout comme il fixe les limites de leur proximité idéologique. La correspondance privée révèle également un réseau de connaissances et d'amis qui élargissent la sphère d'influence de Bourassa. Le troisième chapitre touche à la réception de ses idées avant la guerre, alors que le chapitre final étudie les conséquences de la guerre sur l'acceptation du bourassisme et sur la manifestation d'un nationalisme canadien dans l'après-guerre.

L'analyse permet conséquemment de présenter un portrait plus juste des idéaux nationaux des Canadiens anglais et des Canadiens français au début du XX<sup>e</sup> siècle, en exposant à la fois la pluralité d'opinions au sein du Canada anglais par rapport aux idées de Henri Bourassa ainsi que les rapprochements entre ces acteurs. Cette contribution à l'histoire intellectuelle offre une meilleure compréhension quant aux répercussions des idées du nationaliste sur le paysage intellectuel canadien, en plus de réévaluer la place que prit l'impérialisme au Canada dès le tournant du siècle.

## CHAPITRE 1

### PRÉSENTATION DES IDÉES DE BOURASSA ET DISCUSSION HISTORIOGRAPHIQUE

Ce que je voudrais, c'est qu'entre la vieille frégate anglaise qui menace de sombrer et le corsaire américain qui se prépare à recueillir ses épaves, nous manœuvrions notre barque avec prudence et fermeté afin qu'elle ne se laisse pas engloutir dans le gouffre de l'une ni entraîner dans le sillage de l'autre. Ne rompons pas la chaîne trop tôt, mais n'en rivons pas follement les anneaux<sup>1</sup>.

- Henri Bourassa, 1901

Ce premier chapitre cherche à présenter les principales idées avancées par Henri Bourassa lors de sa carrière et à exposer les tendances historiographiques concernant ce personnage. Servant de base à l'analyse des relations du nationaliste avec les Canadiens anglais, les idées que Bourassa propagea auprès de ses compatriotes seront abordées de façon à comprendre leur développement et le contexte dans lequel elles furent exprimées. Puisque de nombreuses études historiques se sont attardées à la vie et aux idées de Henri Bourassa, elles serviront bien évidemment à compléter et approfondir la présente analyse. Toutefois, ces études doivent être commentées et contextualisées afin d'illustrer l'évolution du discours dans les historiographies anglophone et francophone et d'examiner les liens entre cette évolution et le climat politique des années durant lesquelles elles furent publiées. Également, cette revue de la littérature permettra de situer la présente thèse dans un contexte précis et de proposer une explication à savoir pour-

---

<sup>1</sup> Henri Bourassa, *Grande-Bretagne et Canada : Questions actuelles*, Montréal, Imprimerie du Pionnier, 1901, p. 42.

quoi les études n'ont offert, jusqu'à présent, que peu de place aux relations de Bourassa avec le Canada anglais.

## **1.1. Les grandes lignes de la pensée de Bourassa**

### *1.1.1. Le « Castor Rouge »*

Avant toute chose, il est nécessaire de discuter de l'importance que prenait le catholicisme chez Bourassa. On remarque dans la pensée du nationaliste deux idéologies qui interagissent, l'ultramontanisme et le libéralisme anglais<sup>2</sup>. Dans son analyse de l'« ambition nationale » de Henri Bourassa, Sylvie Lacombe avance que « [c]es deux mouvements de pensée, nettement antagonistes, trouvent peut-être pour la première fois une réconciliation, au moins partielle, dans la personne de Bourassa »<sup>3</sup>. Selon la sociologue, l'ultramontanisme de Bourassa est la base de toute sa pensée. Lacombe poursuit dans la même logique lorsqu'elle affirme qu'« [i]l ne saurait donc y avoir dans la pensée de Bourassa, ni autonomie absolue du domaine temporel, ni cloisonnement étanche des divers plans de l'activité humaine. La foi catholique les traverse tous, et doit en être l'inspiration fondatrice<sup>4</sup>. » La pensée de Bourassa se base ainsi sur un fort attachement à l'Église catholique, mais cet attachement n'est pas incompatible avec son attachement au libéralisme anglais – Bourassa se déclarant un « disciple of Burke, Fox, Bright, Gladstone, and of the other Little Englanders<sup>5</sup> ».

---

<sup>2</sup> Ces deux idéologies dans la pensée de Bourassa lui valent son surnom de « Castor Rouge » que lui attribua Laurier. L'ultramontanisme, qui apparaît au Canada entre 1820 et 1830, se définit par un attachement aux enseignements et conseils du Saint-Siège. La doctrine priorise le rôle de l'Église dans la société civile et sur le monde politique. Cf. Nive Voisine, « Ultramontanisme », *Encyclopédie canadienne*, <http://www.thecanadianencyclopedia.com> (3 mai 2014).

<sup>3</sup> S. Lacombe, « *La rencontre* », *op. cit.*, p. 22

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>5</sup> *Hansard*, 13 mars 1900, p. 1828. Le libéralisme anglais de Bourassa, vieux d'un siècle, n'est plus celui de ses contemporains en Angleterre et au Canada anglais. Selon Lacombe, Bourassa tenta de renouer avec

### 1.1.2. *Un libéral contre l'impérialisme*

Bourassa lança sa campagne d'opposition à l'impérialisme quelque temps après son entrée sur la scène fédérale. Le jeune député s'y fit remarquer lorsqu'il s'opposa à la majorité du Parlement et particulièrement à son mentor, le chef du parti libéral, Sir Wilfrid Laurier, au moment où ce dernier autorisa l'envoi d'un contingent de volontaires canadiens pour soutenir l'Empire britannique dans sa guerre contre les Boers en Afrique du Sud. Le 13 octobre 1899, Laurier dévoila son arrêté en conseil autorisant, aux frais des contribuables canadiens, l'envoi de soldats canadiens pour se joindre aux troupes britanniques<sup>6</sup>. Bourassa ne tarda pas réagir : il démissionna de son siège à la Chambre des Communes le 18 octobre afin d'exprimer son désaccord avec le chef libéral qui n'avait pas consulté le Parlement. L'historien Réal Bélanger souligne ainsi que la guerre des Boers fut « la porte d'entrée fracassante du petit-fils de Papineau au cœur de l'action politique d'envergure »<sup>7</sup>. Le jeune député formula son opposition libérale alors que le sentiment impérialiste gagnait en ferveur chez les Canadiens anglais. Trois grands moments ponctuent les luttes du castor rouge contre l'impérialisme : la guerre sud-africaine, les débats sur la marine canadienne et finalement la Première Guerre mondiale, qui provoqua un déchirement national lors de la crise de la conscription.

Une précision se doit d'être faite quant aux définitions de l'impérialisme. Dans l'introduction de son étude sur le sujet parue en 1970, Carl Berger remarquait que les

---

cette tradition puisque ce sont ces idéaux qui ont permis aux Canadiens français de préserver leur caractère, cf. S. Lacombe, « *La rencontre* », *op. cit.*, p. 61-65.

<sup>6</sup> Cet arrêté suivait une première résolution d'appui à la mère-patrie adoptée à la Chambre des communes le 31 juillet 1899 alors que Bourassa n'était pas présent en chambre. Pour plus de détails, voir R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 63-70 et James I. W. Corcoran, « Henri Bourassa et la guerre sud-africaine », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 18, n° 3 (1964), p. 343-56.

<sup>7</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 66.

discussions historiographiques sur ce sentiment avaient jusqu'alors été dominées par deux caractéristiques qui demandent à être réexaminées : « The first of these was that the motive force of imperialism was economic; the second was that its objectives and the entire cast of thought upon which it rested were completely antithetical to "Canadian nationalism"<sup>8</sup>. » Berger tâcha de démontrer qu'au contraire, l'attachement à l'Empire chez les impérialistes canadiens était exprimé de façon à conserver le système impérial certes, mais de manière à ce que le Canada prenne de plus en plus de place dans ce système, sinon la place centrale. Le mouvement tentait ainsi de répondre au « sense of power » ressenti par de nombreux Canadiens anglais face à l'évolution du Canada et, dans une certaine mesure, à la déchéance de la Grande-Bretagne<sup>9</sup>. Pendant longtemps, l'explication de Berger fut admise et l'impérialisme fut expliqué comme formant une conception, parmi de nombreuses autres, du nationalisme canadien<sup>10</sup>.

Toutefois, Phillip Buckner est récemment venu nuancer la thèse de Berger en argumentant que l'impérialisme partagé par la majorité des Canadiens anglais tendait à définir le Canada comme une nation essentiellement britannique et s'accompagnait d'une admiration pour la culture et les institutions britanniques. Pour Buckner, il ne faut donc pas négliger la « britishness » de ce sentiment et son étendue au Canada.

L'historien avance également qu'avant la Première Guerre mondiale, les impérialistes se

---

<sup>8</sup> Carl Berger, *The Sense of Power : Studies in the Ideas of Canadian Imperialism, 1867-1914*, Toronto, Toronto University Press, 1970, p. 6. Berger avance que ces caractéristiques de l'historiographie *libérale* s'expliquent par la forte attention accordée aux œuvres des ennemis de l'impérialisme.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 258-261. Berger martèle tout au long de son analyse que l'impérialisme est une forme de nationalisme canadien. Pour cet historien, « Canadian imperialism rested upon an intense awareness of Canadian nationality combined with an equally decided desire to unify and transform the British Empire so that this nationality could attain a position of equality within it. These two ideas have customarily been viewed as separate and mutually incompatible; for imperialists the sense of nationality and the ideal of imperial unity were interlocked and identical. », p. 49.

<sup>10</sup> Outre l'interprétation de Carl Berger, ces conclusions sont reprises dans la comparaison de Sylvie Lacombe, cf. S. Lacombe, « *La rencontre* », *op. cit.*, p. 127-222.

divisaient en deux grands camps, « those who advocated some form of Imperial federation and those who wanted equality of status in a decentralized Imperial structure<sup>11</sup>. »

Cependant, aucun des deux ne désirait voir le Canada quitter l'Empire britannique.

L'interprétation que fit Bourassa de l'impérialisme se rattachait aux deux caractéristiques remises en question par Berger, particulièrement à la seconde, qui ne reconnaît pas le développement d'une pensée proprement canadienne de l'impérialisme. Bourassa peinait à croire que les partisans de l'Empire maintenaient comme premier objectif l'essor et l'autonomie du Canada. Dans sa première brochure, *Grande-Bretagne et Canada*, publiée en 1901 à la suite d'un voyage en Angleterre<sup>12</sup>, le principal intéressé définissait l'impérialisme en termes clairs :

L'impérialisme anglais est un régime d'accaparement et de domination militaire, né de l'expansion exagérée de la puissance anglaise et nourri de cet orgueil stupide, brutal et vantard qu'on nomme *jingoïsme*. Il s'exprime volontiers par des formules ronflantes : "*Britannia rules the waves*",... "*Britons shall never be slaves*",... "*Trade follows the flag*",... "*What we have we hold*",...etc.; à ce dernier axiôme, le Premier-Ministre d'Ontario a ajouté : "*and what we don't have, we take*" et le bon sens public commence à surajouter : "...*when we can*".

[...]

En un mot, le véritable impérialisme anglais, c'est LA CONTRIBUTION DES COLONIES AUX GUERRES DE L'ANGLETERRE — en hommes et en deniers, en hommes surtout<sup>13</sup>.

Cette définition du jeune orateur suppose tout d'abord que le sentiment impérialiste fut d'inspiration – pour ne pas dire d'imposition – anglaise et que ses intérêts sont liés à la Grande-Bretagne plutôt qu'au Canada. Elle démontre aussi une conception militariste de l'impérialisme chez Bourassa qui est centrale à sa pensée. Le nationaliste revint cons-

---

<sup>11</sup> Phillip Buckner, « Introduction », dans P. Buckner, dir. *Canada and the British Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 10.

<sup>12</sup> Patrick Allen, « Bourassa et l'impérialisme anglais », dans François-Albert Angers *et al.* *La pensée de Henri Bourassa*, Montréal, Imprimerie Populaire, 1954, p. 60. La brochure reproduit un discours de conférence prononcé le 20 octobre 1901 au Théâtre national français à Montréal.

<sup>13</sup> Henri Bourassa, *Grande-Bretagne et Canada : Questions actuelles*, Montréal, Imprimerie du Pionnier, 1901, p. 3.

tamment sur ces deux aspects dans sa critique libérale du sentiment impérialiste, critique qu'il entreprend dès la guerre des Boers<sup>14</sup>.

L'opposition de Bourassa à l'impérialisme se basait sur un fort désir d'autonomie et l'indépendance future du Canada par rapport à l'Empire britannique ainsi que sur le respect des deux « races », canadienne-anglaise et canadienne-française, dans l'élaboration de la patrie canadienne. Il trouvait une justification historique et constitutionnelle dans l'Acte de l'Amérique du Nord britannique qui suppose dans son interprétation un « double pacte constitutionnel », un pacte entre l'Angleterre et le Canada et un pacte entre les deux « races »<sup>15</sup>. Dans la lettre ouverte de démission qu'il envoya au premier ministre ainsi qu'à quelques journaux en 1899, le jeune député s'inquiétait de la portée du geste de Laurier, puisque le premier ministre n'avait pas consulté le Parlement. Il exprima ainsi sa crainte que la Grande-Bretagne considère l'envoi de troupes canadiennes comme un précédent lors des prochaines guerres impériales :

L'arrêté ministériel qui décrète l'enrôlement et l'expédition de nos troupes, réserve, paraît-il, l'avenir et empêche cette action d'être considérée comme un précédent. Le précédent, Monsieur le ministre, c'est le fait accompli. Le principe en jeu est l'axiôme par excellence du libéralisme anglais, c'est la base même du régime parlementaire : NO TAXATION WITHOUT REPRESENTATION. Et l'impôt du sang constitue la forme la plus lourde des contributions publiques<sup>16</sup>.

Bourassa dévoila dans cette lettre de démission un important pan de sa pensée. Elle est imprégnée d'une grande inquiétude par rapport au rôle du Canada dans les guerres impé-

---

<sup>14</sup> Dans sa brochure de 1901, *Grande-Bretagne et Canada*, Bourassa décrit le mouvement s'opposant à l'impérialisme, mouvement qu'il n'appelait pas encore nationalisme, et traça, *ipso facto*, les grandes lignes de sa destinée : « Le contre-impérialisme, c'est dénoncer ces tentatives et les combattre – non-seulement entre la poire et le fromage des banquets d'occasion, mais au parlement, dans la presse, sur les tribunes populaires, partout, toujours, au risque de son repos, de sa pâture, de sa gloriole et même de sa popularité. C'est manifester sa pensée non-seulement à l'heure et au lieu où il y a profit et applaudissements à recueillir, mais là et surtout où les tenants du jingoïsme font valoir leurs muscles et leurs poumons. » Henri Bourassa, *Grande-Bretagne et Canada : Questions actuelles*, Montréal, Imprimerie du Pionnier, 1901, p. 3-4.

<sup>15</sup> S. Lacombe, « *La rencontre* », *op. cit.*, p. 69-70.

<sup>16</sup> Henri Bourassa, « M. Bourassa démissionne : Une lettre ouverte du député de Labelle à Sir Wilfrid Laurier », *La Patrie*, 20 octobre 1899, p. 8.

riales, courantes comme futures, mais elle se voulait aussi une façon pour Bourassa de contester l'envoi de troupes sans que la Chambre des communes, donc le peuple canadien, ait pu se prononcer sur ce dangereux précédent. Pour le député de Labelle, l'enjeu était de taille. Le Canada était-il prêt à « retourner à l'état primitif de colonie de la Couronne »? Les Canadiens devront-ils participer aux guerres de l'Empire « sans même que ses représentants et son gouvernement soient consultés »<sup>17</sup>?, demandait Bourassa à Laurier.

Les arguments de Bourassa en opposition à la participation canadienne à la guerre des Boers étaient avant tout constitutionnels<sup>18</sup>. L'historien James Corcoran précise que le nationaliste « croyait que la question de la fédération impériale était de loin la principale implication de la participation canadienne. » C'est pourquoi « il choisit de discuter les problèmes qui auraient des conséquences à l'avenir, et de le faire sans appel ni aux sentiments ni aux passions<sup>19</sup>. » Dans la pensée de Bourassa, la meilleure contribution que pouvait faire le Canada à l'Empire était d'assurer uniquement la défense de son territoire. Cette défense était pour lui beaucoup plus naturelle que le militarisme imposé par les Chamberlain de ce monde qui forçaient les colonies à « l'impôt du sang »<sup>20</sup>. Le Canada devait donc maintenir son autonomie tout en conservant un lien avec la Couronne britannique, source des institutions politiques canadiennes. Cette autonomie per-

---

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Pour une plus longue analyse de ce premier combat de Bourassa contre l'impérialisme, voir les quatre articles de James I. W. Corcoran, « Henri Bourassa et la guerre sud-africaine », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 18, n°3 au vol. 19, n°3 (1964-65).

<sup>19</sup> James I. W. Corcoran, « Henri Bourassa et la guerre sud-africaine (suite) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 19, n°1 (1965), p. 87.

<sup>20</sup> « H. Bourassa, « Grande-Bretagne et Canada », *op. cit.*, p. 27-28

mettrait à la jeune nation canadienne de décider de sa politique extérieure sans les pressions impérialistes pour une participation militaire<sup>21</sup>.

De plus, afin de lutter contre le sentiment impérialiste, Bourassa chercha à régler la question des « races » au Canada en rapprochant celles-ci l'une de l'autre. Pour le nationaliste il devint évident qu'une action devait être faite afin d'éduquer les Canadiens anglais et de changer leur opinion. « Le seul terrain sur lequel il soit possible de placer la solution de nos problèmes nationaux, argumenta-t-il, c'est celui du respect mutuel à nos sympathies de races et du devoir exclusif à la patrie commune<sup>22</sup>. » Il refusait ainsi que les Canadiens français, sous les pressions de la majorité canadienne-anglaise, soient obligés d'accepter une modification des relations et des devoirs envers la Grande-Bretagne. Il appela les deux partenaires à demeurer « tous deux exclusivement Canadiens sur le terrain constitutionnel et politique<sup>23</sup>. »

Bourassa tirait son opposition à l'impérialisme de sa conception de l'histoire britannique et canadienne. En 1910, lorsque Wilfrid Laurier introduisit le projet de loi navale, Bourassa contesta alors la modification de l'article 69 de la loi sur la milice puisque cela aurait pour effet de céder le commandement de la marine canadienne à l'amirauté britannique dans toutes les guerres de l'Empire<sup>24</sup>. Le journaliste argumenta que Laurier « introduisait à la Chambre des Communes un projet de loi par lequel il bif-

---

<sup>21</sup> M.P. O'Connell, « The Ideas of Henri Bourassa », *The Canadian Journal of Economics and Political Science / Revue canadienne d'Économie et de Science politique*, vol. XIX, n° 3 (août 1953), p. 363.

<sup>22</sup> Henri Bourassa, *Grande-Bretagne et Canada : Questions actuelles*, Montréal, Imprimerie du Pionnier, 1901, p. 40.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Patrick Allen, « Bourassa et l'impérialisme anglais », dans François-Albert Angers *et al.* *La pensée de Henri Bourassa*, Montréal, Imprimerie Populaire, 1954, p. 68-69.

fait, d'un trait de plume, et l'autonomie du Canada et les droits du parlement »<sup>25</sup>. Pour Bourassa, l'autonomie des dominions et la décentralisation de l'Empire devaient être maintenues. C'est ainsi qu'il se rappela « la grande école libérale anglaise, plus modeste et moins bruyante que les Chamberlain et les Balfour, [qui avait fait de] l'Empire Britannique ce qu'il est, parce qu'elle l'a consolidé dans la liberté, dans l'indépendance et dans l'autonomie de ses colonies<sup>26</sup> ».

Bourassa manifesta à nouveau son désir d'autonomie et ses positions anti-impériales lors de la Première Guerre mondiale, ce qui eut pour effet de lui attirer les foudres des impérialistes et des Canadiens qui se lancèrent à la défense de l'Empire (et de la France). Bien qu'il déplore les motifs de la guerre, le journaliste ne s'opposa pas dans un premier temps à la participation du Canada à la défense de l'Europe. Toutefois, pour Bourassa, les arguments des Canadiens anglais qui encourageaient la participation canadienne pour se porter à la défense des libertés faisaient preuve d'hypocrisie. Pourquoi les Canadiens français devraient-ils aller combattre en Europe alors que la minorité francophone en Ontario voit ses droits bafoués par le Règlement XVII? Il ira même jusqu'à comparer les anglophones de l'Ontario aux Prussiens de l'Europe<sup>27</sup>. L'opposition à la participation du Canada à la guerre atteint son paroxysme en 1917. La crise de la

---

<sup>25</sup> Henri Bourassa, *Le projet de loi navale : Sa nature, ses conséquences*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1910, p. 8.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>27</sup> Béatrice Richard, « Henri Bourassa et la conscription : Traître ou sauveur? », *Revue militaire canadienne*, vol. 7, n°4 (2006-2007), p. 75-76 et Robert Craig Brown et Ramsay Cook, *Canada 1896-1921: A Nation Transformed*, Toronto, McClelland and Stewart, 1974, p. 257-258.

conscription fut en effet la dernière grande lutte de Henri Bourassa contre l'impérialisme puisqu'au lendemain de la guerre ce sentiment fut largement éclipsé<sup>28</sup>.

### 1.1.3. *Le nationalisme bourassien*

L'anti-impérialisme de Henri Bourassa se basait principalement sur le respect des libertés britanniques et de l'évolution du Canada vers sa pleine autonomie. En complément, il appelait au développement d'un nationalisme politique canadien qui permettrait aux deux « races » de coexister sur des bases égales au pays. En 1902, l'homme public prononça un discours au Monument National dans lequel il développa l'idée des trois devoirs occasionnés par le patriotisme des Canadiens français : devoirs envers la Grande-Bretagne; devoirs envers leurs concitoyens canadiens et devoirs envers eux-mêmes. Sans grande surprise, le devoir des Canadiens français envers la Grande-Bretagne était « d'opposer une résistance infatigable à cette politique d'accaparement et de domination militaire »<sup>29</sup>. Avec leurs compatriotes anglophones, les Canadiens français devaient travailler « au bon fonctionnement du régime fédéral », évitant à la fois le « provincialisme trop étroit [et les] empiétements d'un fédéralisme trop absorbant »<sup>30</sup>. Finalement, Bourassa envisagea que les Canadiens français devaient être « essentiellement canadiens », c'est-à-dire qu'ils pouvaient s'inspirer des instincts et des traditions de la France, mais que leur allégeance politique devait être au Canada<sup>31</sup>. Il incita aussi ses compatriotes à la

---

<sup>28</sup> « Many factors limited and curtailed the appeal of imperialism: the First World War killed it. » de conclure Carl Berger, cf. C. Berger, « *Sense of Power* », *op. cit.*, p. 264.

<sup>29</sup> Henri Bourassa, *Le Patriotisme Canadien-Français : Ce qu'il est, ce qu'il doit être*, Montréal, Compagnie de Publication de la Revue Canadienne, 1902, p. 5.

<sup>30</sup> Bourassa ajouta : « Soyons généreux sans faiblesse là où nous sommes la majorité. Ne cédon pas le moindre de nos droits partout où nous sommes en minorité. N'oublions pas que nous ne sommes pas des serveurs à gages, encore moins des parasites tolérés à la table du riche : nous sommes des associés à droits égaux. » *Ibid.*, p. 7-8.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 14.

prudence puisque « l'instinct de race est, comme tous les instincts naturels, un puissant moyen d'action individuelle et sociale; mais, comme les autres instincts, il doit être contrôlé et tempéré par la raison. Sinon, il peut conduire à des erreurs funestes et devenir l'agent le plus efficace de notre désagrégation nationale<sup>32</sup>. »

Bourassa proposait les mêmes devoirs à ses compatriotes anglophones. Il les appelait à prioriser l'attachement à la patrie canadienne plutôt qu'à la Grande-Bretagne ou aux deux à la fois. En 1917, en pleine crise de la conscription, Bourassa avança ainsi que seuls les Canadiens français étaient « exclusivement *canadiens* ». Dans sa pensée, l'intérêt unique envers le Canada, qui avait été autrefois partagée du côté du Canada anglais, avait récemment disparu au profit d'un sentiment impérialiste. Selon lui, les Anglo-Canadiens se seraient ainsi scindés en plusieurs groupes : « d'aucuns sont plus britanniques que canadiens, d'autres plus canadiens que britanniques : de *Canadiens* "tout court", "*unhyphenated*", il n'y en a presque plus. »<sup>33</sup>. Pour Bourassa, c'est l'impérialisme qui était responsable de la destruction de ce patriotisme canadien d'autrefois et du conflit des « races » au Canada<sup>34</sup>.

La définition la plus explicite du bourassisme – et maintes fois reprises par les historiens – se trouve dans la réplique à Jules-Paul Tardivel que Henri Bourassa publia dans *Le Nationaliste* en 1904. Cette réplique avait pour but de faire connaître les positions de la Ligue nationaliste, dont Bourassa se fit à la fois l'inspiration et le porte-voix,

---

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> juin 1917, p. 1

<sup>34</sup> Bourassa de préciser que « Longtemps cette doctrine fut également acceptée dans tout le Canada anglais comme la seule vraie, la seule compatible avec la dignité et l'intérêt nationale de la Confédération canadienne. Tant qu'il en fut ainsi, *il n'y eut jamais de dispute entre les deux races sur la nature et l'étendue de leurs obligations communes ou respectives envers la Grande-Bretagne et l'Empire*. *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> juin 1917, p. 1

sans toutefois en faire partie officiellement. Il se distança de Tardivel et de son nationalisme strictement canadien-français :

Notre nationalisme à nous est le nationalisme canadien, fondé sur la dualité des races et sur les traditions particulières que cette dualité comporte. Nous travaillons au développement du patriotisme canadien, qui est à nos yeux la meilleure garantie de l'existence des deux races et du respect mutuel qu'elles se doivent. Les nôtres, pour nous comme pour M. Tardivel, sont les Canadiens français; mais les Anglo-Canadiens ne sont pas des étrangers, et nous regardons comme des alliés tous ceux d'entre eux qui nous respectent et qui veulent comme nous le maintien intégral de l'autonomie canadienne. La patrie, pour nous, c'est le Canada tout entier, c'est-à-dire une fédération de races distinctes et de provinces autonomes. La nation que nous voulons voir se développer, c'est la nation canadienne, composée des Canadiens-Français et des Canadiens-Anglais, c'est-à-dire de deux éléments séparés par la langue et la religion, et par les dispositions légales nécessaires à la conservation de leurs traditions respectives, mais unies dans un attachement de confraternité, dans un commun attachement à la patrie commune<sup>35</sup>.

Ainsi le nationalisme de Bourassa était foncièrement canadien et dualiste, contrairement au nationalisme canadien-français de Tardivel. Ce dualisme présent dans la pensée de Bourassa demande un rapprochement et un respect entre les « deux éléments. » Toutefois, ils se doivent de demeurer « séparés par la langue et la religion ». Seules les « classes dirigeantes » canadiennes-françaises avaient intérêt à apprendre l'anglais et à mieux connaître les aspirations des Canadiens anglais<sup>36</sup>.

Dans sa pensée, Bourassa pouvait ainsi faire coexister les traditions canadiennes-françaises, dont le catholicisme et la langue formaient les bases, aux traditions canadiennes-anglaises grâce à un idéal supérieur, le patriotisme canadien. S'appuyant sur la réplique à Tardivel, André Laurendeau le constate avec clarté dans sa discussion du canadienisme de Bourassa lorsqu'il affirme que « [l]e patriotisme canadien n'est donc pas

---

<sup>35</sup> Henri Bourassa, cité dans André Laurendeau, « Sur une polémique entre Bourassa et Tardivel », *L'Action nationale*, vol. 43, n°2 (février 1954), p. 254.

<sup>36</sup> « Au point de vue de la langue, je ne crois pas qu'il soit possible ni désirable que la masse de notre peuple apprenne et parle l'anglais. [...] Ce serait la voie la plus sûre vers l'anéantissement de notre nationalité. Il n'en est pas ainsi de nos classes dirigeantes [...] À ceux-là incombe le devoir d'apprendre l'anglais, de se rapprocher des classes dirigeantes de la majorité anglaise, d'étudier à fond le tempérament, les aspirations et les tendances des Anglo-Canadiens. Le même devoir s'impose d'ailleurs aux classes dirigeantes du Canada anglais. » Henri Bourassa, « *Le Patriotisme Canadien-Français* », *op. cit.*, p. 9.

un reniement mais un dépassement de l'amour qu'on porte aux siens; le patriotisme canadien unit deux entités très différentes l'une de l'autre, qui se rejoignent **dans un commun attachement à la patrie commune**<sup>37</sup>. » En effet, Bourassa ne demandait pas aux Canadiens anglais de renier leurs idéaux nationaux spécifiques, pas plus qu'il ne voulait que la minorité canadienne-française soit absorbée par la majorité anglo-protestante du Canada. « We must none of us sacrifice our ideals, proposait-il en 1907, but we must be broad enough to respect the Federal contract, to let the same golden rule apply to all Provinces and all minorities<sup>38</sup>. »

La conservation de l'idiome français, et par-dessus tout de la foi catholique, était ainsi une importante composante de la pensée de Bourassa. Il lutta pour que les minorités catholiques francophones des nouvelles provinces de l'Ouest canadien aient, tout comme la minorité protestante anglophone au Québec, ses propres écoles. Il se fit également, tel que mentionné plus tôt, un allié des Canadiens français de l'Ontario dans leur résistance au Règlement XVII, règlement qui empêchait l'enseignement du français dans les écoles ontariennes au-delà des premières années du primaire. Son discours de Notre-Dame lors du Congrès eucharistique se tenant à Montréal en 1910 demeure un des exemples les plus probants de l'attachement de Bourassa à la foi catholique et à la langue française. Donnant la réplique à Mgr Bourne qui avait exprimé plus tôt l'idée que l'apostolat catholique en Amérique du Nord ne pouvait se faire qu'en anglais, Bourassa

---

<sup>37</sup> Laurendeau poursuit : « [...] Canadien est le dénominateur commun d'êtres qui ne sont pas de simples dénominateurs. Canadien et canadien-français, canadien et canadien-anglais sont des réalités organiquement rattachées l'une à l'autre. Canadien c'est, avant toutes choses, l'acceptation d'un groupe par l'autre groupe, avec les sacrifices légitimes que tout mariage comporte nécessairement. » A. Laurendeau, « Le nationalisme de Bourassa », *loc. cit.*, p. 32. Les caractères gras sont du texte.

<sup>38</sup> Henri Bourassa, « The Nationalist Movement in Quebec », *Addresses Delivered Before the Canadian Club of Toronto, Season 1906-07*, Toronto, Warwick Bro's and Rutter, Ltd, 1907, p. 62-63.

se porta à la défense de la langue française. Il implora ainsi le cardinal à repenser son souhait quant à l'utilisation de la langue anglaise : « N'arrachez à personne, ô prêtres du Christ! ce qui est le plus cher à l'homme après le Dieu qu'il adore »<sup>39</sup>. Il revendiqua le droit pour les catholiques « qui parl[ai]ent [sa] langue, non seulement dans cette province, mais partout où il y a des groupes français qui viv[ai]ent à l'ombre du drapeau britannique, du glorieux étendard étoilé, et surtout sous l'aile maternelle de l'Église catholique » de prier le Christ dans leur langue. La langue, pour Bourassa, était gardienne de la foi<sup>40</sup>.

La religion catholique conservait toutefois préséance sur la langue et même sur la nation. La primauté de la religion chez Bourassa explique sa condamnation, dans les années 1920, du nationalisme outrancier et du « séparatisme » dont s'éprenait la jeune génération ainsi que son attitude lors de l'affaire de Providence aux États-Unis<sup>41</sup>. Ces reproches causèrent un vif émoi dans les rangs nationalistes; pour certains, Bourassa dévorait en quelque sorte ses propres enfants. Dans l'après-guerre, l'abbé Lionel Groulx éclipsa le chef nationaliste et devint le maître à penser de cette génération abandonnée par Bourassa<sup>42</sup>. Les répercussions des durs mots de Bourassa contre les excès du nationa-

---

<sup>39</sup> Henri Bourassa, *Religion, langue, nationalité*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1910, p. 14.

<sup>40</sup> Bourassa de poursuivre « Je ne veux pas, par un nationalisme étroit, dire ce qui serait le contraire de ma pensée—et ne dites pas, mes compatriotes—que l'Église catholique doit être française au Canada. Non; mais dites avec moi que, chez trois millions de catholiques, descendants des premiers apôtres de la chrétienté en Amérique, la meilleure sauvegarde de la foi, c'est la conservation de l'idiome dans lequel, pendant trois cents ans, ils ont adoré le Christ. » Henri Bourassa, « *Religion, langue, nationalité* », *op. cit.*, p. 14.

<sup>41</sup> Bourassa rencontra le pape à trois reprises. Il rencontra Pie X en 1910 dans une audience privée, puis Pie XI dans une audience semi-privée et à nouveau en privée en 1926. Lors de ces deux dernières rencontres, Pie XI mit Bourassa en garde contre les excès du nationalisme. À cela s'ajoute la condamnation papale du nationalisme outrancier et de *L'Action française*. Joseph Levitt, « Henri Bourassa : Critique catholique », *Brochures de la Société historique du Canada*, vol. 29 (1977), p. 15.

<sup>42</sup> Cf. Richard Arès, « Rôle du catholicisme dans la pensée de Bourassa » et A. Laurendeau, « Le nationalisme de Bourassa » dans François-A. Angers, dir. « *La pensée* », *op. cit.*, p. 139-154 et 9-56. Susan Mann

lisme se firent sentir bien au-delà de ses contemporains. La condamnation eut une incidence substantielle sur l'historiographie du personnage.

## **1.2. Bourassa dans l'historiographie**

Poser un regard sur les interprétations historiques de Henri Bourassa permet de comprendre le dynamisme intellectuel des deux communautés linguistiques dont cherche à rendre compte la présente recherche historique. Bien sûr, l'étude de la pensée de Henri Bourassa pose de nombreux défis à l'historien. Il y a tout d'abord cet antagonisme entre ultramontanisme et libéralisme qui peut poser un piège à la compréhension de celle-ci. S'y ajoutent la complexité de cette pensée et l'étendue des textes et discours offerts au chercheur pour la déchiffrer. À ce sujet, André Laurendeau commentait en 1954 qu'« [o]n n'enferme pas un être comme Bourassa dans une formule : il dépasse toujours par un côté ou par un autre. On peut toujours opposer les textes entre eux. Mais les lignes générales de sa pensée se dégagent avec assez de netteté<sup>43</sup>. » Finalement, l'épineuse question persiste quant à sa dénonciation du nationalisme canadien-français, ce changement entre le Bourassa d'avant-guerre et celui des années 1920. Est-ce qu'il est resté fidèle à sa pensée nationaliste? Ces difficultés amènent une fragmentation de l'analyse historique de Bourassa; le personnage occupant des rôles différents dans les récits anglophones et francophones.

De plus, l'étude d'Henri Bourassa et de ses idées crée, en général, un certain malaise chez les historiens des deux courants historiographiques. Dans l'historiographie

---

Robertson, « Variations on a Nationalist Theme : Henri Bourassa and Abbé Groulx in the 1920's », *Historical Papers / Communications historiques*, vol. 5, n°1 (1970), p. 109-119. Lionel Groulx, *Mes mémoires, volume IV*, Montréal, Fides, 1970, p. 205 et subséquentes.

<sup>43</sup> A. Laurendeau, « Le nationalisme de Bourassa », *loc. cit.*, p. 15.

francophone, Bourassa étant perçu comme un instigateur de l'affirmation nationale canadienne-française, il se doit d'être inséré dans le récit identitaire canadien-français, puis québécois. Il devient dès lors très facile de négliger la portée canadienne du nationalisme de Bourassa et de le voir comme un simple défenseur de la minorité canadienne-française contre la majorité canadienne-anglaise qui, elle, se dédie à l'impérialisme. Les historiens francophones peinent aussi à faire ressortir les assises libérales britanniques du bourassisme. Ce discours ignore donc les relations de Bourassa avec les Canadiens anglais. Du côté de l'historiographie anglophone, Bourassa pose d'abord problème aux historiens en raison de son affrontement avec Wilfrid Laurier, l'homme du compromis. Présentant Bourassa comme un fomenteur de l'agitation raciale, une première génération d'historiens nationalistes ignore les espoirs de rapprochement des deux « races » exprimés par Bourassa. Même chose pour la génération d'historiens qui suit, bien qu'elle présente Bourassa comme le bon nationaliste ayant échoué devant l'impérialisme et le nationalisme ethnique. Cette fragmentation du récit s'explique aussi par les crises identitaires contemporaines aux chercheurs qui les influencent fortement par rapport à leurs visions du nationaliste. Finalement, comme le remarque Graham Fraser dans son allocution, les historiens canadiens ont plutôt tendance à présenter un récit des affrontements, désaccords et échecs entre les deux communautés linguistiques canadiennes, ce qui explique le peu d'attention accordée aux relations de Bourassa avec les Canadiens anglais<sup>44</sup>.

---

<sup>44</sup> G. Fraser, « Dualité linguistique au Canada », *loc. cit.*

### 1.2.1. Bourassa l'extrémiste

Les premières recherches historiques sur Henri Bourassa sont le fruit du travail de trois femmes – dont deux Étatsuniennes –, Elizabeth H. Armstrong, Neva M. Monroe et Pamela E. Smith. Les deux premières études sont écrites dans les années 1930 alors que le fascisme européen est en pleine expansion. Ce climat de peur influence les auteures étatsuniennes. Lorsqu'elles étudient le Canada français, les chercheuses concluront que le nationalisme *canadien-français* de Bourassa est avant tout un nationalisme passif qui cherche à préserver le caractère distinct des Canadiens français dans la province de Québec. Ces premières études ont ainsi tendance à souligner le rôle d'agitateur de Bourassa contre le gouvernement, et plus particulièrement contre Wilfrid Laurier. De plus, puisqu'elles limitent l'influence de Bourassa au Canada français, ces études ne font pas de place à la diffusion des idées de Bourassa au Canada anglais.

En 1937, Elizabeth H. Armstrong dépose une thèse de doctorat à l'Université Columbia, à New York, sur la crise de la conscription au Québec. *The Crisis of Quebec, 1914-1918* se concentre avant tout sur la crise de la conscription, mais Henri Bourassa y occupe une place centrale de par son engagement dans le débat. Dans son étude, l'auteure perçoit un caractère distinct au Canada français, si bien que le bourassisme devient un nationalisme essentiellement canadien-français<sup>45</sup>. Dans la préface de la réédition, Joseph Levitt adresse quelques reproches de l'ouvrage de Armstrong dans le but de guider le lecteur de 1974. L'auteure est selon lui un peu trop sévère avec Henri Bourassa et elle ne comprend pas tout à fait la centralité du « pancanadianisme » dans la pensée du

---

<sup>45</sup> Elizabeth Armstrong, *The Crisis of Quebec, 1914-1918*, Toronto, McClelland and Stewart, 1974 (1937), p. 90-102.

nationaliste. Levitt, ainsi que Geoff Keelan trouvent l'explication de cette sévérité dans la peur du nationalisme extrême due à la montée du nazisme en Allemagne; Armstrong se doit donc de présenter le nationalisme canadien-français comme « passif » contrairement à un nationalisme « actif »<sup>46</sup>.

Neva Marguerite Monroe poursuit sur la lancée d'Elizabeth Armstrong dans sa thèse de maîtrise en 1939 à l'Université du Wisconsin intitulée *Henri Bourassa and the Nationalist Movement in Canada*<sup>47</sup>. Elle reprend les mêmes termes que sa collègue de l'Université Columbia et argumente que le nationalisme passif du Québec et son isolation divisèrent la confédération « into the two components parts of which it had been composed »<sup>48</sup>. Finalement, Monroe ne laisse pas de doute quant au bon Canadien français, Wilfrid Laurier, et le mauvais, Bourassa. Elle accuse ce dernier d'avoir voulu isoler la population canadienne-française en en faisant un « separate body » contre les partis politiques en plus de suggérer qu'il n'appréciait que le point de vue canadien-français. Si les efforts de Laurier « for race harmony » furent constructives, les idées de Bourassa, l'extrémiste, furent quant à elles destructives<sup>49</sup>.

En 1948, est publié *Henri Bourassa and Sir Wilfrid Laurier*, une thèse de maîtrise de Pamela Eden Smith à l'Université de Toronto sous la direction de Donald G. Creighton. Dans sa préface, l'auteure explique qu'une comparaison entre les deux hommes s'avère un bel exemple de l'éternel combat entre le compromis et le principe :

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. vi et Geoff Keelan, « Catholic Neutrality: The Peace of Henri Bourassa » *Journal of the Canadian Historical Association / Revue de la Société historique du Canada*, vol. 22, n° 1 (2011) p. 101.

<sup>47</sup> N.M. Monroe, *Henri Bourassa and the Nationalist Movement in Canada*, Thèse de maîtrise, Wisconsin, Université du Wisconsin, 1939, 112 p.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 74

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 110-111

« How a man of principle [Bourassa], in the end, defeated in fair combat the responsible statesman [Laurier], without being able to enjoy the fruits of his victory – for in the end the “Principle” went by the board – must be the subject of further and deeper study.<sup>50</sup> » Cette phrase traduit la thèse centrale de son analyse dans laquelle Smith argumente que Bourassa réussit à faire perdre le gouvernement à Laurier en 1911 parce qu’en réaction à l’impérialisme, le nationaliste se tourna vers un « racial nationalism » plutôt qu’un principe de la dualité nationale, et ce dès qu’il fut question de la participation à la guerre des Boers<sup>51</sup>. Smith conclut que les conséquences de l’impérialisme furent de forcer Bourassa vers un conservatisme et la préservation du Québec, « until fear made him as violent as the Hughes’ and Clark Wallaces of Toronto<sup>52</sup> ».

Armstrong, Monroe et Smith ont toutes trois fait de Bourassa un nationaliste canadien-français qui défendait sa race plutôt que l’autonomie canadienne, s’opposant de ce fait à Wilfrid Laurier qui lui, avait compris l’art du compromis. L’interprétation proposée par ses premières études, d’un Bourassa responsable de la destruction de l’unité canadienne par l’isolation du Québec, fut courante dans l’historiographie de ce personnage et dans les ouvrages plus généraux d’histoire canadienne. Ce n’est que lorsque les idées de Bourassa seront comparées quelques années plus tard à celles de l’abbé Lionel Groulx, que l’interprétation anglophone changera.

---

<sup>50</sup> Pamela Eden Smith, *Henri Bourassa and Wilfrid Laurier*, Thèse de maîtrise, Toronto, Université de Toronto, 1948, p. i-ii

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 245.

### 1.2.2. *Bourassa le bon nationaliste*

Après la mort de Henri Bourassa en 1952, cinq ouvrages d'importance portant sur le personnage sont publiés<sup>53</sup>. Ces ouvrages – deux francophones et trois anglophones – proposent de nouvelles interprétations de Bourassa et de son nationalisme, qui bien que différentes, s'avèrent beaucoup plus positives. Il est important de noter que ces chercheurs sont parmi les premiers à avoir accès à une partie des documents de Bourassa, dont sa correspondance, par l'entremise de la fille du nationaliste, Anne Bourassa. L'accès à ces nouvelles sources ne peut cependant expliquer à elle seule la transformation de l'opinion des historiens par rapport au nationaliste.

Dans les années 1950, l'opinion publique par rapport à Bourassa a évolué. Il est possible, pour ne donner qu'un exemple, de constater ce changement dans un article du *Saturday Night*. À la mort de nationaliste, avance-t-on, presque toutes ses demandes constitutionnelles, qui lui avaient valu l'attribut de traître, sont devenues des pratiques établies<sup>54</sup>. Les études sont aussi publiées à une époque où, au Québec, de « nouvelles forces dites modernistes ou progressistes » mènent un combat contre le nationalisme traditionaliste<sup>55</sup>. Divisées en deux camps, les néonationalistes et les *Citélibristes*, ces forces n'arrivent pas à s'entendre sur la solution au problème de l'infériorité écono-

---

<sup>53</sup> Robert Rumilly, *Henri Bourassa : La vie publique d'un grand canadien*, Montréal, Éditions Chantecler, 1953, 791 p., François-A. Angers, dir. *La pensée de Henri Bourassa*, Montréal, L'Action Nationale, 1954, 244 p., Martin P. O'Connell, *Henri Bourassa and Canadian Nationalism*, Thèse de doctorat, Toronto, Université de Toronto, 1954, 304 p., Mason Wade, *The French Canadians, 1760-1945*, Toronto, Macmillan, 1955, 1136 p. et Michael K. Oliver, *The Social and Political Ideas of French Canadian Nationalists, 1920-1945*, Thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 1956. Cette thèse sera finalement publiée en 1991 sous le titre *The Passionate debate: The Social and Political Ideas of Quebec Nationalism, 1920-1945*, Montréal, Véhicule Press, 1991, 284 p.

<sup>54</sup> B.K. Sandwell cité dans V.C. Smith, « Moral Crusader: Henri Bourassa and the Empire, 1900-1916 », *Queen's Quarterly*, vol. LXXVI, n°4 (hiver 1969), p. 635

<sup>55</sup> E.-Martin Meunier, « Sur la présumée filiation Groulx/Maurras: contexte politique, enjeu national et écriture de l'histoire », dans Olivier Dard et Michel Grunewald, dir. *Charles Maurras et l'étranger – L'étranger et Charles Maurras*, Berne, Peter Lang, 2009, p. 122.

mique des Canadiens français. Pour les néonationalistes, l'État québécois (indépendant) doit garantir le salut des Canadiens français alors que pour les collaborateurs de la revue *Cité libre*, dont le futur Premier ministre canadien Pierre Elliot Trudeau, les Canadiens français doivent se tourner vers le gouvernement fédéral et se débarrasser de tout nationalisme qui freinerait leur ascension économique. Il faut finalement noter que la Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels, présidée par Thomas Tremblay, est aussi créée par le gouvernement du Québec en 1953. Le rapport de cette commission « peut être considéré comme la quintessence de l'affirmation de l'idéologie nationaliste traditionnelle au Québec.<sup>56</sup> » Ainsi, les historiens, particulièrement Michael Oliver, en viennent à transposer ce débat contemporain dans leur analyse historique<sup>57</sup>. Du côté du Canada anglais, l'interprétation voulant que Bourassa fût un extrémiste de la province de Québec est rejetée. Les historiens anglophones, qui craignent à la fois les discours groulxistes et néonationalistes, mettent en valeur le canadianisme de Henri Bourassa. Ce faisant, Mason Wade et Michael Oliver ne manqueront pas de dénoncer les autres manifestations nationalistes du Québec. Comme le précise l'historien Michel Bock, Wade et Oliver en viendront à présenter l'historien et intellectuel Lionel Groulx comme un provincialiste « étroit » alors qu'ils feront de Bourassa un nationaliste pan-canadien. Les deux auteurs laissent aussi paraître une admiration pour Henri Bourassa<sup>58</sup>. Du côté francophone, les auteurs cherchent dans un premier temps à inscrire Bourassa dans la continuité de la survivance en justifiant sa condamnation du nationalisme outrancier. Les néonationalistes, beaucoup plus critiques envers ce dernier, iront quant à

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 122-123.

<sup>57</sup> Michel Bock, *Quand la nation débordait les frontières*, Montréal, Hurtubise, 2004, p. 41

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 34-36.

eux jusqu'à remanier le nationaliste canadien dans l'espoir de l'inclure dans le récit national séparatiste.

La biographie de Rumilly, publiée en 1953, demeure un incontournable pour l'étude de Bourassa par ses détails factuels et par le portrait du personnage peint par l'auteur. Toutefois, si Rumilly mentionne abondamment les alliés et les amis anglophones, il ne va rarement plus loin que la simple mention. L'ouvrage de 791 pages qui paraît seulement un an après la mort du personnage tend également vers la chronique et l'hagiographie et non pas vers une véritable histoire des idées. Il faut préciser que le travail de Rumilly est en fait un remaniement de certains tomes de son *Histoire du Québec* publiés à partir de 1940, ce que lui reprochent certains contemporains<sup>59</sup>. Cela explique aussi l'interprétation traditionaliste de Rumilly; il n'est pas de la jeune génération. Ainsi pour Rumilly, Bourassa s'inscrit dans la trame nationaliste canadienne-française. Il cherche donc à comprendre l'attitude de Bourassa en fin de carrière, lorsque ce dernier « applique un premier coup de frein au nationalisme – qu'il a déclenché »<sup>60</sup>. Il voit une rupture chez Bourassa, qu'il situe vers 1923 alors que le nationaliste fit un voyage à Rome durant lequel il rencontra Pie XI; il délaissa ainsi la nation pour se tourner entièrement vers l'Église<sup>61</sup>. Les mots de conclusions du biographe demeurent néanmoins empreints d'éloges : « Tous les Canadiens doivent à Bourassa l'indépendance plus complète ou plus rapide de leur pays. Nous, Canadiens français, lui devons en outre un re-

---

<sup>59</sup> Lionel Groulx, « RUMILLY, Robert, Henri Bourassa, La vie publique d'un grand Canadien. Les éditions Chantecler Ltée, Montréal, 1953. In-8. 792 p. » [Recension], *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 7, n° 3 (1953), p. 449-451.

<sup>60</sup> R. Rumilly, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 646.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 636-657 et 688-726.

gain de fierté nationale, un accent qui a marqué notre vie publique et qui ne s'oubliera pas de sitôt<sup>62</sup>. »

En 1954, la revue *L'Action nationale* publie un numéro spécial sur Henri Bourassa auquel contribuent plus de huit auteurs. André Laurendeau – directeur de *L'Action nationale*, puis du *Devoir* et futur coprésident de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme – présente dans ce numéro une analyse fort probante du nationalisme de Bourassa. Se remémorant les milieux nationalistes des années 1930 et 1940, Laurendeau explique que, comme plusieurs gens de sa génération, il avait dénoncé à cette époque Bourassa pour avoir « dévor[é] ses petits-enfants », mais se demande aujourd'hui si les jeunes nationalistes « n'auraient pas commis l'erreur de prendre rétrospectivement la pensée de Bourassa pour celle de l'abbé Groulx<sup>63</sup>? » La portée canadienne du nationalisme de Bourassa est par la suite démontrée avec conviction<sup>64</sup>. La dernière phrase de l'analyse de Laurendeau est par conséquent lourde de sens – puisqu'il sera quelques années plus tard l'initiateur de la Commission « B&B ». Il conclut : « Tel est, nous semble-t-il, le nationalisme canadien de Bourassa, qui divisa ses contemporains, mais contribuera à unir les Canadiens d'aujourd'hui<sup>65</sup>. »

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 790-791.

<sup>63</sup> André Laurendeau, « Le nationalisme de Bourassa » dans François-A. Angers, dir. *La pensée de Henri Bourassa*, Montréal, L'Action Nationale, 1954, p. 13.

<sup>64</sup> Par exemple dans ce passage : « Mais il était engagé dans une lutte qui l'absorbait encore davantage – celle au bout de laquelle il voyait l'émancipation de son pays, enfin libéré d'un esclavage inacceptable. Il avait réfléchi que cette œuvre ne serait possible que dans l'union des Anglo-Canadiens et des Canadiens français. Estimant dès sa jeunesse le séparatisme un rêve venu trop tard ou trop tôt, le regardant bientôt comme une chimère dangereuse, proche parente du «nationalisme sauvage» que son catholicisme lui faisait rejeter, il concluait que le Canada entier serait libéré à condition que les Canadiens cessent de se battre les uns contre les autres. » *Ibid.*, p. 55.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 56.

Du côté anglophone, Martin P. O'Connell définit dans sa thèse le nationalisme de Bourassa comme étant « conservative in spirit, often excessive in expression, troubled by conflicting currents, self-defeating in certain particulars, but intended to appeal to Canadians on the broadest basis<sup>66</sup>. » Ce nationalisme, poursuit-il, se démarque du nationalisme qui le précédait puisqu'il n'est plus « narrow, separatist, and theological », mais bien ancré dans la période moderne et orienté vers les questions économiques et sociales qu'elle amène<sup>67</sup>. O'Connell laisse paraître dans ses recherches l'acceptation grandissante du bourassisme chez les historiens anglophones après la Deuxième Guerre mondiale. Figure intellectuelle importante de la vie publique canadienne, Bourassa « did much to lead his compatriots to a fresh and enlarged view of their national position. His Nationalism was the vehicle for his quest of a Canadian nation<sup>68</sup>. » S'il remarque que les positions de Bourassa ne furent pas acceptées par la majorité des Canadiens anglais, O'Connell mentionne néanmoins la similitude entre l'idée chez Bourassa d'un Canada indépendant sous la Couronne britannique et cette même idée partagée par John S. Ewart, auteur des *Kingdom Papers*. O'Connell ne fait toutefois pas mention de la correspondance entre les deux hommes<sup>69</sup>.

---

<sup>66</sup> Martin P. O'Connell, « Canadian Nationalism », *op. cit.*, p. iii

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 293. Dans l'article qu'il publiera avant le dépôt officiel de sa thèse, O'Connell s'exprime plus longuement : « Henri Bourassa was one of the most controversial figures in Canadian politics. Much for which he strove in the way of independence has since been realized. But he was mistaken to associate this independence with a narrow concept of responsibility in world affairs. Progress towards his ideal of dualism has not been negligible and he himself recognized this in the later twenties. He was among the most intellectual of Canadians in public life. He did much to lead his compatriots to a fresh and enlarged view of their national position. His ideas were an expression of his Canadianism. », M.P. O'Connell, « The Ideas of Henri Bourassa », *The Canadian Journal of Economics and Political Science / Revue canadienne d'Économique et de Science politique*, vol. XIX, n° 3 (août 1953), p. 376

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 373.

Chez Mason Wade et Michael Oliver, le nationalisme de Bourassa est encore plus apprécié et favorisé alors que les historiens le placent en opposition au nationalisme « séparatiste » des disciples de Lionel Groulx<sup>70</sup>. Les auteurs prolongent ainsi l'influence relative de Bourassa au Canada français dans le but de dénoncer ces « extrémistes ». Dans sa synthèse sur les Canadiens français de Mason Wade, Henri Bourassa occupe par conséquent une place importante. Non seulement l'historien américain discute-t-il des actions du nationaliste durant la guerre des Boers, la Première Guerre mondiale et la crise de la conscription, mais il attache une attention particulière à ce dernier dans les années subséquentes. Wade remarque qu'après la crise de la conscription de 1917 Bourassa abandonna la politique pour la religion puisque la crise divisa le « Canada along ethnic lines and made impossible the larger nationalism which he had always professed<sup>71</sup>. » Les événements de 1917-1918 eurent pour conséquence d'agrandir le clivage entre Canadiens français et Canadiens anglais et d'ainsi engendrer un provincialisme chez une autre génération de nationalistes. Wade ne se gêne pas pour critiquer cette nouvelle vague nationaliste qui se répand au Québec dans l'après-guerre. Ce faisant, il fait la distinction entre le bon nationalisme bourassien et le nationalisme groulxiste :

The term 'ultranationalist' will hence-forward be used to describe the extremist of the Groulx school; though it must be remembered that the term 'nationalism' is a misnomer for the movement after the First World War, which was an intense provincialism complicated by ethnic and religious factors, rather than the true nationalism professed by Henri Bourassa in his early days, and now largely adopted by forward-looking English Canadians<sup>72</sup>.

---

<sup>70</sup> Wade aurait fait un séjour à l'Université Laval avant la publication de son livre, une institution qui, selon Martin Meunier, est « alors reconnue pour être l'une des institutions les plus critiques du nationalisme traditionaliste ». Cette visite à Québec explique peut-être la tendance à faire de Bourassa un nationaliste positif. Voir E.-M. Meunier, « Filiation », *loc. cit.*, p. 122.

<sup>71</sup> M. Wade, « French-Canadians », *op. cit.*, p. 769

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 865.

Wade utilise aussi les propos et actions de Bourassa pour critiquer le soi-disant penchant provincialiste des nationalistes de l'après-guerre. L'historien reprend ainsi une déclaration de Bourassa en rapport à l'enquête *Notre avenir politique* de *L'Action française* en 1922 qui suggère que le séparatisme est un rêve ni réalisable, ni enviable. Bourassa ayant alors commenté que « the tendencies of immoderate nationalism here or elsewhere, are contrary to real patriotism and true nationalism<sup>73</sup>. »

L'année suivante, Michael Oliver reprend les principales observations de Wade dans sa thèse de doctorat et jugera lui aussi que le bon nationalisme est celui de Henri Bourassa. Favorisant le point de vue *citelibriste*, l'historien semble faire du nationalisme pancanadien pluraliste de Bourassa l'exemple à suivre plutôt que le provincialisme. L'admiration de Oliver pour le personnage est exprimée d'entrée de jeu et l'auteur tâche de se départir des mythes entourant Bourassa et la « nation » telle que conçue par ce dernier. Oliver précise que bien que l'historien Robert Rumilly voit Bourassa comme un nationaliste *canadien-français*, la position d'André Laurendeau qui le décrit comme un nationaliste *canadien*, tend à démontrer qu'il existe dans la pensée de Bourassa un nationalisme plus large qui vaut la peine d'être étudié. L'historien avance que le nationalisme canadien de Bourassa se base sur l'évolution du Canada vers une nation libre et sur la relation entre les deux cultures. Oliver soutient que Bourassa n'abandonne jamais la double nationalité même lorsque les tensions entre les deux cultures sont élevées. Il ajoute que le nationaliste ira même jusqu'à concevoir un pluralisme, sans pour autant y donner la préséance sur la conception dualiste. De plus, puisque les rapports entre Canadiens français et Canadiens anglais forment une importante partie du nationalisme bou-

---

<sup>73</sup> Cité dans *Ibid.*, p. 888.

rassien, Oliver précise que les attaques de Bourassa ne visaient que l'impérialisme. Ce dernier ne fit pas preuve d'agressivité et de haine contre la culture anglophone et contre l'Angleterre<sup>74</sup>. L'historien peine néanmoins à présenter des alliés de Bourassa. Finalement, Michael Oliver compare le nationalisme bourassien à celui de Lionel Groulx. L'historien fait de Bourassa un champion de la cause fédéraliste :

Both as a practical politician, and because he valued Canada as the framework for the growth of both major cultures, Bourassa would have nothing to do with separatism. On occasion he even implied that French Canadians actually needed their association with English Canada for their own particular ends. He said that this was true not only for economic and political reasons, but because of the French Canadian temperament<sup>75</sup>.

L'auteur poursuit cette pensée un peu plus loin et soutient que Bourassa ne souhaitait pas limiter l'action du gouvernement fédéral, « as many Quebec nationalists are inclined to do<sup>76</sup>. » La superposition du débat contemporain entre néonationalistes et *citélibristes* à l'analyse historique est évidente. La dénonciation du groulxisme par Oliver se poursuit dans les chapitres subséquents, puisque le nationalisme « étroit » et « provincialiste » y est dépeint comme une perversion du bourassisme<sup>77</sup>.

En somme, la production historique anglophone des années 1950 tend à dépeindre le nationalisme de Bourassa comme une idéologie beaucoup plus positive que le provincialisme qu'ils attribuent à Groulx. Les historiens ne le présentent plus comme une force destructive de l'union canadienne, mais bien comme un défenseur d'un Cana-

---

<sup>74</sup> M. Oliver, « Passionate Debate », *op. cit.*, p. 19-24.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 31. Dans sa thèse, ce passage se lit « as present day Quebec nationalists sometimes are inclined to do. », M. Oliver, « Social and Political Ideas », p. 21. Dans les deux cas, le temps des verbes est déterminant pour comprendre comment le contexte politique dans lequel Michael Oliver écrit influence cette dénonciation.

<sup>77</sup> M. Oliver, « Passionate Debate », *op. cit.*, p. 71. « The nationalists of the 1920s borrowed the castor element in Bourassa's ideas, added to it ingredients which came from sources Bourassa had never admired, and then expected him to be as pleased with the new concoction as if he had brewed it himself. Bourassa called the new doctrine *nationalisme outrancier* and spared its authors little of his vitriol. »

da binational, sinon pluraliste. Ce faisant, ils ne comparent plus le politicien et journaliste au premier ministre Wilfrid Laurier, mais exposent plutôt les contrastes avec les autres nationalistes. La rupture chez Bourassa est vue comme l'abandon par les Canadiens français du *vrai* nationalisme. Il ne dévore pas ses enfants, ce sont ces derniers qui renient leur père. Également, puisque ces études portent principalement sur le Canada français, les auteurs ne s'étendent pas sur l'acception grandissante d'un nationalisme canadien au Canada anglais dans l'après-guerre, nationalisme semblable à celui proposé par Bourassa. Ils ont ainsi tendance à étudier le bourassisme dans un vase clos, négligeant les efforts du nationaliste à l'extérieur de la province de Québec.

### 1.2.3. *Bourassa réexaminé*

L'intérêt à nouveau manifesté par les historiens à partir des années 1960 pour l'étude de Henri Bourassa s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord, 1968 correspond au centième anniversaire de naissance du nationaliste. Les nombreux événements des années 1960 affectent aussi énormément la pratique historique. Comme l'indique Carl Berger, « [t]he later sixties witnessed an intense questioning of the direction in which the country was moving and the dissolution of the post-war feeling of relative self-confidence<sup>78</sup>. » L'accroissement du pouvoir de l'État du Québec par la Révolution tranquille bouleverse non seulement l'équilibre constitutionnel du pays, mais elle force le Québec ainsi que le reste du Canada à se repenser. Le Canada anglais vit lui aussi sa révolution, délaissant les symboles britanniques pour de nouvelles représentations cana-

---

<sup>78</sup> Carl Berger, *The writing of Canadian history : aspects of English-Canadian historical writing since 1900*, Toronto, Oxford University Press, 1986 , p. 263.

diennes, notamment l'unifolié<sup>79</sup>. Bourassa étant un acteur dans plusieurs événements déterminants de l'identité canadienne, un nouvel examen s'impose. Les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais sont également d'actualité avec la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme qui débute en 1963 dans le but de promouvoir l'égalité collective entre les anglophones et les francophones. Il faut aussi ajouter à tout cela le centenaire de la Confédération en 1967. La pratique historique est entraînée elle aussi dans ces grands changements identitaires.

En raison de la redéfinition du Canada dans les années 1960, particulièrement autour du bilinguisme et du biculturalisme, les historiens réévaluent la Confédération. Bourassa devient ainsi un sujet d'étude dans le champ de l'histoire des idées. Les historiens anglophones trouvent chez Bourassa le défenseur d'un système fédéral bilingue – l'opposition faite à l'idée d'un Québec indépendant devient évidente. Ramsay Cook s'intéresse ainsi à Bourassa pour le rôle qu'il a joué dans l'interprétation de la Confédération. Dans quelques essais et articles, mais particulièrement dans l'étude qu'il dépose à la Commission Laurendeau-Dunton, l'historien de Toronto fait de Bourassa le champion de la théorie des deux peuples fondateurs, théorie qui apparaît à la suite des luttes pour l'autonomie provinciale. Le nationaliste serait en quelque sorte le père du pacte entre groupes culturels; « il mit sa foi en un Canada entièrement biculturel », précise Cook. À défaut d'appuis sérieux, la théorie n'arrive pas à s'imposer et dès 1921 l'ancienne théorie du pacte entre les provinces prédomine à nouveau<sup>80</sup>. Cette interprétation du rôle si-

---

<sup>79</sup> cf. José Eduardo Iguarta, *The Other Quiet Revolution : National Identities in English Canada, 1945-71*, Vancouver, UBC Press, 2006, 227 p.

<sup>80</sup> Ramsay Cook, *L'autonomie provinciale, les droits des minorités et la théorie du pacte, 1867-1921*, Études de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1969, p. 60-63.

gnificatif de Henri Bourassa dans la promotion de la thèse des deux peuples fondateurs est soutenue à nouveau en 1982 par Arthur I. Silver<sup>81</sup>.

Joseph Levitt publie, en 1969, *Henri Bourassa and the Golden Calf*, un ouvrage cherchant à contredire la perception commune voulant que le nationaliste rejetât la société industrielle et qu'il fût conservateur, perception entretenue par Martin P. O'Connell. Le livre est l'extension d'une thèse de doctorat réalisée sous la direction de Ramsay Cook<sup>82</sup> et présente une histoire économique du Canada français par l'entremise d'une élite intellectuelle, les Nationalistes<sup>83</sup>. Levitt affirme que ces derniers étaient beaucoup plus préoccupés par la protection de la société canadienne-française face à la grande entreprise qu'ils étaient à prévenir la domination par les capitaux étrangers<sup>84</sup>. L'historien en déduit que les Nationalistes paraissaient donc répondre au défi de l'industrialisation en tant que patriotes canadiens-français et réformistes catholiques plutôt qu'en tant que « Canadian nationalists »<sup>85</sup>. Se référant à la thèse de Martin P. O'Connell, il affirme que de voir Bourassa comme étant « socially conservative et economically radical » est injuste envers le nationaliste. Ce dernier tente avant tout de protéger la société de l'individualisme qui accompagne l'industrialisation<sup>86</sup>.

---

<sup>81</sup> Arthur I. Silver, *The French-Canadian Idea of Confederation, 1864-1900*, Toronto, University of Toronto Press, 1982, p. vii-ix. La filiation entre Ramsay Cook et Arthur I. Silver est certaine. Silver ne remercie qu'une seule personne dans sa préface, Ramsay Cook, « for his guidance, advice, and friendship, not only during the preparation of this book, but so constantly over the years. » (p. ix) Cook supervisa Silver pour sa thèse de doctorat en 1973 sur le Québec et les minorités francophones.

<sup>82</sup> Joseph Levitt, « Golden Calf », p. vii.

<sup>83</sup> L'auteur utilise le terme « Nationalist » (avec la majuscule) pour se référer exclusivement à cinq hommes, Henri Bourassa, Olivar Asselin, Jules Fournier, Omer Héroux et Armand Lavergne. *Ibid.*, p. 2.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 140-141.

L'historien réplique encore plus directement à O'Connell, mais aussi aux « trois dominantes » de Michel Brunet dans un article du *Canadian Historical Review* où il réaffirme les tentatives de Bourassa d'adapter la société canadienne-française aux enjeux amenés par l'industrialisation<sup>87</sup>. En 1970, Levitt rassemble des textes de Bourassa sur l'impérialisme, le biculturalisme et la conscription et publie un ouvrage dans la collection « Issues in Canadian History ». L'ouvrage présente une courte introduction dans laquelle l'historien sanctionne l'importance du biculturalisme dans la pensée de Bourassa<sup>88</sup>. Le livre contient aussi une section « clash of opinions » où sont rassemblés de très courts extraits des nombreux points de vue historiographiques sur Bourassa. L'évolution du discours y est évidente. Dans les extraits de leurs synthèses de l'histoire du Canada, la vieille génération d'historiens anglophones – J. M. S. Careless, D. G. Creighton, R. M. Dawson, A. R. M. Lower, E. McInnis, W. L. Morton et O. D. Skelton – tend à faire de Bourassa un « racial extremist », un « firm ultramontane » et un nationaliste québécois à la façon d'Elizabeth Armstrong. De son côté, la nouvelle génération – Ramsay Cook, Martin P. O'Connell et André Laurendeau – offre par ses études une nouvelle interprétation, contribuant à faire de Bourassa et de son biculturalisme une vision positive du Canada<sup>89</sup>.

Levitt publie finalement une brochure en 1977 dans laquelle il discute brièvement du Bourassa des années 1920. Il commente qu'« [e]n fait, ce qui a changé ce n'est pas Bourassa, mais le mouvement nationaliste lui-même qui a affiché de sérieuses ten-

---

<sup>87</sup> Les trois dominantes de la pensée canadienne-française sont, selon Michel Brunet : l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme. Joseph Levitt, « Henri Bourassa and Modern Industrial Society, 1900-1914 », *Canadian Historical Review*, vol. L, n°1 (mars 1969), p. 37-50 .

<sup>88</sup> Joseph Levitt, *Henri Bourassa on Imperialism and Bi-Culturalism, 1900-1918*, Toronto, Copp Clark, 1970, p. 1-13

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 14-32.

dances séparatistes avec l'école de Groulx<sup>90</sup>. » Se penchant, en conclusion, sur l'historiographie, Levitt relève l'évolution du discours, remarquant une interprétation plus positive de Bourassa au Canada anglais chez Ramsay Cook et dans ses propres écrits. De même, il perçoit chez les historiens néonationalistes québécois une critique du côté pancanadien de Bourassa puisque ces historiens supposent que « Bourassa a accepté l'unité culturelle et, en conséquence, l'assimilation des Canadiens français<sup>91</sup>. »

L'article de Susan Mann, « Variations on a Nationalist Theme », demeure une des contributions les plus importantes sur le clivage entre Bourassa et la jeune génération de nationalistes canadiens-français. Dans cet article de 1970, l'historienne explique que même si les groulxistes ont tenté d'expliquer les vues de Bourassa par une rupture, une crise de scrupules ou par la folie, la division est avant tout due à une incompréhension mutuelle entre Groulx et Bourassa<sup>92</sup>. Susan Mann soutient que c'est avant tout parce que Bourassa fut incapable de comprendre les discussions de l'idée d'une Laurentie par Groulx, « the priest and poet, dealing in metaphors ». L'abbé Groulx, de son côté, fut incapable de comprendre la présence du catholicisme chez Bourassa et dénonça ce dernier lorsqu'il n'appuya plus le nationalisme canadien-français<sup>93</sup>. Susan Mann publie un autre article en 1975 sur les femmes dans la pensée de Bourassa. L'auteure remarque que dans les années 1960, les Canadiens anglais ont redécouvert Bourassa et qu'ils en ont fait « a man ahead of his time, a prophet of bilingualism and biculturalism, a savior for the Canadian conscience, pestered as it was by ever-increasing signs of unhappiness

---

<sup>90</sup> Joseph Levitt, « Henri Bourassa : Critique catholique », Brochures de la Société historique du Canada, vol. 29 (1977), p. 21.

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> Susan Mann Robertson, « Variations on a Nationalist Theme : Henri Bourassa and Abbé Groulx in the 1920's », *Historical Papers/Communications historiques*, vol.5, n°1 (1970), p. 110-111.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 116.

from Quebec<sup>94</sup>. » Mann Trofimenkoff conclut toutefois que le côté *castor* chez Bourassa est bien présent et qu'il lutte contre le changement de l'image de la femme dans la société. Susan Mann Trofimenkoff publiera aussi une histoire intellectuelle et sociale de la province de Québec, synthèse destinée à un auditoire anglophone en 1982<sup>95</sup>.

Du côté francophone, très peu d'études universitaires sur Bourassa sont publiées durant les années 1960. Cet effacement du personnage du champ historique peut s'expliquer par une historiographie québécois. Comment, en effet, pourrait-on aborder les idées pancanadiennes de Bourassa alors que les historiens de cette époque présentent largement le récit national comme menant à un projet de société québécoise? Quelques écrits paraissent, mais ils ne constituent pas des études historiques à proprement parler. L'essayiste Raymond Barbeau, fondateur de l'Alliance laurentienne, signe ainsi en 1961 un texte dont l'intention avouée est d'« abattre » l'idole des bourassistes qui ne reconnaissent pas, selon lui, la nation canadienne-française. Son essai, destiné au grand public, se veut une réplique à la conférence « Patriotisme, Nationalisme, Impérialisme » qu'avait prononcée Bourassa au Gesù en 1923 et argumente en faveur de

---

<sup>94</sup> Susan Mann Trofimenkoff, « Henri Bourassa and “the woman question” », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. 10, n°4 (novembre 1975), p. 3.

<sup>95</sup> Susan Mann Trofimenkoff, *The Dream of Nation: A Social and Intellectual History of Quebec*, Toronto, Gage, 1982, 344 p. Il faut aussi noter trois autres contributions par des historiens anglophones dans les années 1960 sur Henri Bourassa. Premièrement, James Corcoran soumet un travail en mars 1963 au Harvard College pour un « Degree of B.A. Honors ». L'étude de Corcoran, *Henri Bourassa and the Boer War: English Liberalism in French Canada*, fut traduite par Marc La Terreur et publié en quatre segments dans des numéros consécutifs de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (vol. 18, n°3 au vol. 19, n°3). Le travail en langue anglaise est disponible dans le Fonds Famille Bourassa, P65/B - Anne Bourassa, B2 - Gestion du patrimoine familial, Dossier 9. Cameron Nish exécute quant à lui un long travail d'indexation de la correspondance de Henri Bourassa en huit volumes dans le cadre de sa thèse de maîtrise à l'Université de Montréal en 1959, mais ce travail ne sera publié qu'en version abrégée dans un ouvrage collectif en 1966. Cameron Nish, *Inventaire de la correspondance publique d'Henri Bourassa, 1895-1924*, 8 volumes, Thèse de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1959 et A. Bergevin, A. Bourassa et C. Nish, « Henri Bourassa », *op. cit.* En 1968, Casey Murrow publie *Henri Bourassa and French-Canadian Nationalism: Opposition to Empire*, Montréal, Harvest House, 1968, 143 p.

l'indépendance de la « république de Laurentie »<sup>96</sup>. La revue *L'Action nationale* ira quant à elle jusqu'à publier un numéro spécial en 1964 qui tâche de répondre à la question « Bourassa, aujourd'hui, pourrait-il être séparatiste<sup>97?</sup> » Dans l'éditorial qui ouvre le numéro, François-Albert Angers suggère une réponse affirmative<sup>98</sup>. Quelques années plus tard, Pierre A. Desrosiers analyse la pensée politique de Bourassa dans une perspective marxiste et postcoloniale dans un essai publié dans la revue *Parti pris*. Il en vient à la conclusion que Bourassa est un séparatiste non avoué, qui dévora ses propres enfants puisqu'eux avaient compris ce que leur chef refusait de voir<sup>99</sup>. Il y a finalement un article savant publié dans ces années, soit celui de René Durocher, « Henri Bourassa, les évêques et la guerre de 1914-1918 », qui dépeint son nationalisme comme ultramontain et donc foncièrement attaché à l'Église<sup>100</sup>.

Les dernières années ont toutefois été témoins d'un regain d'intérêt pour l'étude de Bourassa. Il y a bien évidemment l'étude des « ambitions nationale et impériale » de Sylvie Lacombe, qui se penche sur le nationalisme bourassien et sur l'impérialisme du Canada anglais. L'étude offre la clé de la compréhension de la pensée de Bourassa en

---

<sup>96</sup> Raymond Barbeau, *J'ai choisi l'indépendance*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1961, 127 p.

<sup>97</sup> *L'Action nationale*, vol. 53, n°9-10 (mai-juin 1964), p. 805-959.

<sup>98</sup> Dans l'éditorial débutant le numéro, François Albert-Angers soutient que « l'hypothèse chez Bourassa d'un séparatisme démocratique et constructif pour le Canada français ne me paraît pas plus pouvoir être exclue de sa pensée telle qu'exprimée, que son séparatisme démocratique et constructif sur le plan de l'impérialisme et de l'ensemble du Canada. » F.-A. Angers, « Bourassa, aujourd'hui, pourrait-il être séparatiste? », *L'Action nationale*, vol. 53, n°9-10 (mai-juin 1964), p. 807.

<sup>99</sup> « Bourassa était donc, lorsqu'il revendiquait "nos droits", la totalité d'une communauté culturelle appelée Canada français. Mais en posant ainsi une spécificité, il refusa de voir qu'il posait aussi une autonomie. Ses disciples le virent clairement, et ici naquit la disjonction. » Pierre R. Desrosiers, « Le castor rouge : La genèse et le développement de la pensée politique et sociale de Henri Bourassa », *Parti pris*, vol. 4, n°9-12 (mai-août 1967), p. 152. Voir aussi les explications de S. Lacombe, « *La rencontre* », *op. cit.*, p. 24.

<sup>100</sup> René Durocher, « Henri Bourassa, les évêques et la guerre de 1914-1918 », *Historical Papers / Communications historiques*, vol. 6, n° 1 (1971) p. 248-275.

mettant de l'avant son catholicisme<sup>101</sup>. La comparaison entre ces deux ambitions est fort enrichissante et elle démontre la similitude entre les deux idéologies. Toutefois, Lacombe n'aborde pas les Canadiens anglais qui n'adhèrent pas à l'impérialisme<sup>102</sup>. À nouveau, certains chercheurs – Béatrice Richard, John MacFarlane et Rolando Gomes – s'intéressent aux luttes de Bourassa contre l'impérialisme mais ignorent les rapports avec d'autres anti-impérialistes anglophones comme les Goldwin Smith et John S. Ewart<sup>103</sup>. D'autres historiens s'intéressent aux relations des Canadiens français avec les autres groupes culturels et offrent ainsi une discussion sur Bourassa. C'est le cas du travail de Simon Jolivet sur les identités irlandaises et canadiennes-françaises et de celui de Robert Talbot sur la *Bonne Entente*<sup>104</sup>. Geoff Keelan offre de son côté une analyse étouffée de la réflexion de Bourassa sur les propositions de paix durant la Première Guerre mondiale, amenant une perspective internationale jusqu'alors peu explorée dans l'historiographie<sup>105</sup>. À ces études s'ajoutent évidemment les nombreuses études sur *Le Devoir*, particulièrement celles de Pierre Anctil<sup>106</sup>.

---

<sup>101</sup> S. Lacombe, « *La rencontre* », *op. cit.*, p. 25.

<sup>102</sup> Voir à ce sujet les recensions de l'ouvrage de Lacombe par D.-C. Bélanger, *loc. cit.* et R. Cook, *loc. cit.*

<sup>103</sup> Béatrice Richard, « Henri Bourassa et la conscription : Traître ou sauveur ? », *Revue militaire canadienne*, vol. 7, n°4 (2006-2007), p., John Macfarlane, « La longue marche de l'Afrique du sud : en mémoire des Canadiens français qui ont participé à la première intervention militaire du Canada au XXe siècle », *Mens : Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 7, n°2 (printemps 2007), p. 197-240 et Rolando Gomes, « Henri Bourassa et l'impérialisme britannique (1899-1918) », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, n°3 (printemps 2008), <http://www.bulletinhistoirepolitique.org/> (16 avril 2014)

<sup>104</sup> Simon Jolivet, *Le vert et le bleu. Identité québécoise et identité irlandaise au tournant du XXe siècle*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011, 292 p. et du même auteur « Entre nationalismes irlandais et canadien-français : Les intrigues québécoises de la *Self Determination for Ireland League of Canada and Newfoundland* », *Canadian Historical Review*, vol. 92, n° 1 (mars 2011), p. 43-68.

Robert Talbot, « Une réconciliation insaisissable : le mouvement de la bonne entente, 1916-1930 », *Mens : Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 8, n°1 (automne 2007), p. 67-125

<sup>105</sup> G. Keelan, « Catholic Neutrality », *loc. cit.*, p. 99-132.

<sup>106</sup> Pierre Anctil, *Le Devoir, les Juifs et l'Immigration : de Bourassa à Laurendeau*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, 172 p. et Pierre Anctil, *Fais ce que dois : 60 éditoriaux pour comprendre Le Devoir sous Henri Bourassa (1910-1932)*, Québec, Septentrion, 2010. 383 p.

Enfin, Bourassa trouve depuis quelque temps un nouveau biographe en la personne de Réal Bélanger. Poursuivant le travail entamé lors de sa recherche en vue de la rédaction de l'entrée du *Dictionnaire biographique canadien* sur Henri Bourassa, l'historien vient tout juste de publier en 2013, *Henri Bourassa : le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)*<sup>107</sup>. La biographie est un travail remarquable, Bélanger y présente même quelques alliés canadiens-anglais de Bourassa, particulièrement le conservateur Charles H. Cahan. Toutefois la limite de 1914 restreint l'auteur et par le fait même, la compréhension du bourassisme pour les chercheurs. Il faut ainsi se tourner vers son article de 2009 pour retrouver les meilleures explications de l'auteur quant à la postérité du nationaliste. Il y simplifie l'antagonisme du castor rouge chez Bourassa; pour Bélanger, dès 1897, l'ultramontanisme prend le dessus sur le libéralisme<sup>108</sup>. « Son attitude, conclut l'auteur, mal comprise, lui a aliéné quantité de partisans jusqu'à ses plus fidèles disciples nationalistes<sup>109</sup>. » Les idées de Bourassa n'auraient toutefois pas été acceptées au Canada anglais, puisque les Canadiens anglais « ne se sont pas suffisamment mis à son écoute et n'ont pas tenté de saisir pleinement le sens de ses luttes<sup>110</sup>. » Bourassa demeure cependant un « intellectuel engagé » et un « penseur courageux qui, à maints égards, peut encore inspirer les Canadiens<sup>111</sup>. »

---

<sup>107</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*

<sup>108</sup> Réal Bélanger, « BOURASSA, HENRI », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 18, Université Laval/University of Toronto, 2003 (révisé 2009), [http://www.biographi.ca/fr/bio/bourassa\\_henri\\_18F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/bourassa_henri_18F.html), (5 mai 2014)

<sup>109</sup> *Ibid.*

<sup>110</sup> *Ibid.*

<sup>111</sup> *Ibid.*

#### 1.2.4. Bilan

L'historiographie de Bourassa a été fortement influencée dans ses débuts par deux courants divergents, courants exprimés pour la première fois dans les ouvrages d'Elizabeth Armstrong et de Robert Rumilly. Pour Armstrong, Bourassa « was a dangerous instigator » alors que dans l'hagiographie signée par Rumilly, le nationaliste est un « stalwart saviour of the *patrie* »<sup>112</sup>. Ces deux courants n'encouragent pas l'historien à chercher les alliés anglophones de Bourassa, ni à se questionner sur la réception des idées de Bourassa en dehors du monde politique. En effet, d'un côté il n'est reconnu que comme un agitateur racial alors que de l'autre, on tente de se concentrer sur l'aspect canadien-français de son nationalisme, quitte à déformer sa pensée. Influencés par les débats constitutionnels du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, les historiens subséquents, particulièrement les anglophones, en vinrent à faire de Bourassa le défenseur d'une vision biculturelle du Canada, sans toutefois chercher à comprendre la percée de ses idées au Canada anglais. La conclusion récente de Réal Bélanger voulant que les Canadiens anglais n'aient pas fait d'effort de compréhension confirme la tendance des historiens à voir dans l'histoire du Canada une succession de luttes et de conflits. L'étude des relations du nationaliste canadien avec les Canadiens anglais offre ainsi une piste permettant de faire le lien entre l'expression des idées de Bourassa au début du XX<sup>e</sup> siècle et leur acceptation dans les années 1960.

---

<sup>112</sup> G. Keelan, « Catholic Neutrality », *loc. cit.*, p. 101.

## CHAPITRE 2

### LA DIFFUSION DES IDÉES DE BOURASSA AU CANADA ANGLAIS

It may be found out, one of these days, that I have done something to bring a better understanding between French and English speaking Canadians, whether in Church or in State matters. Nothing can be accomplished in this country without such understanding and cooperation<sup>1</sup>.

- Henri Bourassa, 1912

Les idées de Bourassa étaient nombreuses et lourdes de sens; le nationaliste suggérant une vision précise du Canada avec son contenu politique, économique, social, linguistique et religieux. Puisque le bourassisme appelait à une coexistence respectueuse et égalitaire des Canadiens anglais et des Canadiens français, il se devait de partager cette vision auprès du plus grand nombre de Canadiens possible. La tâche fut plus que laborieuse. Ce chapitre explore ainsi les différentes avenues empruntées par Henri Bourassa afin d'assurer la diffusion de ses idées. Cette diffusion se fit en premier lieu au Canada français, mais de nombreux documents tendent à montrer qu'il avait également le désir, sinon l'obligation, de rejoindre et d'éduquer les Canadiens anglais, ses compatriotes.

Bourassa développa sa doctrine nationale et y adjoignit une stratégie de diffusion au Canada anglais. Par ses discours et conférences dans les provinces anglophones ainsi que par le partage de ses textes, il espérait amener les Canadiens anglais à approfondir leur nationalisme canadien, une étape nécessaire, pensait-il, vers l'indépendance éventuelle du Canada. Le désir d'une communication directe avec ses compatriotes anglo-

---

<sup>1</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Alex A. McDonald, 10 juillet 1912.

phones était d'autant plus fort que Bourassa faisait face à la presse partisane qui partout au pays déformait ses idées. Les discours du nationaliste, ses écrits et sa correspondance démontrent ainsi une prise de contact, des échanges et une discussion avec le Canada anglais. Les Canadiens anglais furent en effet ouverts à entendre ce que ce représentant du Canada français avait à leur dire. Il fut invité à parler dans les provinces anglophones, et il fut écouté. Parmi les sources historiques disponibles, la correspondance de Bourassa prend une place d'importance puisqu'elle permet non seulement de témoigner de la portée et des mécanismes de diffusion de ces idées, mais elle permet également de juger des effets de cette diffusion par les commentaires et critiques des correspondants. Les biographies de Bourassa, qui retracent les événements de son existence, sont ici utilisées abondamment afin de retracer les actions et déplacements du nationaliste.

### **2.1. Bourassa l'orateur**

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les discours publics revêtaient une envergure aujourd'hui disparue. Pour l'homme politique ou l'homme d'idées, monter sur une tribune permettait de se faire connaître, de rallier la foule à ses idées et d'acquérir des partisans à ses luttes. Avant l'internet, la télévision et la radio qui permettent aujourd'hui d'avoir accès à l'information en boucle – voire sur demande –, les assemblées publiques et les conférences organisées par les multiples clubs et associations étaient courues. Les galeries de la Chambre des Communes se voyaient souvent remplies pour permettre à la foule d'entendre les meilleurs tribuns. Bourassa étant un orateur aguerri, il se servit de ses talents oratoires pour la diffusion de ses idées lors d'exposés très courts.

### 2.1.1. *Les discours parlementaires du député de Labelle*

Bourassa n'entra véritablement dans la sphère publique canadienne qu'en 1896, lors des élections générales fédérales. À l'âge de 27 ans, sa victoire dans le comté de Labelle sous la bannière libérale lui ouvrit la porte de la Chambre des communes. En tant que député, il put participer pour la première fois aux débats parlementaires, partageant de ce fait ses idées avec les députés et journalistes du Canada entier. Il y fit son entrée sous l'aile du premier ministre Wilfrid Laurier, qui très tôt lui confia quelques mandats. Il accompagna ainsi le ministre Israël Tarte au Manitoba lors des négociations sur la question scolaire et il fut aussi membre de la haute commission mixte anglo-américaine. Ces gestes de confiance de Laurier à l'endroit de Bourassa assurèrent son « émergence progressive » au cours de ses premières années parlementaires<sup>2</sup>. En Chambre, il fit d'abord quelques interventions mineures, parfois en lien avec son comté, parfois rectifiant l'opposition<sup>3</sup>.

La démission de Bourassa au mois d'octobre 1899 pour manifester son opposition à l'envoi de troupes canadiennes en Afrique du Sud propulsa le jeune député au centre d'un débat qui devait marquer sa carrière. Libéraux et conservateurs, parmi lesquels figuraient de nombreux impérialistes, dénoncèrent sa protestation, que certains croyaient avoir été commandée par Israël Tarte<sup>4</sup>. Bourassa avait bien donné les explications de sa démission dans une lettre ouverte au premier ministre Laurier<sup>5</sup>, mais à la

---

<sup>2</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 43-62. La haute commission mixte anglo-américaine avait pour but, entre autres, d'arriver à une entente sur la délimitation des frontières de l'Alaska et sur les droits de pêches entre les deux pays voisins.

<sup>3</sup> Voir *Hansard*, 8<sup>e</sup> législature.

<sup>4</sup> Bourassa se défendra d'avoir été influencé par Tarte dans son discours du 13 mars 1900. Voir *Hansard*, 13 mars 1900, p. 375.

<sup>5</sup> La lettre fut publiée dans le *Globe* de Toronto du 21 octobre 1899, p. 21.

convocation du Parlement en février 1900, le jeune député, fraîchement reconduit par les électeurs de Labelle, s'efforça de clarifier sa position et d'engager une réflexion sur les conséquences de l'envoi des troupes dans la sanction du Parlement. D'entrée de jeu, Bourassa annonça le 13 février la motion qu'il envisageait de débattre lorsque la Chambre se réunirait en comité des subsides. Sa motion, qui dirigerait ses interventions subséquentes, proposait que la « Chambre insiste sur le principe de la souveraineté et de l'indépendance du parlement [...] et refuse, en conséquence, de considérer l'action du gouvernement au sujet de la guerre dans le Sud-Africain [*sic*] comme un précédent qui doit engager ce pays dans toute action à venir<sup>6</sup>. » Bourassa proposa également dans sa motion le refus de tout changement aux relations politiques et militaires entre le Canada et la Grande-Bretagne à moins qu'il n'ait été « décrété par la volonté souveraine du parlement et sanctionné par le peuple du Canada<sup>7</sup>. »

Le 13 mars 1900, date à laquelle eut lieu le débat sur sa motion, il connut, selon l'expression de Rumilly, « sa première grande journée parlementaire, la première “journée Bourassa”<sup>8</sup>. » Dans son allocution attendue depuis un mois, qu'il fit en anglais, le jeune député présenta l'historique de la loi de la milice, une loi dont le but « était d'organiser la défense exclusive du territoire canadien. » Il poursuivit en déclarant que cette loi se basait sur le « principe vrai de la décentralisation et de l'autonomie absolues; c'est ce principe qui a fait l'Empire britannique<sup>9</sup>. » Or, le premier ministre, sans l'accord du Parlement, approuva un précédent qui menait tout droit à la fédération impériale. Bourassa martela l'idée qu'un tel changement constitutionnel ne pouvait être entrepris

---

<sup>6</sup> *Hansard*, 13 février 1900, p. 375.

<sup>7</sup> *Hansard*, 13 février 1900, p. 375.

<sup>8</sup> R. Rumilly, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 80.

<sup>9</sup> *Hansard*, 13 mars 1900, p. 1787.

sans la sanction du peuple. Puis, discutant de ce que certains voyaient comme la dette du Canada envers la Grande-Bretagne, le député de Labelle avança plutôt que « le meilleur moyen de contribuer à [la] défense [de l'Empire] consiste, pour nous, non pas à expédier des soldats, le meilleur de notre sang, aux quatre coins de l'univers, mais à fortifier notre propre territoire, y développer nos propres ressources, à retenir notre population et à attirer l'immigration étrangère<sup>10</sup>. » Habile parlementaire, il appuya même son point de vue en citant les paroles prononcées quelques années plus tôt par sir Charles Tupper, devenu entre-temps chef de l'opposition.

Lorsqu'il reprit son discours après la pause du souper, Bourassa discuta du libéralisme et toucha à l'histoire du Canada français, puis il présenta sa motion. Si l'on se fie à Rumilly, le discours de Henri Bourassa, qui dura plus de trois heures, « obtint toute la portée possible.<sup>11</sup> » Nul doute qu'il chercha par ce discours à faire réfléchir les Canadiens sur les relations avec l'Empire, particulièrement en raison du précédent créé par Laurier. Toutefois, ce fut le premier ministre Wilfrid Laurier qui donna lui-même la réplique au jeune député de Labelle. La réplique du chef libéral fut triomphante et la proposition de Bourassa ne reçut l'appui que de dix voix; 119 la rejetèrent<sup>12</sup>. Cela n'empêcha pas le discours de servir sa cause. Tout d'abord, comme l'explique Réal Bélanger, « [à] 31 ans le député de Labelle s'[était] révélé à la face du Parlement et du Canada. Une étoile politique [était] née. Imperturbable. Entière. Rafrâchissante<sup>13</sup>. » Ensuite, ce premier grand discours de Bourassa fit écho au Canada anglais. Il fut, par

---

<sup>10</sup> *Hansard*, 13 mars 1900, p. 1810.

<sup>11</sup> R. Rumilly, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 82.

<sup>12</sup> *Hansard*, 13 mars 1900, p. 1864.

<sup>13</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 76.

exemple, repris en long sur deux pages dans le *Globe* du lendemain<sup>14</sup>. Cela le fit donc connaître auprès des Canadiens anglais, bien au-delà des couloirs du Parlement.

À la Chambre des Communes, Bourassa continua sur sa lancée en faisant de nombreuses autres interventions, toujours dans le but d'attirer l'attention sur l'impérialisme grandissant. L'impérialisme qu'il dénonçait étant à la fois militaire et économique, Bourassa prit la parole autant lors des débats sur la guerre en Afrique du Sud que lors des discussions sur le budget<sup>15</sup>. Il proposa même une motion voulant que le Canada suggère au gouvernement de Sa Majesté le roi Édouard VII de conclure une paix « assise sur la loi des nations qui garantit l'indépendance à tous les peuples civilisés et sur les vraies traditions britanniques qui respectent toutes les convictions nationales et religieuses et le principe de l'autonomie coloniale<sup>16</sup>. » Au Parlement, tout comme en dehors de celle-ci, Bourassa se fit le porte-parole de l'anti-impérialisme, qui gagnait de plus en plus de terrain au Québec, mais recevait également quelques appuis venant de l'extérieur de la province. La presse anglophone accepta rapidement Bourassa comme un représentant légitime de l'opinion canadienne-française.

La crise politique engendrée par la création des provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta en 1905 fut un autre moment au cours duquel Bourassa s'illustra au Parlement. Cela lui donna l'occasion de discuter des aspects religieux et nationaux au Canada. Pour le député, la loi créant les provinces était d'une grande importance puisque

---

<sup>14</sup> *Globe*, 14 mars 1900, p. 11 et 12. L'article étant une « *Special Dispatch* », il est fort possible que la même dépêche fût envoyée à d'autres journaux anglophones.

<sup>15</sup> *Hansard*, 12 mars 1901, p. 1320-1358 et *Hansard*, 28 mars 1901, p. 2316-2337.

<sup>16</sup> *Hansard*, 12 mars 1901, p. 1358. De nouveau ce discours fut reproduit le lendemain dans le *Globe*, p. 2 et 11. Il s'agit encore une fois d'une dépêche.

l'Ouest pourrait bientôt être aussi peuplé que l'Est du pays<sup>17</sup>. Dans son discours du 28 mars 1905, il concentra ainsi son intervention sur l'instruction publique dans les Territoires du Nord-Ouest, qui était alors l'enjeu majeur du débat. Bourassa tâcha ainsi de démontrer les assises constitutionnelles pour l'instruction séparée pour la minorité catholique dans les nouvelles provinces. Il fit la démonstration que les écoles séparées étaient garanties par la constitution et vanta les mérites de l'éducation catholique. En fin de discours, il en appela directement aux Canadiens anglais, qui étaient majoritaires dans l'Ouest, en les invitant à être justes envers les Canadiens français de façon à ne pas les forcer vers un provincialisme :

Agissez ainsi; soyez justes, et justes sans mesquinerie, justes sans chercher à reprendre d'une main ce que vous donnez de l'autre; et fiez-vous au Canadien-français [*sic*], dans l'ouest comme dans l'est, fiez-vous au Canadien-français [*sic*] dans toutes les parties du Canada. Il vous sera fidèle, il sera fidèle à la couronne britannique si vous ne bannissez pas de son esprit la croyance que le Canada est un pays libre et que, sous l'égide des institutions anglaises, justice égale et droits égaux sont assurés à tous<sup>18</sup>.

La vision d'un Canada où Canadiens français et Canadiens anglais peuvent coexister sur l'ensemble du territoire est ici explicite. Mais cette vision ne peut se réaliser sans que les Canadiens anglais ne répondent à l'appel.

Les discours en Chambre du député de Labelle lui permirent donc de se faire connaître auprès du Canada anglais. La liste de ses interventions est longue, et il ne serait pas utile d'en faire ici l'énumération. Toujours est-il qu'elles en viennent à former une partie non négligeable de la propagation de ses idées, notamment puisque ses discours parlementaires se firent en anglais à Ottawa. Bourassa fit également quelques interventions marquantes à l'Assemblée législative à Québec lors de son passage en poli-

---

<sup>17</sup> *Hansard*, 28 mars 1905, p. 3370.

<sup>18</sup> *Hansard*, 28 mars 1905 p. 3403.

tique provinciale de 1908 à 1912<sup>19</sup>, mais celles-ci n'ont pas le même rayonnement dans les autres provinces canadiennes. Qui plus est, bien qu'ils couvrirent dans leur ensemble la pensée de Bourassa, ses discours – à Ottawa comme à Québec – étaient avant tout des échanges parlementaires ayant, par leur forme et leur fond, une portée limitée. Le jeune nationaliste se devait d'aller chercher plus d'appuis dans la population.

### *2.1.2. Discours, conférences et tournées au Canada anglais*

Bourassa réussit, bien évidemment, à rejoindre ses propres électeurs lors de ses campagnes électorales en 1896, 1900 et 1904, puis en 1908 à St-Hyacinthe<sup>20</sup>. Le député excellait dans les assemblées, qu'elles fussent contradictoires ou qu'il y présentât seul son programme politique en lien avec les enjeux du moment. Toutefois, puisqu'elles se sont largement passées dans la province de Québec, l'efficacité de ses assemblées électorales quant à la propagation des idées de Bourassa au Canada anglais demeure douteuse. Le nationaliste ne s'arrêta pas là pour partager sa vision. Il fit de nombreuses conférences au Canada anglais, en Ontario surtout, mais aussi dans l'Ouest et dans les provinces maritimes. Ces conférences s'ajoutaient à celles prononcées en français qui étaient plus nombreuses et qui attiraient les foules. Quelques-unes de ces conférences en français s'ébruitèrent tout de même dans les provinces anglophones par les journaux. Ce furent néanmoins les allocutions de Bourassa devant ses compatriotes anglophones qui lui permirent non seulement de leur donner l'heure juste sur le mouvement nationaliste, mais également de prendre le pouls de la population du reste du pays. S'il adapta parfois ses discours pour ses auditoires anglophones – dont il connaissait bien les traditions et

---

<sup>19</sup> Pour un aperçu de la carrière provinciale de Bourassa, « l'erreur capitale de [sa] vie publique », voir R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 163-274.

<sup>20</sup> Bourassa perdu sa première campagne provinciale à Bellechasse en 1907.

les subtilités – les thèmes et les idées propagées au Canada anglais lors de ces conférences demeuraient les mêmes que lorsqu’ils étaient exprimés devant des francophones.

De par son éducation et ses études, Bourassa avait de la facilité à s’exprimer et surtout à se faire comprendre par un auditoire anglophone. Un correspondant remarqua même qu’il parlait un anglais sans accent<sup>21</sup>. Le 30 mars 1900, peu de temps après avoir créé un choc par sa démission du caucus libéral, le jeune député donna sa première conférence en anglais au Collegiate Institute de Lindsay, en Ontario, sur les « Race Problems in Canada »<sup>22</sup>. À en croire Rumilly, Bourassa développa durant ce discours – qu’il aurait d’abord présenté à l’Institut canadien de Québec – une argumentation contre la fusion des « races » au Canada; l’estime mutuelle plutôt que le fusionnement<sup>23</sup>. Ce thème fut repris pour un autre exposé le 30 janvier 1901, du côté d’Uxbridge, toujours en Ontario<sup>24</sup>. Puis il revint à son combat contre l’impérialisme le 20 octobre 1901 en prononçant un discours en français sur les relations entre la Grande-Bretagne et le Canada au Monument national à Montréal. Ce discours fit des vagues jusqu’à Toronto et *The Gazette* s’empressa d’en réfuter les thèses<sup>25</sup>.

À cette époque, Bourassa communiqua également avec Harold Spender du *Daily News* de Londres pour lui faire part de ce qu’il percevait comme un changement d’attitude chez les impérialistes. « [M]y position, lui écrivit-il, is improving daily – not in Parliament but in the Province of Québec and even in the English Provinces. I expect to be called soon to lecture in Toronto on the subject of Imperialism as viewed by the

---

<sup>21</sup> « I noticed with envious admiration that you spoke English, as few English speak French; without an accent. » CHB/BAC, Lettre de J. Enoch Thompson à Henri Bourassa, 23 mars 1912

<sup>22</sup> A. Bourassa, « Biographie », *loc. cit.*, p. XXVII.

<sup>23</sup> R. Rumilly, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 98-99.

<sup>24</sup> A. Bourassa, « Biographie », *loc. cit.*, p. XXVIII

<sup>25</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 119-120. Ce discours sera par la suite publié en brochure dans les deux langues.

French-Canadians. This would have been impossible some few months ago<sup>26</sup>. » Le 27 avril 1902, il prononça un autre discours au Monument national, où 2500 personnes s'entassèrent pour l'entendre<sup>27</sup>. Selon le compte-rendu de la *Gazette* de Montréal, Bourassa encouragea dans un discours « marked with moderation throughout » les Canadiens anglais et français à vivre harmonieusement<sup>28</sup>.

Arriva enfin l'occasion de présenter ses idées à Toronto. Le 9 novembre 1903, il discuta de la loyauté des Canadiens français au Canadian Centennial Association. Il y fut reçu par une foule nombreuse et fut « loudly applauded »<sup>29</sup>. Dans ce milieu impérialiste, Bourassa ébruita pour la première fois le programme de la Ligue nationaliste<sup>30</sup>. Le *Globe* nota également que le représentant canadien-français était accompagné par Goldwin Smith à une réunion précédant sa conférence et que Smith « expressed the fear that English-speaking Canadians did not fully appreciate their French-speaking fellow-citizens, whom he himself had learned almost to love<sup>31</sup>. » L'intellectuel écrivit une semaine plus tard à Bourassa pour lui indiquer que sa « lecture is generally praised and has had a very good effect here. [...] We shall now fight Imperialism with good hope of success<sup>32</sup>. » Dix ans plus tard, Bourassa se rappellera que c'est à cette occasion qu'il développa, « pour la première fois, les grandes lignes du programme nationaliste. Le club en creva d'un coup<sup>33</sup>! » Il faudrait néanmoins douter de la fidélité des souvenirs de Bourassa en 1913 qui cherchait peut-être à embellir la scène. Le *Citizen* d'Ottawa rapportait autre-

---

<sup>26</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Harold Spender, 23 décembre 1901.

<sup>27</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 121.

<sup>28</sup> *The Gazette*, 28 avril 1902, p. 5.

<sup>29</sup> *The Globe*, 10 novembre 1903, p. 1.

<sup>30</sup> *Le Devoir*, 16 mai 1913, p.1 cité dans R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 101-102.

<sup>31</sup> *The Globe*, 10 novembre 1903, p. 1.

<sup>32</sup> CHB/BAC, Lettre de Goldwin Smith à Henri Bourassa, 16 novembre 1903.

<sup>33</sup> *Le Devoir*, 16 mai 1913, p.1 cité dans R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 102. Les modifications entre crochets sont de nous.

ment le lendemain de la conférence que le public fut « well pleased with the speech<sup>34</sup>. » Quelques jours plus tard, Bourassa prononça une conférence à Woodstock, cette fois-ci « On the Spirit of Confederacy ». Ces deux conférences ontariennes auraient été préférées par le jeune député à une invitation du Canadian Club de Montréal « par crainte de l'opposition que ses propos ne pourraient manquer de susciter » dans cette ville<sup>35</sup>.

Pour Hélène Pelletier-Baillargeon, à cette époque, « Bourassa est devenu une vedette que les auditoires se disputent. Les intellectuels canadiens-anglais se sont pris de curiosité pour ce rebelle de grande classe qui les intrigue, parle leur langue dans un style littéraire et connaît leurs institutions parlementaires aussi bien qu'eux. » Le 3 février 1905, Bourassa se rendit ainsi du côté de Kingston afin de partager ses idées sur les « Canadian Ideals » avec les jeunes étudiants du Political Science Club de l'Université Queen's. Ce fut Adam Shortt, professeur d'histoire économique, qui le présenta à un vaste auditoire. Selon le *Globe*, « Bourassa referred to the fact that in addressing audiences in Ontario he was under the disadvantage of enjoying a bad reputation, but he felt that at Queen's he would be judged for what he really was rather than on newspaper opinions<sup>36</sup>. » Le nationaliste aurait vu juste puisque les étudiants lui offrirent une ovation à la fin de son exposé<sup>37</sup>.

Puis, à l'hiver 1906-1907, Bourassa entama une tournée en Ontario. Il se présenta entre autres à Orillia afin d'entretenir le Canadian Club sur le nationalisme dans la province de Québec. Selon le *Globe* – qui reprenait une dépêche du 14 décembre – le

---

<sup>34</sup> *The Citizen*, 10 novembre 1903, p. 2.

<sup>35</sup> Hélène Pelletier Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps : Le militant (Tome I)*, Montréal, Fides, 1996, p. 256. Baillargeon voit dans cette crainte l'hésitation de Bourassa de s'engager dans l'arène provinciale où certains le pressaient, dès 1903, comme ministre, voire premier ministre en remplacement de Simon-Napoléon Parent.

<sup>36</sup> *The Globe*, 4 février 1905, p. 4.

<sup>37</sup> *Ibid.*

conférencier « roused his hearers time after time to the highest pitch of enthusiasm<sup>38</sup>. »

En lien avec cette conférence, *Le Nationaliste* fournit, quelques jours plus tard, une précision fort intéressante quant à une dépêche du *Star* du 14 décembre, la même dépêche qui semble avoir été utilisée par le *Globe* :

Le “Star” dit que M. Bourassa a été religieusement et mainte [*sic*] fois applaudi, bien que la majorité de l’auditoire ne fût pas de son avis sur certains points, particulièrement les relations du Canada avec la métropole. Ses vues économiques ont semblé rencontrer l’approbation générale.

Il est bien évident, d’après cette dépêche du “Star” que M. Bourassa fidèle au principe que ne partage avec lui, hélas! aucun homme politique canadien-français, a parlé aux Anglais d’Orillia exactement comme il parle aux Canadiens-Français [*sic*] de Québec et de Montréal, même plus ouvertement.

Un seul geste de cette nature suffit pour réfuter toutes les calomnies inventées par la “Presse”, le “Canada” et le “Soleil” sur le compte du député de Labelle<sup>39</sup>.

Deux éléments ressortent de commentaire émis par *Le Nationaliste*. D’abord, la dépêche du *Star* aurait été curieusement plus nuancée que le compte-rendu du *Globe* qui ne discute pas des désaccords, et ce, malgré que les journaux semblent utiliser tous deux la même source d’information. Cela témoigne des choix éditoriaux des journaux dans leurs mentions de Bourassa. Également, ce commentaire du *Nationaliste* cherche à démontrer que, contrairement à ce que la presse francophone laissait croire, le tribun maintenait le même discours, peu importait l’endroit ou la langue. Poursuivant sa tournée ontarienne, il prononça deux conférences le 22 janvier 1907, une première au « luncheon » du Canadian Club de Toronto qui sera publiée par la suite dans les *Addresses* du Club et une deuxième en soirée « on the question of integrity of public men<sup>40</sup>. » D’autres conférences bouclèrent cette mission d’éducation dans la province anglophone<sup>41</sup>.

---

<sup>38</sup> *The Globe*, 14 décembre 1906, p. 8.

<sup>39</sup> *Le Nationaliste*, 16 décembre 1906, p.1.

<sup>40</sup> H. Bourassa, « The Nationalist Movement », *loc. cit.*, p. 56-64. *The Globe*, 23 janvier 1907, p. 6. Ce sont deux articles – et non des dépêches – qui paraissent dans ce journal à cette date. Un premier en page 5 rapporte le discours au Canadian Club, celui en page 6 discute un peu plus du personnage lui-même,

Bourassa quitta par la suite ses fonctions de député fédéral, se lançant dans une carrière au niveau provincial et poursuivant ses plans vers la création d'un organe de presse. Cependant, une nouvelle lutte s'établit, toujours sur le thème de l'impérialisme : la loi navale. Après un grand discours en français le 20 janvier 1910, il exposera sa position à ses compatriotes anglophones. C'est ainsi qu'il se rendit pour une quinzaine de jours dans les Maritimes vers la mi-août 1910 afin de présenter ses idées aux Acadiens et aux Canadiens anglais. Réal Bélanger avance que « [s]es conférences, ses discours, ses rencontres, ses discussions diverses l'invitent, finalement, à croire qu'on comprend mieux [...] le sens de la lutte qu'il mène contre la loi navale, mais aussi sa foi au Canada, pays qui doit respecter les deux " races " fondatrices et " la dualité des langues " »<sup>42</sup>.

Puis, la scène politique à Ottawa changea avec les élections fédérales en septembre 1911. Laurier fut défait par les conservateurs de Robert Borden. Durant la campagne électorale, Bourassa, par l'entremise de son journal, et les nationalistes s'étaient alliés à Borden pour renverser le gouvernement Laurier. Les nationalistes contestaient avant tout le *bill* de la marine, une nouvelle manifestation de l'accaparement militaire qu'amenait l'impérialisme; les conservateurs, eux, s'opposaient principalement à la réci-

---

fournissant une description très respectueuse de Bourassa : « Those who had thought of him as an uneducated, hare-brained, fire-eating demagogue were in danger of being so completely disarmed as not to be able and ready to examine his argument closely or to follow his line of reasoning a few steps forward to its inevitable issue in national life. The things he said, his unreserved in saying them, his frankness in expressing opinions at variance with popular opinions in Toronto, and the cleverness, rather the capacity, he displayed in his presentation of a large range of thought, all conspired to impress his audience with a sense of his endowments for useful public service. [...] As he grows older he may learn how to work together with others for the securing of the greater things without losing either his sense of independence or his intellectual and moral integrity. If he is honest in his convictions, public-spirited in his course, not too vainglorious in his ambitions, and true to the essential loyalties of life, a man like Mr. Bourassa has his place and his chance in the Canadian democracy. »

<sup>41</sup> Anne Bourassa note à ces années qu'« [i]l y a dans les papiers Bourassa plusieurs plans de discours en anglais – sans indication de date ni de lieu » et donne 5 titres. A. Bourassa, « Biographie d'Henri Bourassa », dans André Bergevin, A. Bourassa, « Biographie », *loc. cit.*, p. XXXVI. Le *Globe* du 13 février 1907 rapporte ainsi qu'il donna la veille un toast sur le Canada au Canadian Club de Hamilton (p. 4).

<sup>42</sup> R. Bélanger, « Henri Bourassa », *op. cit.*, p. 313.

procité avec les États-Unis proposée par Laurier. Bourassa s'était lui aussi exprimé sur la réciprocité devant le Canadian Club de Montréal le 10 avril 1911<sup>43</sup>. Toutefois, l'alliance fut de courte durée puisque les conservateurs de Borden s'engagèrent eux aussi à développer une marine canadienne. Également, du côté de l'Ontario, l'éducation en français était menacée durant ces années, avec le Règlement XVII instauré en 1912. Bourassa chercha donc à nouveau à prendre contact avec les Canadiens anglais afin que se développent l'égalité entre les deux peuples et un nationalisme canadien.

Le premier novembre 1911, Bourassa s'exprima donc devant le Nomad's Club de Montréal sur le nationalisme canadien<sup>44</sup>. Le 9 mars 1912, il prononça son discours sur les écoles du Keewatin au Monument national<sup>45</sup>. Puis, le 18 mars 1912, il fut reçu par les Irlandais de l'Ancient Order of Hibernians et toucha de nouveau à « la question brûlante des écoles séparées et des écoles bilingues<sup>46</sup>. » On lui porta un toast « To the Brave and Bold Bourassa, Who stood for right and justice, one against hundreds<sup>47</sup>. » Remerciant son hôte quelques jours plus tard, Bourassa commenta : « It may be the starting point of a double, and I hope equally fruitful campaign, which I have had in view for a long time: the first, to bring a better understanding between English speaking and French speaking Catholics, and the second, to spread all over Canada the main principles of Canadian Nationalism<sup>48</sup>. Il reçut également de bons commentaires de certains Canadiens anglais, comme celui de Edward Kylie, professeur d'histoire catholique de l'Université de To-

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 349.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 381

<sup>45</sup> A. Bourassa, « Biographie », *loc. cit.*, p. XLIII

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. XLIV

<sup>47</sup> Fonds Famille Bourassa, BAnQ, P65, C6, 111.

<sup>48</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Henry J. McCarthy, 29 mars 1912.

ronto, qui « admired greatly the courage and skill with which [Bourassa] conducted a large audience through a difficult constitutional subject<sup>49</sup>. »

Le 7 novembre 1912, le Canadian Club de l'Université McGill reçut le nationaliste afin qu'il clarifiât ses positions quant à la création de la marine canadienne et les contributions pour la défense de l'Empire. Si l'auditoire n'approuva pas tout, Bourassa y fut néanmoins applaudi à maintes reprises, particulièrement « when he came out with anti-American expressions of sentiment<sup>50</sup>. » Le révérend Daniel J. Fraser encouragea même Bourassa « to go over the whole country and deliver the same address<sup>51</sup>. » Vers la fin de l'automne 1912, Bourassa poursuivit sa campagne de propagation des principes nationalistes canadiens avec une deuxième tournée d'envergure en Ontario. Le 3 et 4 décembre, il se rendit à Toronto et London. Il défendit tout d'abord les droits scolaires des Canadiens français de l'Ontario devant la Société littéraire et scientifique de l'Université de Toronto<sup>52</sup>. Le lendemain, à London, il s'attaqua à la politique de défense impériale, allant jusqu'à suggérer la possibilité de l'indépendance du Canada<sup>53</sup>. Le 18 décembre, au Canadian Club d'Ottawa, Bourassa « m[it] sa coquetterie à exposer presque brutalement la doctrine nationaliste<sup>54</sup>. » Cette tournée se poursuivit au début de 1913 lorsque Bourassa se rendit à l'Empire Club de Toronto le 6 mars pour discuter du nationalisme canadien. À l'évêque anglican de Toronto qui lui demanda d'être sage,

---

<sup>49</sup> CHB/BAC, Lettre de Edward Kylie à Henri Bourassa, 1<sup>er</sup> avril 1912.

<sup>50</sup> *The Gazette*, 8 novembre 1912, p. 9

<sup>51</sup> CHB/BAC, Lettre du Révérend Daniel J. Fraser à Henri Bourassa, 7 novembre 1912.

<sup>52</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 425.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> R. Rumilly, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 471. Mentionnant cette conférence à son ami Charles Fitzpatrick, Bourassa écrivit : « P.S.- Votre collègue, Sir Louis Davies était juste en face de moi, au Canadian Club. Quelques-unes de mes hérésies l'ont, je pense, très horrifié. Lorsque le président a fait les réserves d'usage en faveur des auditeurs "qui ne partagent pas toutes les opinions du conférencier", le brave Sir Louis a fait entendre un Hear! hear! de son basso profundo le plus caverneux. », CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Charles Fitzpatrick, 20 décembre 1912.

Bourassa répliqua « Milord, soyez indulgent, car je crains fort de n'être pas très sage<sup>55</sup>. » Son allocution « secured for him a thoroughly friendly reception from a strongly dissenting audience<sup>56</sup>. » Le lendemain, le directeur du *Devoir* se présenta au Press Club où, devant les journalistes, il émit des idées semblables à celles de John S. Ewart, un juriste en faveur de l'autonomie canadienne<sup>57</sup>.

En juin 1913, il partit vers l'Ouest canadien pour une grande tournée où il prononça à la fois des discours auprès des minorités canadiennes-françaises qui y vivaient et des discours en anglais afin d'informer ces compatriotes qui le connaissaient moins bien. Rumilly avance que Bourassa fut ainsi « invité par le Canadian Club de chaque ville traversée »<sup>58</sup>. Les efforts du nationaliste afin de rejoindre les deux cultures ne furent donc pas vains. On voulait l'entendre. Chose certaine, Bourassa ne chôma pas. Il parla à Edmonton le 11 et le 13, à Calgary le 14, le 16 à Régina, le 17 à Saskatoon, puis fit des discours à Winnipeg et Saint-Norbert entre le 19 et le 24 de juin. Sur le chemin du retour, il s'arrêta dans la province de l'Ontario à Fort William, Port Arthur, Sault-Sainte-Marie et Sudbury<sup>59</sup>. Lors de ce voyage, il « [prit] contact avec une élite de langue anglaise : magistrats, clergymen, avocats, professeurs, journalistes, hommes d'affaires<sup>60</sup>. » R. B. Bennett, futur premier ministre du Canada, assista même à son discours de Calgary. En novembre de la même année, il se rendit en Ontario pour une autre courte tournée afin de discuter de la question scolaire en Ontario. Il se rendit à Smith's Falls, le 26, à

---

<sup>55</sup> R. Rumilly, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 474.

<sup>56</sup> *The Globe*, 7 mars 1913, p. 6. Voir aussi en page 9.

<sup>57</sup> R. Rumilly, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 475.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 479.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 479-81.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 482.

Saint-Thomas, le 27 et à London le 28<sup>61</sup>. Devant le Canadian Club de Welland, à l'hiver 1914, il discuta à nouveau de la question scolaire, sans se retenir devant l'auditoire protestant et orangiste<sup>62</sup>. Il fut l'hôte de l'Ancient Order of Hibernians, ses coreligionnaires irlandais, lors du souper de la Saint-Patrick en 1914 et il y présenta « ses vues sur l'Irlande et son combat pour l'autonomie, déjà tant exprimés au Québec, et y déclam[a] les principaux arguments en faveur d'une plus grande collaboration entre Irlandais et Canadiens français au Canada<sup>63</sup>. » Le 27 avril, il fut à nouveau invité au Canadian Club de Montréal, avec l'avocat conservateur Charles H. Cahan, pour le dîner annuel du Club<sup>64</sup>.

Puis, avec la guerre, ses conférences en anglais se firent plus rares. En effet, la guerre mit un frein à la diffusion de ses idées au Canada anglais, Bourassa n'étant plus le bienvenu dans les provinces anglophones. S'il fit des discours, les traces en sont très limitées. La seule conférence connue durant les années de guerre n'a jamais vraiment eu lieu, bien que tout fût en place pour le recevoir au Théâtre Russell à Ottawa en 1914. Les explications quant à ce changement d'attitude durant la Première Guerre mondiale sont fournies au quatrième chapitre. À la suite du conflit, la stratégie de Bourassa quant à la diffusion de ses idées ne se ferait pas aussi cohérente qu'elle l'avait été avant la guerre. Le nationaliste sort tout d'abord affaibli des affrontements, physiquement et symboliquement. La crise de la conscription et la situation scolaire en Ontario amenèrent beau-

---

<sup>61</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 468.

<sup>62</sup> Bourassa écrit à Robert F. Phalen : « The meeting was almost exclusively composed of Protestants with a fair proportion of Orangemen, I handled the question without gloves, and even went to the point of showing the moral superiority of our French and Catholic system of education over the so-called national schools of Ontario, modelled on those of the United States. », CHB/BAC, Lettre de Bourassa à Robert F. Phalen, 3 mars 1914.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 476.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 511.

coup de jeunes nationalistes à se tourner vers un nationalisme canadien-français où la composante pancanadienne était mise en retrait. Ces derniers trouvèrent un nouveau maître à penser en la personne de l'abbé Lionel Groulx. Bourassa ne pouvait donc plus prétendre représenter les Canadiens français devant ses compatriotes anglophones. Il continua tout de même à faire quelques rares apparitions devant des foules anglophones et il s'engagea même dans une grande tournée de l'Ouest canadien en septembre et octobre 1927<sup>65</sup>.

## 2.2. Bourassa le rédacteur

Malgré l'efficacité et l'abondance des discours de Bourassa, il serait certainement maladroite de le présenter comme un simple orateur. Henri Bourassa se fit également connaître au-delà des débats et conférences par sa carrière journalistique. Curieusement, il s'abstint cependant de se définir comme un *vrai* journaliste. Dans une note aux actionnaires de l'Imprimerie Populaire – propriétaire du journal *Le Devoir* –, le personnage expliquait : « journaliste improvisé à quarante ans, je n'ai pas eu le temps d'apprendre l'art d'écrire l'article bref, leste, qui ne touche qu'à un point saillant. » Il était plutôt, selon son explication, « tout bonnement une espèce d'orateur qui s'est mis à écrire, trop tard pour pouvoir jamais réussir à se débarrasser complètement de ses habitudes oratoires.<sup>66</sup> » Cela explique de toute évidence le style caractéristique – très polémique – des

---

<sup>65</sup> Il donna, par exemple, un discours à une réunion de la Self Determination for Ireland League of Canada and Newfoundland au Monument national le 7 novembre 1921. En 1927, il prononça des conférences au Canadian Club Regina (30 septembre), au Canadian Club de Saskatoon (4 octobre), à Prince Albert (6 octobre), au Sons of Canada d'Edmonton (8 octobre), devant le Board of Trade d'Edmonton (10 octobre), au Canadian Club de Vancouver (12 octobre), à Victoria (17 octobre), à Calgary devant les Native Sons of Canada (20 octobre), à Winnipeg (22 octobre) et au Press Club de Fort Garry (24 octobre). Fonds Famille Bourassa, BAnQ, P65, C6, 130.

<sup>66</sup> Fonds Famille Bourassa, BAnQ, C5 - Imprimerie populaire et Le Devoir, 5. D'après le contenu de la note, on pourrait dater cette dernière vers les années 1920, alors que Bourassa commença à publier moins fréquemment dans *Le Devoir*. Cette note est aussi intéressante puisqu'elle semble indiquer que Bourassa

textes de Bourassa. Cette carrière improvisée dans la presse écrite n'en fut pas moins remarquable. À ces nombreuses contributions journalistiques s'ajoutent les brochures rassemblant discours, éditoriaux et autres écrits que Bourassa édita et qui lui permirent de partager plus facilement ses idées avec l'aide de son réseau de connaissances.

### 2.2.1. Premières aventures journalistiques

Bourassa fut d'abord, dès 1892, « propriétaire-éditeur » de *L'Interprète*, un hebdomadaire de Montebello. À partir de 1895, il poursuivit avec un autre hebdomadaire : *Le Ralliement*, qui succéda à *L'Interprète* et qui était basé à Clarence Creek en Ontario. Cette aventure se termina en 1897<sup>67</sup>. « Dans ces deux journaux, précise Réal Bélanger, [Bourassa] acqu[it] les rudiments d'un métier qui le rendrait célèbre. On y décèle déjà la profondeur de son raisonnement, son sens aigu de l'écrit et de la réplique puissante, voire ses excès de langage.<sup>68</sup> » Il demeure toutefois difficile d'évaluer l'efficacité de ces deux journaux quant à la propagation des idées de Bourassa au Canada anglais. Le jeune journaliste d'alors était encore dans les marges de la politique. Il fut aussi directeur de *La Patrie*, le quotidien libéral d'Israël Tarte, au début de 1897, avant de démissionner huit jours plus tard en raison de sa difficulté à y présenter ses convictions ultramontaines<sup>69</sup>.

---

ne percevait pas ses premières expériences journalistiques comme ayant eu un effet sur sa formation de journaliste. S'il lança *Le Devoir* à l'âge de 41 ans, il fait dans le journalisme depuis sa 24<sup>e</sup> année. Bourassa mentionnera la même chose le 13 janvier 1920 dans son discours. Cf. Henri Bourassa, *Le Devoir, ses promesses d'avenir, ses conditions de survie*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1920, p. 13.

<sup>67</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 31-39. Pour Bélanger, le journalisme se veut la quatrième activité de la « longue phase de formation [de Bourassa] amorcée en 1887. » Les trois premières activités sont sa formation culturelle autodidacte, « l'apprentissage des connaissances pratiques » et la politique. (p. 15-39) Parmi les enjeux politiques d'alors qui orienteront la pensée du jeune Bourassa, il faut mentionner l'affaire Riel en 1885 et les écoles du Manitoba dès 1890.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 56.

Après s'être fait connaître à la Chambre des Communes en raison de son opposition à la participation du Canada à la guerre des Boers, Bourassa gagna en popularité, particulièrement auprès des jeunes du Canada français. Parmi ces jeunes, quelques-uns se rassemblèrent autour d'Olivar Asselin, à Montréal, et d'Armand Lavergne, à Québec, afin de discuter des idées de Bourassa et d'autres nationalistes comme Jules-Paul Tardivel<sup>70</sup>. Ils furent ainsi une dizaine à se joindre à la Ligue nationaliste, fondée par Asselin en 1903. Dans son étude, Joseph Levitt explique que la Ligue nationaliste avait comme but premier d'influencer l'opinion publique en faveur des enjeux nationaux et d'ainsi déjouer les limites du modèle politique bipartisan. Bourassa ne fut pas responsable de la création de la Ligue, mais il en fut tout de même l'inspiration et il collabora considérablement avec cette dernière. Les répercussions directes de l'organisation nationaliste demeurèrent cependant faibles<sup>71</sup>. Elle publia un programme à la suite d'une assemblée en mars 1903, mais de la confession même de Bourassa, la Ligue « *never materialized in anything permanent* »<sup>72</sup>, ne se formant pas en un nouveau parti politique. Olivar Asselin fonda néanmoins un hebdomadaire en 1904 dans le but de diffuser les idées nationalistes.

Lorsqu'Olivar Asselin lança *Le Nationaliste* en 1904, Bourassa contribua régulièrement aux premiers numéros. Le journal – tiré à 8 200 exemplaires – faisait fureur dans les milieux intellectuels et étudiants de Montréal et il répandait sur la ville « un vent de fraîcheur vivifiante »<sup>73</sup>. Mais dès le quatrième numéro, Bourassa dut donner des précisions

---

<sup>70</sup> R. Rumilly, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 120-140.

<sup>71</sup> Joseph Levitt, *Henri Bourassa and the Golden Calf: The Social Program of the Nationalists of Quebec (1900-1914)*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1969, p. 320,

<sup>72</sup> CHB/BAC, Lettre de Bourassa à John Lewis, 3 novembre 1911.

<sup>73</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 115-116

quant à sa relation avec l'hebdomadaire. Il expliqua ainsi que bien qu'il possédait un douzième des actions de l'entreprise, il était « l'un de ses collaborateurs du dehors, seul responsable des articles [qu'il] écri[vait] et [qu'il] sign[ait], et [qu'il] n'exer[çait] aucun contrôle immédiat ou lointain sur les autres articles qui y paraiss[ai]ent non plus que sur l'administration et la direction du journal<sup>74</sup>. » Déjà, il tentait de se distancer du *Nationaliste*. Après le mois de juillet 1904, Bourassa cessa d'écrire des articles pour l'hebdomadaire en raison de l'« impossibilité pour un homme public d'écrire des articles dans un journal et d'éviter en même temps qu'on le tienne responsable de tout ce que ce journal publie<sup>75</sup>. »

*Le Nationaliste* demeure néanmoins un important véhicule pour les idées de Bourassa. Dans les quelques articles qu'il écrivit dans les pages du journal, le jeune député présenta de larges pans de sa pensée. Il ne suffit que de mentionner l'échange entre Bourassa et Jules-Paul Tardivel de *La Vérité* durant lequel le premier exprima dans la plus simple formule son nationalisme naissant<sup>76</sup>. L'hebdomadaire fut aussi utile à la diffusion du bourassisme en ce qu'il rapportait fidèlement les discours de Bourassa et qu'il discutait de ses idées, et ce, à Montréal, une ville bilingue. Les journaux de parti attaquèrent aussi les articles qui paraissaient dans les pages de cette feuille indépendante et présentaient, quoiqu'en les déformant, les idées qu'elle contenait – surtout qu'on croyait qu'elle était l'œuvre de Bourassa. Cette double attention aida malgré tout à la circulation et à la discussion des idées bourassistes. À titre d'exemple, lorsque le *Winnipeg Tribune*

---

<sup>74</sup> *Le Nationaliste*, 27 mars 1904, p. 4. Bélanger prétend que dans cet article, Bourassa « boude quelque peu la vérité au sujet de son poids réel dans la mise en place du journal ». R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 116.

<sup>75</sup> CHB/BAC, Lettre du 23 mai 1905, reproduite dans *Le Nationaliste*, 23 mai 1905, p. 1, cité dans R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 117.

<sup>76</sup> *Le Nationaliste*, 3 avril 1904, p. 2. Cf. *supra*, p. 25-26.

annonça la création du journal dans un court article, ce dernier est coiffé du titre « *ANTI-ENGLISH* » et, bien qu'on mentionne la Ligue nationaliste, seul le nom de Bourassa y apparaît<sup>77</sup>. Finalement, *Le Nationaliste* étant l'organe du mouvement anti-impérialiste au Québec, il se chercha des alliés canadiens-anglais dès ses débuts. Le premier numéro fut ainsi envoyé à Goldwin Smith. Il répondit dans une lettre le 12 mars 1904 et l'hebdomadaire la publia dans son troisième numéro :

On ne doit pas s'attendre à ce que le Canadien français se laisse dépouiller de la moindre parcelle de son autonomie ou sacrifie les fruits de son travail pour assurer la réalisation d'un rêve impérialiste. [...] Il est temps que ce côté de la question impérialiste nous soit montré : c'est l'œuvre à laquelle votre journal pourra contribuer. En même temps, il soufflera dans l'atmosphère étouffant de notre politique un peu de l'air frais du patriotisme et de l'espoir de la jeunesse<sup>78</sup>.

Un des intellectuels canadiens-anglais les plus éminents, et un ardent anti-impérialiste, appuyait donc l'effort de ces jeunes de la Ligue nationaliste.

### 2.2.2. *Fais ce que dois*

Lors de son départ de la politique fédérale, Henri Bourassa songeait déjà à créer son propre journal indépendant. Le 10 janvier 1908, la compagnie La Publicité vit le jour. Mise en place par Bourassa et quelques associés, la compagnie avait pour but de faire la promotion des idées nationalistes et la création d'un journal qui serait « à la fois un vulgarisateur d'idées et un organe de combat »<sup>79</sup>. Près de cent mille dollars furent rassemblés parmi les nombreux actionnaires de La Publicité en 1909<sup>80</sup>. Bourassa fut sacré directeur général de la compagnie et serait également, malgré lui, directeur du journal<sup>81</sup>. Ce journal vit le jour en janvier 1910 et le frontispice porte un nom évocateur; *LE DEVOIR*,

---

<sup>77</sup> *Winnipeg Tribune*, 7 mars 1904, p. 3.

<sup>78</sup> *Le Nationaliste*, 20 mars 1904, p. 4. Smith s'abonna aussi au *Nationaliste* selon cette même lettre.

<sup>79</sup> Pierre-Philippe Gingras, *Le Devoir*, Montréal, Libre Expression, 1985, p. 27-28.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>81</sup> Bourassa aurait préféré qu'Omer Héroux soit le directeur de journal. R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 250.

avec sa devise « Fais ce que dois ». D'entrée de jeu, Bourassa expose les grandes lignes qui guideront son nouvel organe de presse dans son premier éditorial, « Avant le combat » :

[C]omme les principes et les idées s'incarnent dans les hommes et se manifestent par les faits, nous prendrons les hommes et les faits corps à corps et nous les jugerons à la lumière de nos principes. LE DEVOIR appuiera les honnêtes gens et dénoncera les coquins. [...]

Pour assurer le triomphe des idées sur les appétits, du bien public sur l'esprit de parti, il n'y a qu'un moyen : réveiller dans le peuple, et surtout dans les classes dirigeantes, le sentiment du devoir public sous toutes ses formes : devoir religieux, devoir national, devoir civique. De là le titre de ce journal qui a étonné quelques personnes et fait sourire certains confrères<sup>82</sup>.

Il n'est donc pas surprenant de constater que Bourassa utilisa son journal pour favoriser la circulation de ses idées au Canada tout entier.

L'œuvre de Bourassa – qu'il dirigerait jusqu'en 1932 – s'avèra indéniablement utile pour réaliser ses objectifs quant à l'élévation du contenu intellectuel de la presse canadienne-française<sup>83</sup>. Peut-on en dire autant quant à la diffusion des idées de Bourassa au Canada anglais? Certes, les éditoriaux percutants de Bourassa étaient rapportés par moment dans la presse anglophone du pays. Bien qu'ils prissent rarement la même importance dans leurs pages que ses discours, de courts résumés de ses éditoriaux se retrouvaient dans la section de revue de presse des journaux anglophones. La correspondance de Bourassa avec quelques directeurs d'autres journaux indique aussi que *Le Devoir* procédait à l'échange de journaux, c'est-à-dire que les copies du quotidien de Montréal étaient échangées contre les copies d'une autre publication<sup>84</sup>. Cela ne confirme pas que le quotidien de langue française était lu systématiquement, mais à tous le moins des

---

<sup>82</sup> *Le Devoir*, 10 janvier 1910, p. 1.

<sup>83</sup> Pour ses objectifs, voir R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 250.

<sup>84</sup> Voir, par exemple, les lettres de Bourassa à rédacteur en chef du *Grains Growers' Guide*, 10 juillet 1913, et celle du 16 mars 1914.

copies circulèrent dans la sphère journalistique anglophone. *Le Devoir* devint donc une partie intégrante de la propagande nationaliste au Canada, et ce, dans toutes les provinces.

Bourassa rédigea également quelques textes en anglais dans son journal. Ces textes en langue anglaise n'étaient pas destinés au lectorat habituel du *Devoir*, mais bien aux Canadiens anglais qui étaient généralement concernés par l'enjeu discuté. En 1912, Bourassa signa, par exemple, un article intitulé « The Annexation of Ungava to Quebec and Minority Rights ». Expliquant le pourquoi de l'article, il écrivit dans son introduction : « This is the English version of an article which appeared in yesterday's "Devoir". [...] [I]t is a straight and faithful translation of our opinions; and that is all we have wished frequently to be shown, without travesty, to our English speaking fellow-citizens.<sup>85</sup> » Lors des élections municipales de 1914, Bourassa publia quatre éditoriaux d'affilée en anglais afin de calmer et de diriger les esprits par rapport au « mayoralty contest »<sup>86</sup>. Puis en 1917, au moment de la crise de la conscription, il reproduira un article qu'il avait écrit pour l'*Evening Post* de New York, « Why Canada Should Not Adopt Conscription », avec comme mention « it will be useful for distribution in English-speaking circles<sup>87</sup>. » Même chose lorsqu'il souhaita la « bienvenue » à la Bonne Entente dans un éditorial en anglais en 1925<sup>88</sup>. *Le Devoir* est donc utilisé pour rejoindre les Canadiens anglais, malgré la barrière – à première vue – de la langue<sup>89</sup>.

---

<sup>85</sup> *Le Devoir*, 23 mars 1912, p. 1.

<sup>86</sup> *Le Devoir*, 11, 12, 13 et 14 mars 1914, p. 1.

<sup>87</sup> *Le Devoir*, 12 juillet 1917, p. 1.

<sup>88</sup> *Le Devoir*, 29 janvier 1925, p. 1.

<sup>89</sup> L'historien Simon Jolivet, s'appuyant sur l'exemple d'un Dublinois qui déchiffre Bourassa à l'aide de dictionnaires et de grammaires, atteste que « les éditoriaux du *Devoir*, rédigés en français, ne constituent

Complémentaires aux écrits de Bourassa, les récits de voyage, les résumés de conférences et les comptes-rendus des discours du nationaliste prenaient aussi une place dominante dans les pages du *Devoir*. Généralement signés par Omer Héroux, fidèle disciple de Bourassa, ces textes offraient aux lecteurs un rapport fidèle des événements. Quand on sait que *Le Devoir* était échangé avec d'autres journaux, ces reportages gagnent en importance. C'est également Héroux – le journaliste le plus actif au *Devoir* avec plus de 2 400 éditoriaux entre 1910 et 1924<sup>90</sup> – qui défendit constamment Bourassa contre les attaques des autres organes de presse. Pierre Anctil souligne ainsi que « Héroux redress[ait] les torts [...] La bagarre lui pla[isait] et il affectionn[ait] la polémique en toutes circonstances, surtout lorsqu'il s'agi[ssait] d'attaquer un organe de presse rival ou un politicien retors<sup>91</sup>. »

*Le Devoir* publiait également de nombreuses lettres de lecteurs anglophones – généralement traduites – afin d'offrir à ses lecteurs francophones des exemples concrets des opinions du Canada anglais. À ce sujet, Bourassa précisa en 1915, lors du cinquième anniversaire de son quotidien, qu'il désirait faire des lettres au *Devoir* une « institution » comme il s'en trouvait dans les grands journaux et où ses lecteurs y « trouveront souvent des renseignements précieux, des aperçus nouveaux, des expressions d'opinions intéressantes, tantôt favorables tantôt défavorables, sur les idées et la ligne de conduite du journal<sup>92</sup>. » Emerson B. Biggar, John Boyd, Charles H. Cahan et bien d'autres écrivirent au *Devoir*. D'ailleurs, Bourassa s'adressa lui aussi directement aux journaux anglophones à

---

pas toujours une barrière insurmontable pour les anglophones. » S. Jolivet, « *Le vert et le bleu* », *op. cit.*, p. 164-165.

<sup>90</sup> P. Anctil, « *Fais ce que dois* », *op. cit.*, p. 16.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 28

<sup>92</sup> Henri Bourassa, *Le "Devoir", son origine, son passé, son avenir*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1915, p. 38.

quelques occasions par des lettres au rédacteur en chef. À tout cela s'ajoutèrent les quelques articles que Bourassa écrivit à la demande de journaux anglophones. La plupart d'entre eux n'étaient pas canadiens – il écrivit par exemple pour le *Monthly Review* de Londres en 1902 et pour l'*Evening Post* de New York –, mais le *Canadian Courier*, l'invita à publier son opinion. L'article « Why I am Against Imperial Federation » parut le 3 août 1912<sup>93</sup>. Lorsqu'il reçut sa rémunération pour son article, Bourassa, joueur, laissa savoir à John A. Cooper, rédacteur-en-chef du *Courier*, que les profits allaient financer « the “impious” Nationalist propaganda. »

### 2.2.3. Un journal bilingue

Dans le but de rejoindre directement un lectorat anglophone et de poursuivre la discussion pouvant mener à un nationalisme canadien, Bourassa irait jusqu'à envisager de publier une partie de son journal en anglais. En effet, l'idée de traduire des articles du *Devoir* et de les inclure dans une section de langue anglaise semble avoir été caressée par Bourassa à maintes reprises. En août 1913, Samuel Casavant écrivait ainsi à Bourassa pour lui faire part d'une suggestion de son ami de Québec qui habitait maintenant à Edmonton. Ce dernier aurait confié à Casavant que « Le Devoir devrait avoir une édition hebdomadaire en anglais réunissant les principaux articles de la semaine, de l'édition quotidienne française. » Casavant, approuvant l'idée de son ami, suggéra à Bourassa que « si le Devoir arrivait en langue anglaise dans les localités de l'Ouest que vous avez visitées, immédiatement après votre passage, la bonne impression produite par vos discours serait un élément de succès pour la diffusion du journal<sup>94</sup>. » Bourassa répondit trois jours

---

<sup>93</sup> *Canadian Courier*, 3 août 1912, p. 1 et 6.

<sup>94</sup> CHB/BAC, Lettre de Samuel Casavant à Henri Bourassa, 5 août 1913

plus tard et confirma que l'intention de publier une édition anglaise lui « [était] venue souvent à l'esprit », mais que trop d'« obstacles infranchissables » empêchaient la réalisation d'une telle édition. « Les deux principaux, précisa-t-il, sont la dépense considérable que cette entreprise entraînerait, et le défaut du personnel qu'exigerait un journal de cette nature. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de publier, de temps à autre, des brochures anglaises que nous faisons distribuer assez largement<sup>95</sup>. »

Puis, quelques mois avant la guerre, le projet fit de nouveau surface. Au début 1914, déjà des tensions « raciales » étaient perceptibles entre Canadiens anglais et Canadiens français en raison du Règlement XVII en Ontario, qui se répercutèrent jusque dans les élections municipales de Montréal. À cette époque, Bourassa était en communication avec quelques Canadiens anglais et leur indiqua son intention de publier quotidiennement une page du *Devoir* en anglais, dans laquelle ces derniers pourraient écrire des articles. Pour le nationaliste, les motivations d'une telle entreprise étaient multiples. « It would be a living example, I think, to these Canadians, narrowminded [*sic*] and backward enough not to realize the advantage Canada has, and all educated Canadians should have, in the possession of two languages. », écrivait-il à Robert-F. Phalen, avocat et journaliste irlandais de la Nouvelle-Écosse. Bourassa fournit aussi à Phalen une deuxième raison, plus substantielle : « It will also prove that we are not afraid to present our views on all public issues to the readers of both races and languages<sup>96</sup>. » De plus, le moment semblait opportun à Bourassa. Écrivant au juriste John S. Ewart à Ottawa, le

---

<sup>95</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Samuel Casavant, 8 août 1913

<sup>96</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à R.-F. Phalen, 20 janvier 1914.

directeur du *Devoir* expliqua que la situation matérielle qui empêchait l'exécution du plan pourrait changer :

The practical absorption of all the evening papers, in Montreal, both English and French, by the jingo plutocratic gang of the Montreal STAR gives us a rare opportunity. Several of the most enlightened English-speaking Montrealers realize the danger of that newspaper trust on account of the entangled municipal situation. They have come to the conclusion that our modest sheet is practically the only one that cannot be gagged or purchased. They are even prepared to swallow some of our nationalistic heresies for the sake of good municipal government. The opportunity, I think, is not to be neglected<sup>97</sup>.

L'enthousiasme de Bourassa par rapport à ce projet est palpable dans ces quelques lignes. Un tel projet aurait permis au nationaliste de s'assurer que ces idées ne seraient plus déformées et mal rapportées dans les journaux « jingos » partout au pays en plus de fournir un moyen de rejoindre les Montréalais de langue anglaise, une communauté dans laquelle ses idées étaient « little or illknown »<sup>98</sup>.

La correspondance de Bourassa fournit les réponses de trois Canadiens anglais qui s'empressèrent d'exprimer leur appui à son initiative. John S. Ewart fut le premier à répondre à l'appel de Bourassa. Le juriste était flatté que le directeur du *Devoir* l'invitât à contribuer à la page en anglais. Ayant beaucoup d'autres projets, il accepta d'aider de temps à autre tout en exprimant une réserve. Ewart conclua sa lettre en indiquant à Bourassa « as much as I should wish, I am afraid that I could not come under such obligation as would be implied by the term “a regular contributor” – perhaps an irregular contributor would suit me better<sup>99</sup>. » Pareillement, Robert F. Phalen accepta l'invitation du directeur du *Devoir*. « More than once I have expressed the opinion that a paper so made up would be an interesting one [...] I shall be glad to do anything in my power to

---

<sup>97</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à John S. Ewart, 20 janvier 1914.

<sup>98</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à John S. Ewart, 20 janvier 1914.

<sup>99</sup> CHB/BAC, Lettre de John S. Ewart à Henri Bourassa, 22 janvier 1914.

comply with your suggestion<sup>100</sup>. », écrivit-il dans la lettre accompagnant une soumission d'article sur le bilinguisme au Pays de Galles. Puis le 16 mars 1914, sur le tard, John Boyd envoya lui aussi une contribution pour la « *English section* » du *Devoir*<sup>101</sup>.

Malheureusement, les efforts de Bourassa et les appuis qu'il reçut ne suffirent pas; le projet ne se concrétiserait jamais. Après quelques semaines, Bourassa indiquait à Robert F. Phalen que la publication d'une page en anglais s'avérait « more difficult than we expected at first. » Le directeur du *Devoir* s'engageait toutefois dans cette même lettre à publier le texte de Phalen sur le bilinguisme gallois, quitte à le traduire et à le publier en français si le projet de page anglaise n'aboutissait pas<sup>102</sup>. Suivant cette logique, lorsque Bourassa informa Phalen que son article n'avait pas encore pu être publié puisqu'ils étaient débordés dans les bureaux du quotidien et que la contribution du Néo-Écossais demandait du travail en surplus pour la traduction, on doit comprendre que Bourassa n'envisageait déjà plus la possibilité d'une page en anglais<sup>103</sup>. En 1916, il reçut une lettre d'un notaire de Winnipeg, Héliodore H. Fortin, qui exprimait le besoin pour un « journal anglais contrôlé par les Canadiens Français<sup>104</sup>. » Le chef nationaliste confirma l'abandon du projet en réitérant les vieux obstacles d'autrefois, l'argent et le personnel. « Or, admit-il, je ne puis disposer de rien de cela. La fondation et le maintien du DEVOIR ont absorbé toutes les énergies et toutes les ressources à ma disposition. J'en

---

<sup>100</sup> CHB/BAC, Lettre de Robert F. Phalen à Henri Bourassa, 28 janvier 1914.

<sup>101</sup> CHB/BAC, Lettre de John Boyd à Henri Bourassa, 16 mars 1914. Il est également fort possible que Bourassa discuta du projet avec d'autres Canadiens anglais et qu'il leur demanda des contributions à eux aussi. Pensons à Charles H. Cahan ou à Walter D. Gregory, avec qui le directeur du *Devoir* communique régulièrement. La correspondance du Fonds Henri Bourassa ne permet toutefois pas de confirmer le tout pour ces deux autres alliés.

<sup>102</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Robert F. Phalen, 2 février 1914.

<sup>103</sup> CHB/BAC, Lettres de Henri Bourassa à Robert F. Phalen, 3 mars 1914 et 14 avril 1914.

<sup>104</sup> CHB/BAC, Lettre de Héliodore H. Fortin à Henri Bourassa, 6 juin 1916.

suis même à me demander comment cette œuvre a pu voir le jour et se maintenir dans les conditions où je l'ai faite<sup>105</sup>. » De fait, Bourassa ne mentionnera plus ce sujet avec ces trois relations canadiennes-anglaises. Il partirait le mois suivant en direction du vieux continent et ne reviendrait au Canada qu'une fois le pays en guerre. La situation et les priorités étaient tout autres.

Cette tentative de page anglaise s'avère néanmoins intéressante parce qu'elle démontre le désir grandissant chez Bourassa de faire connaître ses idées et de pallier l'influence des presses impérialiste et orangiste. Elle se voulait aussi un témoin de l'optimisme de Bourassa et de ses alliés anglophones dans l'avant-guerre. Également, elle renseigne sur un autre point essentiel pour le partage d'idées entre Canadiens français et Canadiens anglais : la traduction. Lorsque Bourassa s'excusa à Robert F. Phalen de ne pas être en mesure de traduire et publier son article sur le bilinguisme gallois, il lui fournit des explications qui permettent aujourd'hui d'en apprendre un peu plus sur la priorité de la traduction pour le nationaliste :

For matters of this kind, I want nothing but the best translation possible; I have at the office only one of my editors whom I can trust absolutely in that regard. I may be too exacting in matters of translation, either from French into English or vice versa, but I have accustomed our readers to trust implicitly the accuracy of our translations and to appreciate the correctness of the style as well<sup>106</sup>.

Plus tard, Bourassa ira jusqu'à préciser que son meilleur traducteur au *Devoir* « accepted a public office », compliquant les choses<sup>107</sup>. La traduction de textes, qui se faisait dans les deux sens, était donc un autre outil de Bourassa pour assurer le rayonnement de ses

---

<sup>105</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Héliodore H. Fortin, 9 juin 1916. Bourassa gardait encore un mince espoir « qu'un jour viendra où il sera possible de mettre à exécution l'idée que vous me suggérez et qui m'a bien souvent traversé l'esprit. »

<sup>106</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Robert F. Phalen, 3 mars 1914.

<sup>107</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Robert F. Phalen, 14 avril 1914.

idées. L'utilisation de cet outil était à son plus fort dans les brochures publiées par le nationaliste.

#### 2.2.4. Brochures

Bien avant la création du *Nationaliste* et du *Devoir*, Bourassa partageait ses idées à l'aide de brochures qui rassemblaient ses discours et de quelques tirés à part du *Hansard*, les transcriptions officielles des débats de la Chambre des Communes. Puis, avec les fonds de La Publicité, de l'Imprimerie populaire – qui succède à La Publicité – ou encore avec l'appui des Amis du Devoir<sup>108</sup>, il en publia encore plus. Parfois, il reçut même l'aide financière de Canadiens anglais pour la publication de brochures<sup>109</sup>. Environ le quart de toutes les brochures publiées par Bourassa entre 1901 et 1943 sont de langue anglaise<sup>110</sup>. Les brochures, plus faciles à distribuer que les coupures de journaux et offrant à ses écrits et discours un support permanent, s'avèrent un outil très pratique pour Bourassa. Le nationaliste usa aussi de ses contacts pour distribuer ses brochures au Canada anglais qui formèrent la dernière partie de la stratégie de diffusion de ses idées.

En 1901, il publia une traduction de son discours sur la Grande-Bretagne et le Canada du 20 octobre. La brochure, sa première, compte plus de 130 pages de pièces justificatives et une note d'introduction pour les lecteurs anglophones qui ne laissent pas de doute quant aux intentions de son auteur :

---

<sup>108</sup> Société par actions créée en 1914, les Amis du Devoir avait pour but de venir en aide au Devoir, alors en difficultés financière. Les Amis du Devoir complétèrent l'œuvre « en organisant des conférences, des réunions publiques, en publiant des brochures dont le journal ne peut directement se charger. » Pierre-Philippe Gingras, *Le Devoir*, Montréal, Libre Expression, 1985, p. 75.

<sup>109</sup> CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 15 avril 1913. Pour la brochure, voir Henri Bourassa, *Imperial Relations*, Montréal, Le Devoir, 1913, 24 p.

<sup>110</sup> 17 brochures sur les quelques 80 brochures répertoriées dans A.Bergevin, A. Bourassa et C. Nish, « Henri Bourassa », *op. cit.*, p. 5-8.

In publishing this translation of a somewhat hurried piece of work my purpose is not to seek for success and applause among the English-speaking Canadian public. It is not either to convince them, as may be necessary with the French-Canadians, that Imperialism is a living reality. [...] If I fail in bringing over to my views any of my English-speaking readers, I hope, at least, to dispel the erroneous notions which they may have gathered from so-called reports of my lecture<sup>111</sup>.

Présenter ses idées avec fidélité était donc une préoccupation constante du nationaliste. Il publia ensuite sous forme de brochures les articles qu'il avait écrits pour le *Monthly Review* de Londres<sup>112</sup>.

Après la naissance du *Devoir*, Bourassa rassembla fréquemment ses éditoriaux sous forme de brochure et les fit traduire pour circulation au Canada anglais. C'est le cas de *The Reciprocity Agreement*, en 1911 qu'il envoya à plusieurs correspondants, entre autres Adam Shortt, William Lyon Mackenzie King, Robert L. Borden et Andrew Macphail<sup>113</sup>. Ce dernier laissa d'ailleurs savoir à Bourassa qu'il était « in entire agreement » avec les conclusions de la brochure<sup>114</sup>. Il fit de même avec sa brochure *Why the Navy Act Should Be Repealed* de 1912, qui fut elle aussi distribuée dans son réseau de contacts. Il envoya des copies de cette brochure à plus d'une vingtaine de personnes, dont Henry J. McCarthy à qui il envoya cinquante copies pour distribution « where you think they may do some good<sup>115</sup>. » Puis une autre sur le spectre de l'annexion<sup>116</sup>.

Bourassa publia également quelques brochures uniquement en anglais. C'est le cas de deux brochures de 1913, dont une qui reprit son discours devant l'Empire Club de

---

<sup>111</sup> Henri Bourassa, *Great Britain and Canada: Topics of the Day*, Montréal, Beauchemin, 1901, p. 3.

<sup>112</sup> Henri Bourassa, *The French-Canadian in the British Empire*, Londres, John Murray, 1902, 35 p.

<sup>113</sup> Henri Bourassa, *The Reciprocity Agreement*, Montréal, Le Devoir, 1911, 43 p. Voir la correspondance de Bourassa de février à avril 1911 dans CHB/BAC pour les preuves de la distribution.

<sup>114</sup> CHB/BAC, Lettre de Andrew Macphail à Henri Bourassa, 24 février 1911.

<sup>115</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Henry J. MacCarthy, 29 mars 1912. Voir aussi la correspondance de Bourassa à partir d'avril 1912 dans CHB/BAC pour les autres preuves de la distribution. Pour la brochure, voir Henri Bourassa, *Why the Navy Act Should Be Repealed*, Montréal, Le Devoir, 1912, 62 p.

<sup>116</sup> Henri Bourassa, *The Spectre of Annexation and the Real Danger of National Disintegration*, Montréal, Le Devoir, 1912, 42 p.

Toronto<sup>117</sup>. Il rassembla également sous la forme d'une brochure les articles sur la course à la mairie de Montréal en 1914 qu'il avait écrits en anglais. Il y inclura des lettres de Charles H. Cahan et J.C. Walsh<sup>118</sup>. Il partagea aussi son discours de la Saint-Patrick 1914 à Hamilton sur l'Irlande et le Canada<sup>119</sup>. La brochure *The Duty of Canada at the Present Hour* de 1915 fut quant à elle publiée pour diffuser le discours que Bourassa se trouva incapable de présenter à Ottawa à 1914<sup>120</sup>. Il en publiera également trois autres durant la guerre<sup>121</sup>. Il y eut aussi deux brochures sur la conscription en 1917. La plus volumineuse fut publiée à la suite de plusieurs demandes, « particulièrement d'amis de l'Ouest »<sup>122</sup>. Dans la préface de celle-ci, Bourassa réitère une demande qu'il répétait depuis longtemps : « *English readers are merely requested to forget for a moment the absurd stuff usually presented to them as "Nationalist talk," and to judge impartially, with an unbiased mind, the genuine article*<sup>123</sup>. » Finalement, en 1925, la dernière brochure de langue anglaise reproduit un article sur la Bonne Entente déjà paru dans *Le Devoir*<sup>124</sup>.

Toutefois, ce ne sont pas toutes les brochures qui furent traduites. Sa plus longue étude, totalisant 420 pages, *Que devons-nous à l'Angleterre*, ne fut pas traduite, mais ses

---

<sup>117</sup> Henri Bourassa, *Imperial Relations*, Montréal, Le Devoir, 1913, 24 p. Aussi *The Possible Action of Canada in the Cause of International Arbitration*, sans éditeur, 1913, 8 p. Il s'agit du discours de la conférence de Bourassa au Lake Mohonk.

<sup>118</sup> Henri Bourassa, *French and English Frictions and Misunderstandings, A few reflections a propos of the Mayoralty Contest*, Montréal, Le Devoir, 1914, 23 p.

<sup>119</sup> Henri Bourassa, *Ireland and Canada*, Montréal, Le Devoir, 1914, 16 p.

<sup>120</sup> Henri Bourassa, *The Duty of Canada at the Present Hour*, Montréal, Le Devoir, 1915, 43 p.

<sup>121</sup> Henri Bourassa, *The Foreign Policy of Great Britain*, Montréal, Le Devoir, 1915, 55 p., *Independence or Imperial Partnership*, Montréal, Le Devoir, 1916, 62 p. et *Canadian Nationalism and the War*, Montréal, Le Devoir, 1916 31 p.

<sup>122</sup> *Le Devoir*, 14 juillet 1917, p. 1.

<sup>123</sup> Henri Bourassa, *Conscription*, Montréal, Le Devoir, 1917, 46 p. et *The Case against Conscription, 'Win the War' and lose Canada*, 1917, Le Devoir, 14 p. Cette dernière brochure reproduit les articles écrits pour l'*Evening Post* de New York.

<sup>124</sup> Henri Bourassa, *Bonne Entente*, Montréal, Le Devoir, 1925, 8 p.

grandes idées furent abordées dans d'autres brochures<sup>125</sup>. Après la guerre, Bourassa publia de nombreuses brochures sur la question religieuse et sur le pape. Ces dernières ne firent pas l'objet d'une traduction. Il faut noter également deux brochures particulières, soit *Devant le tribunal de l'histoire*, une étude de Goldwin Smith sur la guerre des Boers d'abord publiée en anglais et traduite par Bourassa en 1903 et *Le problème des races au Canada*, une présentation de Bourassa sur un discours de George M. Wrong devant la Canadian Historical Association<sup>126</sup>. Ces deux traductions démontrent l'intérêt de Bourassa à partager le point de vue de certains Canadiens anglais avec les Canadiens français.

Ainsi, les brochures anglaises de Bourassa se présentent comme un complément essentiel à tous ses efforts déployés pour la diffusion de ses idées au Canada anglais. Les nombreux exposés à la Chambre des communes, les conférences et les tournées du nationaliste, auxquelles s'ajoutent les activités journalistiques assurèrent la diffusion du bourassisme. Cette stratégie de propagation avait évidemment pour but d'éduquer les Canadiens anglais et de les amener à favoriser un nationalisme canadien basé sur une alliance entre les deux « races » plutôt que de s'abandonner à l'impérialisme. Ce nationalisme commun permettrait éventuellement l'indépendance du Canada. S'il est démontré que Bourassa tâcha activement de diffuser ses idées au Canada anglais, il reste à répondre à la question de réception de ses idées par les Canadiens anglais, puisqu'à eux seuls, ses efforts ne suffirent pas pour y répondre.

---

<sup>125</sup> Henri Bourassa, *Que devons-nous à l'Angleterre*, Montréal, 1915, 420 p.

<sup>126</sup> Henri Bourassa, *Devant le tribunal de l'histoire*, Montréal, Beauchemin, 1903, 61 p. et Henri Bourassa, *Le problème des races au Canada*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1925, 8 p.

## CHAPITRE 3

### UNE RÉCEPTION PARTIELLE DANS L'AVANT-GUERRE

It is very pleasant to me to think that we are working together. The political skies at present are dark, but the sun will shine out again, in your lifetime if not in mine. Still it is sad to see how thin is the varnish of civilisation, how the most barbarous passions can in a moment gain complete ascendancy and envelope the world<sup>1</sup>.

- Goldwin Smith, 1900

Henri Bourassa tenta de rejoindre les Canadiens anglais afin de les entraîner vers un partenariat avec les Canadiens français et de développer un nationalisme proprement canadien qui permettrait au Canada, lorsque le temps serait venu, d'être indépendant de l'Angleterre. Il s'agit maintenant de savoir qui sont les Canadiens anglais qui écoutèrent son message et d'évaluer comment celui-ci fut reçu. Afin d'examiner la réception des idées de Bourassa, la correspondance de l'homme public est abondamment utilisée dans les deux prochains chapitres. C'est d'abord à partir de cette correspondance qu'il fut possible de recenser les Canadiens anglais qui appuyèrent Bourassa ou qui à tout le moins partagèrent certaines idées avec le nationaliste. Les lettres donnent au chercheur tantôt des pistes, tantôt des preuves qui permettent la reconstruction du sentiment d'une partie de la population anglophone canadienne, souvent oublié au profit du discours impérialiste qui dominait alors, particulièrement dans la presse à grand tirage. Outre la correspondance, certains articles et publications furent à leur tour utilisés afin d'analyser l'acceptation du bourassisme au Canada anglais chez les anti-impérialistes, nationalistes

---

<sup>1</sup> CHB/BAC, Lettre de Goldwin Smith à Henri Bourassa, 8 octobre 1900.

et impérialistes modérés. Ce troisième chapitre se concentre sur les relations qui débutèrent avant la Grande Guerre.

Il ressort de cette analyse que les efforts de Bourassa en vue du développement d'un nationalisme canadien et de l'opposition à l'impérialisme militaire entraînèrent une réaction positive d'une partie de la population. En effet, les idées de Bourassa recoupaient des idées qui avaient déjà circulé au Canada et qui réapparaissaient chez certains Canadiens anglais, plus ouverts à l'autonomie canadienne ou au maintien des minoritaires. Cette ouverture se remarque tout particulièrement chez les libéraux. Ces relations démontrent également que les Canadiens anglais allèrent au-delà de l'opinion de la presse partisane par rapport à Bourassa. Ainsi, au-delà de ses critiques qui le dénoncèrent comme un traître à l'Empire, un déloyal ou comme un nationaliste racial, plusieurs le jugèrent sur ses vraies idées et non pas sur les déformations rapportées par les journaux. Les efforts de diffusion de Bourassa avaient donc porté fruit et un rapprochement entre Bourassa et une partie du Canada anglais est perceptible. Toutefois, ce succès n'engendra pas de changements constitutionnels immédiats puisque ces sympathies ne réussirent pas à déjouer la partisanerie et le fort attachement à l'Empire de la majorité de la population anglophone. Il est aussi à remarquer que Bourassa fut bien accueilli dans les milieux irlandais, plus susceptibles de s'opposer à l'impérialisme et à l'empiètement des droits des minorités catholiques.

### **3.1. Des aînés libéraux**

Dans les premières années de sa vie publique, Bourassa recevra l'appui d'une génération de Canadiens anglais un peu plus âgée que lui. De tendance plus libérale, cette génération, comme Bourassa, eut de la difficulté à composer avec un impérialisme imposé par

la Grande-Bretagne et pour les seuls intérêts de l'Empire tel que le décrit Bourassa dès la participation du Canada à la guerre des Boers. De cette génération, cinq exemples ont été retenus afin d'illustrer le soutien qu'ils apportèrent à Bourassa. Les cinq hommes – William Alexander Weir, George W. Stephens, Charles Fitzpatrick, Goldwin Smith et Walter D. Gregory – deux Montréalais, un Québécois et deux Torontois, offrirent chacun à leur façon un appui à Bourassa, mais tous l'encouragèrent dans sa lutte contre l'impérialisme. Les trois premiers ne laissèrent pas beaucoup de preuves d'un appui public de Bourassa alors que les Torontois appuyèrent l'anti-impérialisme de Bourassa publiquement. Tous furent aptes à convaincre Bourassa que les sentiments nationalistes pourraient être partagés par les Canadiens anglais et qu'il se devait de poursuivre sur cette entreprise.

### 3.1.1. *Les libéraux du Québec*

William Alexander Weir (1858-1929) était un avocat de Montréal et député libéral représentant Argenteuil à Québec de 1897 à 1910<sup>2</sup>. En avril 1902, il écrivit à Bourassa après qu'un « stray peddler » lui eut mis la brochure *Grande-Bretagne et Canada* entre les mains. L'ayant lu d'un trait, il s'empressa de féliciter Bourassa pour son travail. « As a native-born Canadian, ajouta-t-il, my motto has always been “Canada First,” and your labor has strengthened me in the idea. » Weir alla même jusqu'à envisager qu'une fois la force et l'unité du Canada établies, le pays pourrait conserver un lien avec l'Empire, mais toujours selon les priorités canadiennes<sup>3</sup>. Cette position autonomiste, qui est celle

---

<sup>2</sup> Assemblée Nationale du Québec, « William Alexander Weir », *Députés*, [en ligne] <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/weir-william-alexander-5751/biographie.html> (7 juillet 2014).

<sup>3</sup> « Our first aim should be to develop the unity and power of Canada. [...] When we have accomplished this object, we may or may not ally ourselves to the Empire, in a similar way to what Germany or the U.S.

de Bourassa, avait déjà eu sa place au Canada anglais, chez les nationalistes libéraux<sup>4</sup>. Weir félicita également le nationaliste lorsque ce dernier lui envoya son discours *Patriotisme canadien-français* et son article « The French Canadian in the British Empire », ce qui suppose qu’il était en accord avec le thème central de ces deux textes, soit que les devoirs des Canadiens étaient envers le Canada avant tout et que les deux partenaires devaient prioriser le développement de ce nationalisme canadien<sup>5</sup>.

Toutefois, si Weir approuvait les idées de Bourassa, il ne semblait pas approuver la manière dont il les défendait. Comme plusieurs, Weir avait de la difficulté à conjuguer avec l’attitude indépendante du nationaliste, qui ne respectait pas l’ordre établi par les partis politiques. En 1905, dans la dernière missive conservée entre lui et Bourassa, le député d’Argenteuil mit par conséquent le nationaliste en garde :

I much appreciate your courageous and straight-forward way of talking. May I, however, note here a sentiment regarding you, which I find is beginning to extend, viz: that sometimes you do not give enough of consideration to the difficulties that surround our Party Leader in managing our Party interests in this Country. It is all very well to say “Fiat justitia, etc.”, but in every government there must be a certain amount of opportunism, and perhaps you do not give enough of consideration to this fact.

When I say this, I take the liberty of a friend and admirer, and do not limit it particularly to the Autonomy debate. Sometimes a hint from a friend may do good; at all events, I do not think my remark will do any harm.

I have often wished that you were a member of the Government as I feel such a position might tone you down a little, to your own advantage, and to that of the country<sup>6</sup>.

La suggestion de Weir était d’autant plus significative qu’il souhaitait que Bourassa ait des responsabilités ministérielles. Les réserves de Weir reflétaient certainement le malaise d’une partie de la classe politique – bien attaché aux partis et à la partisanerie – qui

---

might do. But we should always keep the strings in our own hands. [...] There is too much stupid buncombe in the air just now, which we could laugh at, were it not destroying Canadian ideals and Canadian unity. » CHB/BAC, Lettre de W. A. Weir à Henri Bourassa, 13 avril 1902.

<sup>4</sup> Phillip Buckner, « Introduction », dans P. Buckner, dir. *Canada and the British Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 1-20.

<sup>5</sup> CHB/BAC, Lettres de W. A. Weir à Henri Bourassa, 30 juin et 22 décembre 1902.

<sup>6</sup> CHB/BAC, Lettre de W. A. Weir à Henri Bourassa, 27 mai 1905.

ne savait que faire d'un député qui critiquait à la fois le gouvernement et l'opposition. Ce n'étaient pas nécessairement les idées de Bourassa qui choquaient, mais bien son irrévérence. C'est pourquoi Weir souhaitait l'entrée de son correspondant dans le cabinet, où les rênes ministérielles limiteraient ses égarements du programme libéral et où il aurait pu néanmoins appliquer ses desseins pour le bien du pays.

Pour d'autres, la partisanerie était plutôt une aberration et Bourassa devait s'en tenir éloigné. Un deuxième Montréalais anglophone correspondit lui aussi avec le jeune député dans ses premières années de vie publique. George W. Stephens (1832-1904) était un politicien aguerri qui fut conseiller municipal à Montréal, député provincial puis ministre sans portefeuille dans le gouvernement libéral de Simon-Napoléon Parent<sup>7</sup>. Au contraire de Weir, cet aîné de la politique appuyait Bourassa non seulement sur la base de ses desseins et idées, mais surtout en raison de l'attitude non partisane du député. « In denouncing what was wrong, précisa ainsi Stephens dans sa première lettre à Bourassa, you carried out my ideal of a truly fearless and independant [*sic*] representative. » Puis le vieux Stephens traça la ligne que le jeune député allait suivre pour le reste de sa carrière politique – un chemin bien différent de celui que Weir souhaiterait quelques années plus tard. Il indiqua ainsi à Bourassa de ne pas se décourager et de persévérer : « the independant [*sic*] politician is a rare jewel [...] True patriotism, the desire to promote the best interests of the country, the purification of public life and morals, the elevation of the tone of politics have all been relegated to the back ground and made subservient to

---

<sup>7</sup> Jack Jedwab, « Stephens, George Washington », Dictionnaire biographique du Canada, [en ligne] [http://www.biographi.ca/fr/bio/stephens\\_george\\_washington\\_13F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/stephens_george_washington_13F.html) (20 janvier 2014).

true public spirit<sup>8</sup>. » Stephens conclut cette lettre en invitant Bourassa à souper afin qu'ils puissent discuter de politique impériale tout en le rassurant sur son attitude<sup>9</sup>.

La correspondance de Stephens avec Bourassa se poursuivit jusqu'à son décès en 1904. Dans les huit autres lettres qu'il envoya au nationaliste<sup>10</sup>, Stephens précisa ses sentiments par rapport à la nationalité canadienne, qui se devait d'abandonner les épithètes « French » et « English » pour le simple « Canadians ». « We must be content, conclut-il, to subordinate our race cries and peculiarities to the national cry "We are Canadians" »<sup>11</sup>. Finalement, il donna aussi ses impressions sur quelques enjeux politiques du moment, versant parfois dans les divagations de l'âge et transmet son souhait de voir Bourassa en politique provinciale. Il insista également à de nombreuses reprises sur l'importance des principes et du devoir à l'inverse du patronage et du jeu des partis<sup>12</sup>.

Bourassa reçut également dans ses premières années les conseils de Charles Fitzpatrick (1851-1942), l'un des plus éminents Canadiens anglais de la province de Québec à cette époque. Parfaitement bilingue, l'avocat de descendance irlandocatholique connut une carrière prolifique. Comme avocat, il prit en charge la défense de

---

<sup>8</sup> CHB/BAC, Lettre de G.W. Stephens à Henri Bourassa, 14 mai 1901.

<sup>9</sup> « When you are in town, come and spend an evening with me and we will discuss the great questions of the new colonial policy and imperialism. You are always welcome. [...] [I]f you should decide to accept my invitation to drop in "sans ceremonie" as your grandfather did in my father's life-time it will give me great pleasure. In the meantime, you are neither a crank nor a traitor, but a representative of the people doing your duty without fear or favor and exercising the inalienable right of free expressions of your opinion. » CHB/BAC, Lettre de G.W. Stephens à Henri Bourassa, 14 mai 1901.

<sup>10</sup> Les lettres de Bourassa à Stephens ne se retrouvent pas dans CHB/BAC, seul les lettres reçues s'y retrouvent.

<sup>11</sup> CHB/BAC, Lettres de G.W. Stephens à Henri Bourassa, 11 et 23 novembre 1903.

<sup>12</sup> Stephens se remémorait l'« Ancien régime » des Rouges, dont il faisait Bourassa l'héritier. Par exemple dans cette lettre du 19 décembre 1903, il déplora les élus à Québec « Someone ought to take hold of the Province and lead it back to the era of patriotism of the "Ancien Regime" when a member of parliament represented his country, not his pocket. » Dans sa lettre du 19 avril 1904, Stephens écrivit : « I have always hoped you would turn your great talent to the best of purposes the perfecting of govt in our province – Better to be a King in Quebec than a private soldier at Ottawa » CHB/BAC, Lettres de G.W. Stephens à Henri Bourassa, 19 et 31 décembre 1903, 7 janvier, 26 février et 19 et 25 avril 1904.

Louis Riel en 1885 avant de se lancer en politique provinciale. Il fut par la suite élu au Parlement en 1896 où il y assumait la position de solliciteur général puis, de 1902 à 1906, celles de ministre de la Justice et procureur général dans le cabinet Laurier. Ce dernier le nomma juge en chef de la Cour suprême du Canada en 1906, position que Fitzpatrick conserva jusqu'en 1918. Après son passage sur le banc de la plus haute cour canadienne, Fitzpatrick devint lieutenant-gouverneur de la province de Québec de 1918 à 1923. Finalement, en parallèle à cette carrière déjà impressionnante, Fitzpatrick fut professeur de droit à l'Université Laval à Québec de 1905 à 1936, se voyant conférer le titre de professeur émérite à sa retraite<sup>13</sup>.

La relation entre Fitzpatrick et Bourassa était bien différente de celles que le nationaliste entretenait avec d'autres Canadiens anglais. Fitzpatrick était tout d'abord catholique. Il faisait partie de la minorité anglophone du Québec, mais au contraire de la majorité des anglos-protestants, il s'exprimait avec facilité en français et était très proche des Canadiens français. En ce sens, Fitzpatrick ne représentait pas le portrait typique du Canadien anglais protestant<sup>14</sup>. La relation fut d'autant plus différente qu'elle demeura largement privée tout au long de leurs échanges qui durèrent plus de trente ans. Fitzpatrick ne semble pas avoir été intéressé à appuyer ouvertement les idées de Bourassa ou à défendre une cause particulière à ses côtés. Il est probable que les réserves de Fitzpatrick à prendre part aux débats publics étaient attribuables à ses fonctions juridiques. S'il ne se fit pas un allié public pour la cause nationaliste de Bourassa, Fitzpatrick usa néanmoins

---

<sup>13</sup> Assemblée Nationale du Québec, « Charles Fitzpatrick », *Députés*, [en ligne] <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/fitzpatrick-charles-3165/biographie.html> (10 juillet 2014).

<sup>14</sup> Deux autres Canadiens d'origine irlandaise eurent également des liens d'amitié avec Bourassa, soit Charles J. Doherty, un conservateur, et Charles R. Devlin, un libéral. Toutefois, leur correspondance avec Bourassa ne permet pas d'approfondir l'analyse de la présente thèse. Voir plutôt S. Jolivet, « *Le vert et le bleu* », *op. cit.*

de son influence pour ouvrir des portes à Bourassa, et ce, tout au long de la carrière politique de ce dernier. Les actions de Fitzpatrick démontrent ainsi son appui au travail de Bourassa plutôt qu'à ses idées directement. Il est toutefois possible d'extrapoler que s'il avait été en désaccord total avec le nationalisme de Bourassa, il ne lui serait pas venu en aide.

La correspondance s'avère donc intéressante puisqu'elle fournit les preuves d'une amitié et d'une grande estime entre les deux hommes. Cette amitié amena Fitzpatrick, par ses fonctions et son prestige, à présenter Bourassa à diverses personnes influentes au Canada et dans l'Empire. En 1914, Fitzpatrick envoya une lettre au Lord Chancellor Richard Haldane et à d'autres Britanniques en prévision d'un voyage de Bourassa en Europe et au Royaume-Uni. Fitzpatrick précisa à son ami qu'il « écri[vit] confidentiellement [à Haldane] pour [lui] dire le rôle important que vous jouez au pays, chose qu'il n'ignore pas, et je lui demande de vous ménager une entrevue avec le Premier Ministre Asquith. Je crois que vous êtes fait[s] pour vous entendre<sup>15</sup>. » Dans sa lettre de remerciements, Bourassa se remémora aussi l'assistance antérieure de son ami. Discutant d'un certain Russell, il écrivit à Fitzpatrick « [v]ous me l'aviez déjà fait rencontrer à Québec il y a une quinzaine d'années. Votre lettre d'aujourd'hui me permettra de renouer connaissance sans difficulté. » Ce fut encore Fitzpatrick qui, vers 1900, avait présenté à Bourassa un dénommé Snead-Cox, affilié au magazine catholique *The Tablet*, lui aussi « rencontré à Québec et à Londres<sup>16</sup>. » Fitzpatrick convia également Bourassa à un dîner chez le riche industriel Thomas Shaughnessy pour y rencontrer le

---

<sup>15</sup> CHB/BAC, Lettre Charles Fitzpatrick à Henri Bourassa, 9 avril 1914.

<sup>16</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Charles Fitzpatrick, 14 avril 1914.

libéral britannique James Bryce<sup>17</sup>. Le juriste l’invita aussi chez lui, pour un tête-à-tête avec Alfred Milner – ancien Haut-commissaire en Afrique du Sud et futur Secrétaire d’État aux colonies –, qui avait exprimé à Fitzpatrick le désir de rencontrer Bourassa<sup>18</sup>. S’il est difficile d’évaluer efficacement l’acceptation des idées de Bourassa par Fitzpatrick, ses gestes d’aide à l’endroit du nationaliste tendent à démontrer qu’il voyait d’un bon œil le travail accompli par ce dernier. L’appui de Fitzpatrick à la carrière et à l’éducation de Bourassa, bien qu’il s’offrît dans l’ombre, fut donc considérable.

### 3.1.2. Un appui de Toronto

Goldwin Smith (1823-1910) reste sans doute le Canadien anglais le plus souvent associé à Bourassa. Anglais d’origine, le professeur d’histoire moderne et journaliste s’installa à Toronto en 1871. Vingt ans plus tard, Smith écrivit *Canada and the Canadian Question*, un livre controversé qui tendait à illustrer l’absurdité du Canada et à encourager l’union avec les États-Unis<sup>19</sup>. Bien que Smith n’acceptât pas la vision « biculturelle » du Canada telle que proposée par Bourassa – puisqu’il craignait les Canadiens français et leur clergé catholique – Smith appuya le député dans sa lutte à l’impérialisme dès que celui démissionna en opposition au « fait accompli » de Laurier<sup>20</sup>. L’étrange association entre le vieil intellectuel torontois et le jeune nationaliste débuta lorsque Bourassa envoya une lettre de remerciements à Smith pour son article dans le *Weekly Sun* de Toronto. L’approbation d’un Canadien anglais aussi connu s’avéra déterminante pour Bourassa.

---

<sup>17</sup> CHB/BAC, Lettre Charles Fitzpatrick à Henri Bourassa, 21 février 1908.

<sup>18</sup> CHB/BAC, Lettre Charles Fitzpatrick à Henri Bourassa, 21 octobre 1908.

<sup>19</sup> Damien-Claude Bélanger, « Goldwin Smith », *Quebec History* [en ligne] <http://faculty.marianopolis.edu/c.belanger/quebechistory/bios/goldwinsmith.htm> (7 juillet 2014).

<sup>20</sup> Ramsay Cook, « SMITH, GOLDWIN », *Dictionnaire biographique du Canada* [en ligne] [http://www.biographi.ca/fr/bio/smith\\_goldwin\\_13F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/smith_goldwin_13F.html). (31 juillet 2014)

Comme il le souligna dans son éditorial du *Devoir* à la mort de Goldwin Smith en 1910, « [q]uelques paroles favorables de Goldwin Smith contre-balançaient bien des injures<sup>21</sup> ».

Tout au long de leur correspondance, Smith fournit à Bourassa impressions, conseils et tactiques. Smith continua avec ses mots d'encouragement, même si les deux hommes furent à l'opposé l'un de l'autre sur quelques questions, comme les écoles du Nord-Ouest ou sur l'union continentale<sup>22</sup>. Se remémorant sa relation avec l'érudit de Toronto, Bourassa qualifia l'attention que lui portait Smith de « presque paternelle<sup>23</sup>. » Bien plus qu'un allié, il semble donc avoir été un mentor pour Bourassa. « Nul plus que Goldwin Smith, insista le directeur du *Devoir* en 1910, ne m'a fait comprendre le vice et la faiblesse des partis politiques, leur croissance anormale dans l'histoire et la vie du peuple anglais. Ai-je besoin d'ajouter qu'il fut mon maître dans la résistance à l'impérialisme, au jingoïsme et à leur meilleur allié, l'opportunisme<sup>24</sup>? »

Bourassa et Smith trouvèrent invariablement leur point commun dans la lutte contre l'impérialisme et s'entraidèrent pour cette cause. Smith offrit ainsi des lettres de

---

<sup>21</sup> *Le Devoir*, 11 juin 1910, p. 1.

<sup>22</sup> « I am most gratified when I deserve disinterested and well reasoned [*sic*] approval such as you give – the more so that we have disagreed and will undoubtedly disagree on several topics. », CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Goldwin Smith, 17 mai 1906. Smith ne partageait pas le nationalisme de Bourassa, mais bien son anti-impérialisme et son pacifisme. Dans ses mémoires, Smith partagea une vision diamétralement opposée à celle de Bourassa quant à l'avenir du Canada français : « What is the destiny of Quebec? Durham took it for granted that Quebec must be absorbed in British Canada. Instead of being absorbed, Quebec dominates by the help of venal support in the other Provinces. Her quasi nationality has now a powerful and chivalrous champion in Bourassa. But the end must come. The English Provinces and the United States, to which the workmen of Quebec go, will have their influence. The people of Quebec, the peasantry especially, are pious and devoted to the priesthood, who have hitherto been their leaders and masters. But Papalism cannot reign for ever, and when it loses its hold, Quebec's nationality will fall. » Goldwin Smith, *Reminiscences*, Norwood, Mass., Norwood Press, 1911 (1910), p. 426-27.

<sup>23</sup> *Le Devoir*, 11 juin 1910, p. 1.

<sup>24</sup> *Ibid.*

présentation à Bourassa lors de son voyage en Angleterre afin qu'il rencontre « three of the leading English liberals, [John] Morley, [James] Bryce and [Francis] Channing ». Il envoya également des pamphlets de Bourassa à la presse anglaise et joua un rôle dans l'organisation de la première conférence de Bourassa à Toronto<sup>25</sup>. Lorsque Smith publia son étude *In the Court of History* (1902), il demanda à Bourassa, par l'entremise de son secrétaire, le nom des personnes au Québec qui pourraient être intéressées à la consulter<sup>26</sup>. Bourassa lui offrit plutôt d'en faire la traduction, ce que Smith, « honoured », accepta<sup>27</sup>. Ce fut tout autant l'impérialisme qui les rapprocha de nouveau en 1909 devant la « multiplication of dreadnoughts and generally to all that is being done leading and inciting to war<sup>28</sup>. » Bourassa partageait les craintes de son mentor, qui se rapprochait de son heure finale, mais ne voyait pas alors la possibilité d'agir à partir de son siège provincial<sup>29</sup>. Quelques mois plus tard, *Le Devoir* lancé, Bourassa poursuivra la lutte à l'impérialisme, « fidèle aux causes que nous avons aimées ensemble<sup>30</sup>. »

À Toronto, Bourassa trouva aussi un autre allié à la cause anti-impérialiste en la personne de Walter D. Gregory (1860-1939). Ce dernier, né en Angleterre, arriva au

<sup>25</sup> CHB/BAC, Lettres de Goldwin Smith à Henri Bourassa, 2 juin 1901, 4 juin 1902 et 16 novembre 1903.

<sup>26</sup> CHB/BAC, Lettre de T. Arnold Haultain à Henri Bourassa, 12 décembre 1902.

<sup>27</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Goldwin Smith, 21 décembre 1902 et lettre de Goldwin Smith à Henri Bourassa, 26 décembre 1902. Pour l'œuvre originale, voir Goldwin Smith, *In the Court of History: An Apology for Canadians Who Were Opposed to the South African War*, Toronto, William Tyrrell & Company, 1902, 71 p. Smith ne fait allusion à Bourassa qu'une seule fois dans son étude : « Mr. Bourassa who has the courage to stand up alone for the genuine opinion of his Province, though his voice was drowned at Ottawa [...] » (p. 51). Pour la traduction française, voir Goldwin Smith, *Devant le tribunal de l'histoire : Un plaidoyer en faveur des Canadiens qui ont condamné la Guerre sud-africaine* (Traduit de l'anglais par Henri Bourassa), Montréal, Beauchemin, 1903, 61 p.

<sup>28</sup> CHB/BAC, Lettre de Goldwin Smith à Henri Bourassa, 5 avril 1909.

<sup>29</sup> CHB/BAC, Lettres de Henri Bourassa à Goldwin Smith, 14 juin 1909 et 18 novembre 1909.

<sup>30</sup> *Le Devoir*, 11 juin 1910, p. 1. Dans un second éditorial répondant aux gens qui critiquaient son hommage à Smith, Bourassa conclut : « Je ne lui ai fait, pendant ma vie, aucune concession dont ma foi, mon patriotisme ou ma fidélité à la couronne aient à rougir. Je ne renierai pas aujourd'hui sa mémoire ni mon attachement aux idées que nous avons défendues ensemble. Puissent ceux qui jettent aujourd'hui des pierres sur cette tombe illustre, espérant qu'il en volera des fragments qui me blesseront... oui puissent ceux-là, rendre le même témoignage à la constance de leurs principes! », *Le Devoir*, 15 juin 1910, p. 1.

Canada avec sa famille à l'âge de neuf ans où ils s'installèrent dans une communauté Quaker. Gregory devint avocat et il fut très proche de Goldwin Smith – au point où son fils portera le prénom du renommé professeur<sup>31</sup>. Partageant des visions continentalistes avec Smith, Gregory fit partie du Continental Union Movement et en fut même le trésorier. Il fut également propriétaire du *Farmer's Weekly Sun*, qu'il acheta en 1896 et dans lequel Smith fournit ses chroniques d'un « *bystander* »<sup>32</sup>. Gregory s'avère d'autant plus intéressant qu'il fut un des correspondants anglophones avec qui Bourassa échangea le plus longtemps. Les deux hommes se connurent vers 1900 et, confirma Bourassa en 1935, l'amitié de Gregory « never wavered »<sup>33</sup>.

Gregory – à l'instar de Goldwin Smith – offrit un appui de taille à Bourassa et agit comme un conseiller. Si Smith fut le maître de Bourassa, Gregory, en bon disciple, aida et encouragea cette nouvelle présence dans l'école des anti-impérialistes. À l'hiver 1900, il se fit ainsi rassurant pour Bourassa. « Notwithstanding all the clamor of the press, écrivit-il au jeune député, there are many here in Ontario who sympathise with your stand on the action of the Government in sending contingents to South Africa without first summoning Parliament<sup>34</sup>. » Il indiqua également que bien que les fermiers de l'Ontario ne fussent pas opposés à la guerre en Afrique du Sud, ces derniers avaient une forte objection à ce que ce conflit entraînant de futurs engagements militaires<sup>35</sup>. L'avocat se fit en quelque sorte les yeux et les oreilles de Bourassa en Ontario, rapportant les opinions et les sentiments de sa province. De plus, Gregory conseilla Bourassa, espérant

---

<sup>31</sup> CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 16 octobre 1912.

<sup>32</sup> Queen's University Archives, « Fonds F00445 - Walter Dymond Gregory fonds », [en ligne] <http://db1.archives.queensu.ca/ica-atom/index.php/walter-dymond-gregory-fonds;rad> (10 juillet 2014)

<sup>33</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Walter D. Gregory, 2 octobre 1935.

<sup>34</sup> CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 23 janvier 1900.

<sup>35</sup> CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 3 mars 1900.

que son message percerait au Canada anglais. Il lui indiqua en 1902 : « Your enemies here have always treated you as if you looked at matters from a purely French Canadian point of view. The more you deal with questions which people view without reference to race or nationality the stronger you will be in the English speaking parts of the Dominion<sup>36</sup>. » Tout comme Fitzpatrick, Gregory aida Bourassa dans sa formation et ses recherches en lui fournissant des lettres de présentation pour son voyage en Angleterre de 1901<sup>37</sup>.

Gregory se fit néanmoins beaucoup plus qu'une simple sentinelle de Bourassa en Ontario. Il participa activement à la transmission des idées anti-impérialistes du nationaliste dans la province anglophone. Gregory travailla avec acharnement, dès 1901, pour arranger une visite de Bourassa à Toronto<sup>38</sup>. Toutefois, maints contretemps et surtout le climat intellectuel, retardèrent le discours de Bourassa qui n'eut lieu qu'en 1903<sup>39</sup>. Gregory aida également à la distribution des brochures de Bourassa. L'homme de Toronto utilisa ainsi un de ses contacts du monde de la presse, Andrew S. Irving de la Toronto News Company, pour favoriser l'écoulement de la brochure *Great Britain and Canada* à Toronto<sup>40</sup>.

---

<sup>36</sup> CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 20 février 1902.

<sup>37</sup> Gregory donna à Bourassa les noms de deux hommes d'affaires britanniques, libéraux et Quaker : William Stephens Clark (1839–1925) et Arnold Stephenson Rowntree (1872-1951). CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 4 juin 1901.

<sup>38</sup> CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 6 novembre 1901.

<sup>39</sup> En effet, dans une lettre d'avril 1902, Gregory indiqua que le moment était alors peu propice à une intervention de Bourassa. « Unfortunately, expliqua-t-il, too many papers here have been associating you, not so much with the opposition to Imperialism, as with the opposition to Great Britain in the matter of the South African war and much of the feeling regarding the war still exists. » CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 12 avril 1902.

<sup>40</sup> CHB/BAC, Lettres de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 26 février et 6 mars 1902.

Gregory aida à nouveau Bourassa en 1913, déboursant les frais d'impression et de distribution de son discours devant l'Empire Club<sup>41</sup>. La correspondance à ce sujet est fort intéressante puisque les deux hommes s'échangèrent une longue liste de personnes à qui la brochure se devait d'être envoyée. Députés, sénateurs, rédacteurs en chef, journalistes, universitaires, principaux des Collegiate Institutes et des High Schools de l'Ontario, « Grains Growers » de la Saskatchewan et du Manitoba, « United Farmers » de l'Alberta et divers autres noms formèrent ainsi une liste de plus de 1296 personnes<sup>42</sup>. Cette liste s'élargit et près de 1500 copies seraient expédiées<sup>43</sup>. Fier de leur besogne, Gregory signala à Bourassa, non sans ironie, que son discours attirait déjà l'attention et lui envoya avec une coupure du *Telegram*, un journal conservateur et impérialiste de Toronto, qui publia quelques « kindly comments » sur la brochure :

Fine phrases conceal rather than reveal the policies and purposes of the race and creed provincialism of Henri Bourassa, M.P.P. M. Bourassa is not the apostle of nationality except in the narrow racial sense. The Bourassa crusade disguises a narrow race and creed provincialism in the borrowed uniform of Canadian nationalism<sup>44</sup>.

Certes, la distribution fonctionnait, mais la réception des idées de Bourassa demeurait difficile. Ces commentaires démontrent le genre d'attitude et d'opposition que pouvait offrir la presse partisane et impérialiste du Canada anglais aux idées de Bourassa. Ce dernier reçut néanmoins quelques appuis, dont celle de Henry Sorenson, de l'Alberta qui lui signala dans une lettre : « It has given me great pleasure to read your manly address,

---

<sup>41</sup> CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 15 avril 1913. Pour la brochure, voir Henri Bourassa, *Imperial Relations*, Montréal, Le Devoir, 1913, 24 p.

<sup>42</sup> Un tableau donne le décompte : 250 brochures destinées aux ministres, députés et sénateurs, 640 aux journaux, 41 aux Grain Growers' Association, 131 pour la « Special Ontario list », 78 divers et 156 pour les principaux. Une autre note, de la main de Bourassa, précise le nombre de journaux auxquels la brochure fut envoyé, par province et territoire – 59 brochures en Colombie-Britannique, 2 au Yukon, 63 en Alberta, 47 en Saskatchewan, 58 au Manitoba, 295 en Ontario, 22 au Québec, 35 au Nouveau-Brunswick, 49 en Nouvelle-Écosse et 10 à l'Île-du-Prince-Édouard. Finalement, une autre note de Bourassa porte le total des impressions CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 22 avril 1913.

<sup>43</sup> CHB/BAC, Lettres de Henri Bourassa à Walter D. Gregory, 24 avril et 5 mai 1913.

<sup>44</sup> *Telegram* du 2 mai 1913, attaché à CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 3 mai 1913.

& if you will send me some more of these pamphlets I will see that they get amongst some of the best and influential of my fellow farmers<sup>45</sup>. » Vingt ans plus tard, Gregory contribua à nouveau à la propagation des idées de Bourassa en achetant 500 copies d'un discours de Bourassa à la Chambre des Communes en 1935, *Canada and the Peace of the World*<sup>46</sup>.

Il y avait également un énorme respect entre les deux hommes, suffisant pour pallier leurs différends<sup>47</sup>. Certes, ils ne s'entendaient pas tout à fait sur la réciprocité, mais comme avec Goldwin Smith, Bourassa trouva en Gregory un allié constant contre l'impérialisme<sup>48</sup>. Durant les années d'après-guerre, Gregory chercha à discuter en personne avec Bourassa et à renouveler leur collaboration d'autrefois. Ainsi, dans une lettre du 8 août 1924, Gregory invita Bourassa à lui rendre visite à Toronto et à passer la soirée avec des anciens membres du mouvement Canada First. Il inviterait de nouveau son allié à une telle soirée en 1925, se faisant plus insistant<sup>49</sup>. La mention du mouvement Canada First est intéressante puisqu'elle suggère que les membres du mouvement étaient enclins à converser avec Bourassa. Ce mouvement nationaliste, qui débuta en 1868 et s'effrita vers 1876, demeure mal compris. En effet, l'historien Carl Berger argumente

---

<sup>45</sup> CHB/BAC, Lettre de Henry Sorenson à Henri Bourassa, 9 mai 1913.

<sup>46</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Walter D. Gregory, 21 mai 1935. Le discours prononcé en anglais eut lieu en Chambre le 1<sup>er</sup> avril 1935. Les copies achetées par Gregory sont probablement des copies du *Hansard*, qui publiait parfois des discours. Il n'y a pas de brochure anglaise dans la liste de Bergevin, seulement la version française, publié au *Devoir*. Cf. A. Bergevin, A. Bourassa et C. Nish, « Henri Bourassa », *op. cit.*, p. 8.

<sup>47</sup> « Personally, I may say that you would have to go very far wrong before I would call your conduct in question. [...] [Y]ou would have to exalt French-Canadianism very much before I would condemn you. » CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 2 octobre 1913

<sup>48</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Walter D. Gregory, 12 octobre 1912.

<sup>49</sup> « Would you come and spend an evening with the members of our old Canada First circle? We dine usually about once a month excepting in the summer time. » CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 8 août 1924. En 1925, Gregory écrivit : « Can you not come up to Toronto soon and spend an evening with the members of the Canada First League? I think we should take counsel together from time to time, more than we have in the past. Do try to come, and when you come try to stay for more than a day. » CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 30 octobre 1925.

que l'héritage du mouvement est marqué par deux récits contradictoires : celui de Goldwin Smith qui conclut que les membres du mouvement voulaient l'indépendance du Canada et celui du Colonel George Taylor Denison qui y voyait au contraire l'ancêtre de l'Imperial Federation League<sup>50</sup>. Berger hésite à trancher entre ces deux récits bien différents. Il semble toutefois que le souvenir de Smith collait mieux à la réalité puisque d'anciens membres se réunissaient encore auprès de Gregory, un anti-impérialiste, et que, jusqu'en 1935, ils étaient prêts à recevoir Bourassa<sup>51</sup>.

Gregory félicita également Bourassa pour sa réélection dans le comté de Labelle en 1925. Il lui expliqua que sa présence en chambre serait la bienvenue étant donné ses connaissances des relations extérieures du Canada. Puis il aborda ce qu'il percevait comme un changement d'opinion à l'égard de Bourassa. « [Y]our standing in Ontario, assura Gregory, is very much better than it was. In the minds of many people you have been divested of horns and tail; if things keep going as they are, you will soon be pictured as having wings<sup>52</sup>. » Signe de son appui à Bourassa, en 1926, durant les élections qui porteraient les libéraux de William Lyon Mackenzie King au pouvoir, Gregory contribua au financement de la campagne de Bourassa en lui versant 50 \$. Il fera de même en 1935, déboursant 25 \$ pour la dernière campagne de Bourassa, que le nationaliste perdit et qui marqua la fin de sa carrière politique active<sup>53</sup>.

---

<sup>50</sup> C. Berger, « *Sense of Power* », *op. cit.*, p. 76.

<sup>51</sup> CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 16 octobre 1935.

<sup>52</sup> CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 21 septembre 1925.

<sup>53</sup> CHB/BAC, Lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 11 août 1926. Avec l'inflation, une telle contribution équivaut à une contribution d'environ 683 \$ en 2014. En 1935, voir la lettre de Walter D. Gregory à Henri Bourassa, 27 septembre 1935. L'équivalent, en 2014, de 436\$. Banque du Canada, « Feuille de calcul de l'inflation », [en ligne] <http://www.banqueducanada.ca/taux/renseignements-complementaires/feuille-de-calcul-de-linflation> (10 juillet 2014)

En somme, dans ses premières années, Bourassa réussit à faire passer son message auprès de certains Canadiens anglais influents qui lui prêtèrent une oreille attentive. Si leur soutien se manifesta de maintes façons, il fut suffisant pour convaincre le jeune député qu'il était sur le bon chemin et qu'il avait un devoir à accomplir pour le bien du Canada. La réception de ses idées dans une partie de la population anglophone du pays le convainquit également qu'il y avait une ouverture au Canada anglais pour un nationalisme canadien. Le sentiment impérialiste, propagé par la presse *jingo*, n'était peut-être pas aussi prévalent que ce qu'on voudrait croire. Il faut également rappeler que ces premiers appuis proviennent d'une vieille génération de libéraux qui n'était pas prête à voir le Canada délaissé son autonomie au profit de l'Empire.

### **3.2. Une alliance nationaliste-conservatrice**

En 1911, ce fut au tour de certains conservateurs de manifester leur appui pour les idées nationalistes de Bourassa. Quelques mois avant les élections qui allaient chasser les libéraux de Laurier du Parlement, deux Canadiens anglais de Montréal vinrent appuyer le mouvement nationaliste. John Boyd, un catholique irlandais, et Charles Hazlitt Cahan, un presbytérien, tous deux conservateurs, entrèrent ainsi en contact avec Bourassa et l'appuyèrent publiquement. L'intérêt grandissant de ces deux conservateurs pour le mouvement nationaliste s'explique entre autres par le débat autour de la création de la marine de Laurier et par la victoire d'un candidat nationaliste à l'élection partielle de Drummond-Arthabaska quelques mois plus tôt, en novembre 1910.

Robert Borden et les conservateurs auraient ainsi cherché une alliance avec les nationalistes pour défaire les libéraux de Laurier, une stratégie en soit fort intéressante<sup>54</sup>. À défaut de s'étendre sur cette alliance et l'élection de 1911, il s'avère à propos de comprendre une des justifications de Bourassa pour cette drôle d'alliance. En 1912, il précisa ainsi à Charles Cahan que ce fut « Mr. Borden's acceptation of the principle of popular consultation, thereby acknowledging the right of Canada to decide for or against contribution to Imperial defence, [that] made it possible for the Nationalists to fight the Laurier Government alongside of him and his party<sup>55</sup>. » Toutefois, l'intérêt pour les idées de Bourassa ne semble pas avoir été une simple stratégie politique, à tout le moins dans le cas de Boyd et Cahan. Ces derniers semblaient sincères dans leur volonté d'améliorer les relations entre Canadiens anglais et Canadiens français et dans leur désir de repenser les relations du Canada avec l'Empire.

### 3.2.1. John Boyd

John Boyd (1864-1933) était un journaliste, poète, historien et traducteur montréalais. Boyd n'était pas actif en politique. S'il était conservateur de cœur, Boyd n'était pas un partisan et il insistait plutôt sur son indépendance<sup>56</sup>. Le *Who's Who* de 1910 déclarait que Boyd était éditorialiste à la *Gazette* de Montréal et qu'il avait aussi eu des liens avec le *Herald* et le *Witness* de cette même ville ainsi qu'avec le *Mail and Empire* de Toronto. La courte biographie mentionnait qu'il fut même honoré par l'Association Saint-Jean Baptiste pour ses poèmes et pour ses traductions d'œuvres canadiennes-françaises<sup>57</sup>. Ca-

---

<sup>54</sup> Cf. R. Bélanger, « Henri Bourassa », *op. cit.*, p. 337-399.

<sup>55</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Charles H. Cahan, 25 janvier 1912.

<sup>56</sup> CHB/BAC, Lettre de John Boyd à Henri Bourassa, 22 janvier 1913.

<sup>57</sup> « BOYD, John », *Canadian Who's Who*, Volume I, London, Times Publishing Company, 1910, p. 24.

tholique irlandais, et faisant partie de la minorité anglophone du Québec, Boyd se révéla un allié important de Bourassa dès les années 1910. En effet, Boyd fut parmi les seuls Canadiens anglais à soutenir un nationalisme canadien et à le définir dans les mêmes termes que Bourassa. Dans une lettre de 1912, il lui affirma d'ailleurs ce qu'il entendait par « Canadian nationalism ». Pour Boyd, il s'agissait d'un « nationalism as broad as the great Dominion itself, a nationalism which recognizes that this Dominion is the land both of French Canadians and English speaking Canadians, that all are entitled to equal justice and that all should work together for our national development and aggrandisement<sup>58</sup>. »

John Boyd et Bourassa s'associèrent pour la première fois en 1911. Dans un article du *Canadian Magazine* de janvier 1911 qui fut par la suite publié dans une brochure sous le titre *The Nationalist Movement*, Boyd chercha à expliquer la signification du mouvement et à décrire son leader, Henri Bourassa. La description du nationaliste que fit Boyd dans son article se montre des plus vibrantes<sup>59</sup>, mais c'est surtout par sa défense du chef nationaliste que la contribution de Boyd se démarque. En effet, l'article tâcha de corriger les déformations sur le personnage. Bourassa, argumentait Boyd, n'était pas anti-Britannique et son mouvement nationaliste n'était pas une campagne cléricale et raciale du Québec. Citant de longs passages d'une interview avec le directeur du *Devoir*, Boyd en vint à présenter le mouvement nationaliste comme un mouvement

---

<sup>58</sup> CHB/BAC, Lettre de John Boyd à Henri Bourassa, 27 décembre 1912.

<sup>59</sup> « What kind of man is he? Picture to yourself a man of forty-two years, in the full vigour of life, of medium height, compact in build, alert and energetic in his movements; of dark complexion, with a short pointed beard, his shapely head crowned by closely-cropped hair sprinkled with gray, and looking upon you from two piercing eyes that reflect a keen and subtle intellect, and you have Henri Bourassa the man. His whole make-up is one of vitality and power. In conversation he is quick and animated, speaking English and French with equal fluency. » John Boyd, *The Nationalist Movement*, Montreal, [s.n.], 1911, p. 5.

canadien au sens large, qui dépassait la province du Québec<sup>60</sup>. Conscient des débats à venir, Boyd avertit en conclusion ses lecteurs anglophones que si la campagne des nationalistes et des conservateurs de Frederick D. Monk s'avèrait fructueuse, « they will have to be reckoned with<sup>61</sup>. »

Il semble qu'après cette collaboration initiale, Boyd et Bourassa développèrent une amitié. Boyd fut d'ailleurs invité à prononcer un discours en janvier 1911, lors du premier anniversaire du *Devoir* à l'Hôtel Windsor. Intitulé « *Canadian Nationalism* », le discours fut lui aussi publié en brochure en 1911. Dans son allocution, Boyd expliqua que son article du *Canadian Magazine* lui avait valu quelques critiques, mais qu'il était toujours prêt à défendre ses compatriotes canadiens-français « against the false and slanderous charges made against them in certain quarters<sup>62</sup>. » En août 1911, Boyd irait même en Ontario pour se porter à la défense de Bourassa. Un article du *Globe* se chargerait toutefois de contrer les efforts de Boyd en dépeignant le chef nationaliste comme étant à la tête d'un mouvement strictement canadien-français et déloyal<sup>63</sup>. Lorsque Bourassa lui demanda son opinion par rapport au Règlement XVII en Ontario, Boyd donna un appui inconditionnel à la minorité franco-ontarienne, lui souhaitant le même traitement que la minorité anglophone du Québec<sup>64</sup>.

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 7-10. Boyd discuta également dans cet article de la brochure d'Oliver Asselin, *A Quebec View of Canadian Nationalism* (Montreal, Guertin Printing Company, 1909, 61 p.), des lieutenants de Bourassa – Lavergne surtout – et du conservateur F.D. Monk, autonomiste et allié des nationalistes.

<sup>61</sup> J. Boyd, « *The Nationalist Movement* », *loc. cit.*, p. 14.

<sup>62</sup> John Boyd, *Canadian Nationalism*, Montreal, [s.n.], 1911, p. 6.

<sup>63</sup> *The Globe*, 28 août 1911, p. 6

<sup>64</sup> Boyd en profita pour discuter du traitement de la minorité canadienne-française partout au Canada : « French Canadians have a right to regard themselves as equal heirs with their English speaking fellow countrymen to a great inheritance, they should neither isolate themselves or allow themselves to be isolated, but proud as they have a right to be of their French blood, jealous of their language and of their faith, they should take pride above all in being Canadians and claim their full share in the national life and de-

Boyd et Bourassa partageaient les mêmes objectifs quant aux questions nationales, mais ils n'arrivèrent pas à s'entendre sur la question de la marine. Bourassa voyait dans la création d'une marine canadienne un danger pour le Canada de s'engouffrer dans un impérialisme mal défini; il s'opposait donc à une défense navale<sup>65</sup>. Boyd, quant à lui croyait à l'utilité d'une marine pour la défense du Canada. Comme il l'expliqua à Bourassa en lui envoyant sa brochure<sup>66</sup>, « [w]hilst as strong a believer as ever in Canadian nationalism, [...] I venture to differ with you by maintaining that to be perfectly effective the organization of the defence of our frontiers, shores and sea-ports as advocated by you, must be supplemented by adequate naval defence<sup>67</sup>. » Bourassa reprocha à Boyd dans une lettre acerbe d'avoir fait le saut chez les impérialistes malgré sa profession de foi nationaliste<sup>68</sup>. Boyd lui répondit dans une longue lettre qu'il se considérait toujours nationaliste et que son objectif était que le Canada participe, de façon pleinement autonome, à la défense de ses intérêts dans l'Empire<sup>69</sup>. Il conclut sa lettre en ajoutant qu'il avait l'intention lui aussi – suivant les exemples du directeur du *Devoir* et de John S.

---

velopment of the Dominion. For the French Canadians to isolate themselves would be a fatal mistake for them, and any attempt on the part of English speaking Canadians to isolate them would be most detrimental to the future of the Confederation, because the French Canadians I am convinced constitute the surest bulwark against what may be termed un-Canadian tendencies. » CHB/BAC, Lettre de John Boyd à Henri Bourassa, 18 octobre 1912.

<sup>65</sup> Cf. Henri Bourassa, *Why the Navy Act Should Be Repealed*, Montréal, Le Devoir, 1912, 62 p.

<sup>66</sup> John Boyd, *The Naval Question: In the Light of Canada's National Interests*, Montreal, [s.n.], 1912, 25 p.

<sup>67</sup> CHB/BAC, Lettre de John Boyd à Henri Bourassa, 27 décembre 1912.

<sup>68</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à John Boyd, 13 janvier 1913.

<sup>69</sup> « But believing as I do that the full development of Canadian nationalism must be within the Empire, we as Canadians it seems to me are vitally concerned in the security and integrity of the Empire, and for that reason Canada should co-operate, I maintain, as an autonomous portion of the Empire with the other autonomous portions of the Empire in assuring that security and integrity. The only federation that I believe in is a free inorganic federation such as exists at present – an alliance based on mutual interest between all the autonomous portions of the Empire. Canadians, I believe should ever be masters of their own destinies. » CHB/BAC, Lettre de John Boyd à Henri Bourassa, 22 janvier 1913.

Ewart et ses *Kingdom Papers* – de se porter à la défense du nationalisme canadien par des conférences et la publication d'un journal<sup>70</sup>.

Bourassa et Boyd continuèrent d'échanger à quelques reprises jusqu'en 1918, laissant voir un grand respect et une amitié malgré le différend sur la marine. Boyd maintint sa défense du nationalisme canadien et, en 1919, il publia un discours, prononcé l'année précédente, où il fit l'apologie du « Canadianism »<sup>71</sup>.

### 3.2.1. Charles H. Cahan

Charles Hazlitt Cahan (1861-1944) était un Canadien de descendance irlandaise et de foi presbytérienne dont le père et le grand-père étaient citoyens canadiens<sup>72</sup>. Originaire de la Nouvelle-Écosse, Cahan finira par installer sa pratique de droit à Montréal, possiblement quelque temps avant 1909 puisqu'il fut désigné conseil du roi par le barreau du Québec à cette date<sup>73</sup>. Il avait été précédemment le leader conservateur à l'Assemblée législative de la Nouvelle-Écosse de 1890 à 1894 et demeurait très actif auprès des conservateurs. Plus tard, il se fit élire en 1925 pour le comté de Saint-Laurent-Saint-Georges, au Québec et il fut secrétaire d'État du Canada dans le cabinet du premier ministre R. B. Bennett de 1930 à 1935. En dehors de la politique active, Cahan était également rédacteur en chef et journaliste<sup>74</sup>.

---

<sup>70</sup> CHB/BAC, Lettre de John Boyd à Henri Bourassa, 22 janvier 1913.

<sup>71</sup> John Boyd, *The Future Of Canada: Canadianism Or Imperialism*, Montreal, Beauchemin, 1919, 106 p.

<sup>72</sup> CHB/BAC, Lettre de Charles H. Cahan à Henri Bourassa, 6 septembre 1926.

<sup>73</sup> « CAHAN, Charles Hazlitt », *Canadian Who's Who*, Volume I, London, Times Publishing Company, 1910, p. 39.

<sup>74</sup> Cahan tenta de se faire gagner un siège à la Chambre des Communes pour la Nouvelle-Écosse en 1896 et 1900, mais fut défait. Il tenta à nouveau en 1917, sous la bannière Unioniste en 1917 dans le comté de Maisonneuve, mais ne remporta pas. Bibliothèque du Parlement, « Charles Hazlitt Cahan », *PARLINFO*, [en ligne] <http://www.parl.gc.ca/Parlinfo/> (13 juillet 2014).

Nonobstant le fait que ses relations avec Bourassa ne débutèrent qu'avec le rapprochement des conservateurs de Borden<sup>75</sup>, il ne faudrait pas voir dans l'intérêt de Cahan un simple opportunisme politique. L'avocat, soutient l'historien Réal Bélanger, « semblait bien sincère dans ses gestes pour soutenir le mouvement nationaliste et le faire connaître par ses lettres, discours et conférences aux Canadiens anglais<sup>76</sup>. » Comme le précise l'historien, la correspondance entre Bourassa et Cahan donna lieu à « bel échange épistolaire », et à l'« une des meilleures expressions » de la pensée de Bourassa au sujet de la participation du Canada au gouvernement de l'Empire<sup>77</sup>.

Cahan et Bourassa s'étaient tous deux opposés à la loi de la marine telle que proposée par Laurier, mais après la victoire des conservateurs de Borden, ils se séparèrent sur la question de la défense navale. Pour Cahan, comme pour Bourassa, ce qui se cachait derrière cette question était avant tout le statut colonial du Canada et le problème de ses relations politiques avec la Grande-Bretagne et son empire<sup>78</sup>. Critiquant l'ébauche d'une conférence de Cahan, Bourassa lui fit savoir en quoi ses vues sur la représentation du Canada dans les affaires impériales ne s'accordaient pas avec celles du conservateur : « your idea being that such representation is, or should be, the aim of all Canadians, while my own view is that colonial representation should come only as a consequence of colonial participation in Imperial armaments<sup>79</sup>. » Cahan prit les commentaires de Bourassa au sérieux, ce qui donne un indice de l'influence que put avoir le chef nationaliste

---

<sup>75</sup> L'historien C.P. Stacey atteste que Cahan approcha Bourassa à la demande de Borden. C. P. Stacey, *Canada and the Age of Conflict, volume I: 1867-1921*, Toronto, University of Toronto Press, 1985 (1977), p. 148.

<sup>76</sup> R. Bélanger, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 382.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>78</sup> Charles H. Cahan, *The Real Significance of the Naval Issue*, [s.l.], [s.n.], 1911, p. 5.

<sup>79</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Charles H. Cahan, 25 janvier 1912.

sur la pensée du futur secrétaire d'État. Remerciant Bourassa, il écrit, « [t]hese interchanges [of opinions] modify considerably my own point of view, and I am more than ever anxious, by a closer study of the issues, to reach definite conclusions upon which I may eventually permanently establish my own personal opinions<sup>80</sup>. » Dès lors, une longue relation d'entraide et d'influence mutuelle débuta.

Bourassa consultera ainsi Cahan sur la question des écoles séparées dans les territoires du Keewatin et leur annexion à la province du Manitoba. Les consultations juridiques de l'avocat furent incluses dans la brochure *Pour la justice*, après avoir été publiées d'abord dans le *Devoir*. Cahan y précisera que la situation étant avant tout politique et non légale et que seul un amendement pouvait protéger les droits et privilèges de la minorité du Keewatin<sup>81</sup>. Malgré l'appui du juriste, l'amendement ne fut pas adopté par le Parlement. De nombreuses autres traces d'une collaboration entre les deux personnages transparaissent dans leur correspondance. Bourassa demanda, par exemple, les critiques de Cahan sur une ébauche de son discours à la Conférence internationale d'arbitration du Lake Mohonk<sup>82</sup>. Cahan prit également la défense de Bourassa durant l'incident du Canadian Club en septembre 1914<sup>83</sup>. De plus, il écrivit de nombreuses lettres publiques à des journaux anglophones défendant l'attitude de Bourassa sur la question de la marine<sup>84</sup>.

---

<sup>80</sup> CHB/BAC, Lettre de Charles H. Cahan à Henri Bourassa, 27 janvier 1912.

<sup>81</sup> Henri Bourassa, *Pour la justice*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1912, p. 35-39. L'appui de Cahan pour la minorité se fera encore plus manifeste dans CHB/BAC, Lettre de Charles H. Cahan à Henri Bourassa, 7 mars 1912.

<sup>82</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Charles H. Cahan 30 avril 1913.

<sup>83</sup> CHB/BAC, Lettre de Charles H. Cahan à Henri Bourassa, 24 septembre 1914.

<sup>84</sup> Cf. CHB/BAC, Dossier « Cahan, C.H. – Lettres publiés dans divers journaux re Question navale et traduction française faite au Devoir 1911-1912 ».

Cahan proposa également à Bourassa de réunir ses éditoriaux du *Devoir* discutant de l'annexion aux États-Unis et de les traduire en anglais pour une brochure afin de lutter contre les déformations des journalistes anglophones. Ce faisant, Cahan témoigna de ce qu'il percevait comme un changement dans le climat intellectuel canadien :

I do not profess to approve in their entirety of the arguments which you have presented, nor of the conclusions which you derive therefrom; but I do sincerely believe that there is an ever-increasing number of your Canadian fellow-citizens of English descent, who desire concord and union in Canada, and who, to attain that end, are predisposed to deal frankly and fairly with issues arising out of differences of races, religions, languages and localities. To the earnest student of the conditions now existing in Canada, such a translation will be sincerely welcomed<sup>85</sup>.

Le climat au Canada anglais était donc favorable à une discussion saine et ouverte sur les relations du pays avec l'Empire, sur ses responsabilités envers ce dernier ainsi que sur les rapports entre Canadiens anglais et Canadiens français. Le message de Bourassa pouvait dès lors continuer son chemin au Canada anglais.

### **3.3. Tensions à Montréal, tensions au pays**

Un autre épisode de l'avant-guerre, l'élection municipale de 1914, fournit l'occasion d'une association entre Charles H. Cahan, Henri Bourassa et un troisième personnage, Joseph Cyrillus Walsh. En mars 1914, les citoyens de Montréal devaient élire leur maire. La course à la mairie s'avérerait toutefois précurseur, ou plutôt, pour reprendre les mots de Bourassa, « symptomatic of a deep change in the dispositions of the French-Canadians towards their English-speaking fellow-citizens<sup>86</sup>. » Les Canadiens français, forts de leur nombre, n'étaient plus enclins à faire preuve de générosité envers la minorité anglophone de la métropole en élisant un maire anglophone. Bien qu'une tradition d'alternance entre un maire anglophone et francophone eût été jusque-là maintenue par

---

<sup>85</sup> CHB/BAC, Lettre de Charles H. Cahan à Henri Bourassa, 6 septembre 1912.

<sup>86</sup> Henri Bourassa, *French and English Frictions and Misunderstandings, A few reflections a propos of the Mayoralty Contest*, Montréal, Le Devoir, 1914, p. 8.

les Montréalais, les francophones cherchaient alors à illustrer le manque de fair-play des Canadiens anglais, particulièrement en Ontario avec le Règlement XVII, en élisant de nouveau un maire francophone. Ce changement de mœurs des Canadiens français ne se limitait toutefois pas aux citoyens de Montréal. Les tensions dans la métropole pourraient en effet être considérées comme un échantillon représentatif d'un pays où les rapports entre francophones et anglophones se détérioraient dangereusement dans l'avant-guerre.

Bourassa publia donc quatre éditoriaux en anglais dans *Le Devoir* dans le but de calmer les esprits. Il les rassembla par la suite dans une brochure dans laquelle il inclut en préface les lettres de deux alliés montréalais anglophones qui souhaitaient eux aussi de meilleures relations entre anglophones et francophones, C. H. Cahan et J. C. Walsh. Ce dernier était un journaliste né en Ontario, mais un Montréalais d'adoption. Il assumait avant la guerre la position de directeur au *Montreal Herald*. Très impliqué dans les questions irlandaises, Walsh avait, comme d'autres irlando-catholiques du Canada, tissé un lien d'amitié avec Henri Bourassa<sup>87</sup>. Ces deux lettres tendent à confirmer le désir que pouvaient avoir certains Canadiens anglais à améliorer les relations entre les deux groupes linguistiques avant que la discorde n'éclate, tout en confirmant qu'eux aussi percevaient les dangers des luttes « raciales ».

Dans ses interventions, le directeur du *Devoir* attribua la situation à une incompréhension entre les Canadiens anglais et les Canadiens français de Montréal. Si les deux partis en étaient responsables, Bourassa ne put s'empêcher d'attribuer une large

---

<sup>87</sup> New York Public Library, « Joseph Cyrillus Walsh papers 1913-1947 », *Archives and Manuscripts*, [en ligne] <http://archives.nypl.org/mss/3212> (15 juillet 2014)

part de responsabilité aux anglophones. C'étaient en effet ces derniers qui n'appréciaient pas à sa juste valeur l'esprit tolérant des Canadiens français, y voyant plutôt un signe d'infériorité. Après avoir cité un discours de son grand-père Papineau en faveur des libertés religieuses de la minorité protestante du Québec, Bourassa fit un lourd constat :

Such was then the spirit of the French-Canadians, in matters of creed and language. Such it is now. They have always and *every where*, in Canada, acted according to that spirit. But they are beginning to ask themselves: "How have we been requited? How have we been t[r]eated outside of Quebec? What sympathy has the minority in Quebec shown to us or to French minorities in the English provinces<sup>88?</sup>"

Il poursuivit avec une longue démonstration du climat montréalais et canadien face au fait français. Bourassa remarqua même que, face aux actions des Canadiens anglais, les arguments nationalistes en faveur du bilinguisme « are losing ground with a growing number of our people<sup>89</sup>. » Il appela ainsi les Canadiens anglais à, non pas revendiquer leurs « droits », mais à réfléchir à leur devoir, – « duty to themselves, duty to their neighbours, duty to the whole community to which they belong, as much as the French, – whether the community be the City, the Province, or the Country<sup>90</sup>. »

La lettre de Walsh pourrait se décrire comme un reproche quant à la résistance des anglophones à s'ouvrir à cette autre culture avec laquelle ils cohabitaient dans la même ville. Walsh invita ainsi les Canadiens anglais à se rapprocher des Canadiens français, qui n'étaient pas si différents :

On the other hand, there is no scarcity of that very human passion, curiosity. People who do not read French confess they do not understand how an obviously intelligent person like Mr Bourassa reaches the curious opinions popular legend identifies with his name, but if he will only speak in English they will crowd to hear him; and when he writes in English they permit themselves the agreeable sensation of placing their

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 22.

minds alongside his, generally with the result of pronouncing him a quite commendably reasonable being<sup>91</sup>.

Walsh illustre de ce fait que les idées de Bourassa n'étaient peut-être pas aussi radicales et déloyales que certains le pensaient. Il avança aussi l'idée d'un rapprochement entre les anglophones et francophones, une idée longtemps défendue par Bourassa, qui serait également reprise dans l'après-guerre. « Enlightenment, conclut-il, is the first necessary step towards the restoration of concord if there exists a breach<sup>92</sup>. »

Dans sa lettre, Cahan se fit plus critique envers les quatre articles de Bourassa. Il commenta que les Canadiens anglais de la province de Québec, particulièrement les membres de la communauté d'affaires, avaient de moins en moins de représentation à Québec et à Ottawa et qu'ils devaient procéder par relations personnelles et par influence indirecte. Ce genre de représentation, argumenta Cahan, ne leur permettait pas de défendre la cause de la minorité canadienne-française de l'Ontario, bien qu'ils désiraient accorder à celle-ci les mêmes droits que la minorité anglophone du Québec. Réalisant que ces commentaires n'avaient peut-être pas aidé la cause de Bourassa, Cahan assura que le point de vue des Canadiens français tel qu'exprimé par le directeur du *Devoir* permettait une certaine introspection chez les anglophones. Puis il conclut avec un optimisme : « This is Canada's growing time; and I recall certain physical distresses of my own youth which sympathetic parents were wont to describe as “growing-pains”. No growing nation can escape like discomforts, and usually their existence and frank recognition are both symptomatic of increasing good health<sup>93</sup>. » Ainsi, les deux alliés de Bourassa tentèrent de l'aider en appelant au calme et en visant un rapprochement entre les

---

<sup>91</sup> Cité dans *ibid.*, p. 6.

<sup>92</sup> Cité dans *ibid.*, p. 7.

<sup>93</sup> Cité dans *ibid.*, p. 3-5.

deux groupes linguistiques de Montréal et du Canada entier. Les efforts ne furent pas suffisants. Médéric Martin fut élu par les Canadiens français, mettant fin à la tradition d'alternance. L'épisode de la mairie demeure un témoin des tensions grimpantes entre les deux groupes à la veille du conflit européen. Il met aussi en évidence les espoirs de Bourassa de participer à de meilleures relations entre Canadiens anglais et Canadiens français. Cependant, durant la Première Guerre mondiale, les inconforts ne diminuèrent pas. Ils se transformeraient plutôt en une profonde douleur, un déchirement.

En somme, de sa démission au premier conflit mondial, Bourassa se tailla une certaine popularité dans quelques milieux du Canada anglais. L'intérêt que lui portaient alors ses compatriotes anglophones était en croissance et leur rencontre tendait à diminuer l'opposition à ses idées et à démystifier les divergences, souvent apportées par une mauvaise presse. Il réussit à se créer de bons alliés qui lui offrirent une aide précieuse dans la diffusion de son nationalisme et dans la lutte à l'impérialisme. L'appui de ces alliés reflète ainsi la diversité des opinions au Canada anglais. Ce ne sont pas tous les Canadiens anglais qui désiraient un rapprochement avec l'Angleterre et une plus grande place pour le Canada dans les décisions impériales. L'acceptation partielle des idées de Bourassa assura une réflexion sur la place du Canada dans l'Empire et sur les relations entre les deux peuples fondateurs. Puis arriva la guerre. Le conflit aurait d'énormes impacts politiques au pays, autant dans les relations internes que dans les relations extérieures. Le bourassisme en viendrait à heurter un mur de plein fouet.

## CHAPITRE 4

### DIVISION ET DURCISSEMENT DANS UN CANADA EN GUERRE

Vous savez que j'ai un penchant à trouver opportun ce que la majorité des gens trouvent fort inopportun. Depuis tantôt vingt-cinq ans, il n'y a guère de choses que j'ai dites ou écrites sans que les gens sages répètent, en levant les yeux et les bras au ciel : "C'est vrai, mais ce n'est pas le temps de le dire"<sup>1</sup>.

- Henri Bourassa, 1923

Cette section poursuit l'analyse de la réception des idées de Bourassa débutée au chapitre précédent. Encore une fois, la correspondance du nationaliste permet de dégager les grandes tendances du Canada anglais par rapport à l'acceptation de ses idées. Tout d'abord, il en ressort un durcissement évident des positions, et ce, de part et d'autre. La Première Guerre mondiale fut une période de grandes tensions entre Canadiens français et Canadiens anglais, entre nationalistes et impérialistes et entre catholiques francophones, protestants et catholiques irlandais. Si, quelques mois avant la guerre, les idées de Bourassa semblaient donc être de plus en plus discutées, voire en voie d'être acceptées par une partie du Canada anglais – le désir de créer une page anglaise du *Devoir* reflétant alors l'optimisme du mouvement – la guerre vint mettre un frein à l'approbation croissante du bourassisme. En effet, les Canadiens anglais nationalistes, qu'ils fussent en faveur de l'indépendance du Canada ou du maintien d'un lien avec l'Empire, mirent de côté les discussions constitutionnelles afin de se battre pour le Canada et la liberté. Durant les premiers mois du conflit, le désir d'une victoire alliée en vint ainsi à éclipser presque totalement toute réflexion sur les questions nationales du

---

<sup>1</sup> CHB/BAC, Lettres de Henri Bourassa au Révérend Père G. Daly, 1<sup>er</sup> juin 1923.

Canada dans la sphère publique canadienne. Bien qu'il ne fût pas la seule voix discordante, Bourassa demeura un champion de l'anti-impérialisme et d'un nationalisme proprement canadien durant la guerre, ce qui lui valut les foudres de la presse et d'une large portion de la population au Canada anglais. Dans l'après-guerre, Bourassa diminuera les énergies consacrées à la défense de son idéal national, mais certains Canadiens anglais prendront la relève.

Le 8 septembre 1914, revenant d'un voyage d'études en Europe et en Angleterre, Bourassa décrivit dans *Le Devoir* sa position par rapport à la participation du Canada dans la guerre européenne. L'éditorial de Bourassa, coiffé du titre « Le Devoir national », cherchait avant tout à répondre à deux questions. Premièrement, à ceux qui se demandaient s'il approuvait la participation du Canada aux guerres de l'Angleterre, Bourassa répondit un « non » ferme. Pour le directeur du *Devoir*, le Canada n'avait « aucune obligation morale ou constitutionnelle ni aucun intérêt immédiat dans le conflit actuel. » Mais, poursuivit-il, « le Canada, comme nation, embryonnaire si l'on veut, comme communauté humaine, p[ouvait]-il rester indifférent au conflit européen? » À nouveau, il répondit par la négative. Pour le nationaliste, le Canada avait, par conséquent, le « devoir national de contribuer, dans la mesure de ses forces et par les moyens d'action qui lui [étaient] propres, au triomphe et surtout à l'endurance des efforts combinés de la France et de l'Angleterre<sup>2</sup>. » Ainsi, au début du conflit mondial, Bourassa, tout en critiquant les causes, motifs et buts de la guerre, demeura d'avis que le Canada ne pouvait rester indifférent face à la situation européenne.

---

<sup>2</sup> *Le Devoir*, 8 septembre 1914, p. 1.

En ce début de guerre, plusieurs croyaient que le conflit aurait pour incidence l'unification de tous les Canadiens dans une cause commune. Mais, comme l'expliquent les historiens Robert Craig Brown et Ramsay Cook, cet espoir tendait à ignorer les divisions au pays, particulièrement en lien avec la question de la langue française en dehors du Québec et surtout « the very problem the war brought to a head: the nature of Canada's relations to, and responsibility in, the British Empire. » La guerre, de poursuivre les auteurs, « would finally make it brutally necessary to force a conclusion on what had been a hung jury for a decade and a half<sup>3</sup>. » Cette même situation se remarque du côté des relations de Henri Bourassa avec le Canada anglais. La presse partisane et impérialiste joua un grand rôle dans la formation d'une opinion publique négative vis-à-vis du nationaliste; Bourassa fut ainsi présenté comme déloyal à la cause des alliés. Les correspondants du nationaliste craignaient quant à eux ses positions et ses dénonciations en raison de leurs effets sur l'effort de guerre canadien, et sur le climat politique interne. La prolongation du conflit les amena néanmoins à discuter avec Bourassa de l'avenir du Canada dans l'Empire et à chercher à calmer les tensions entre les francophones et anglophones, tensions qui atteignirent leur paroxysme avec la crise de la conscription de 1917. À la fin de la Première Guerre mondiale, ces discussions ne firent que gagner en importance, mais le fossé entre les Canadiens anglais et Canadiens français était désormais profond. La guérison s'annonçait pénible. Dans les années d'entre-guerre, un nationalisme canadien, qui se rapprochait fortement des idées défendues par Bourassa depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, gagna l'assentiment de plusieurs adeptes au Canada anglais,

---

<sup>3</sup> Robert Craig Brown et Ramsay Cook, *Canada 1896-1921: A Nation Transformed*, Toronto, McClelland and Stewart, 1974, p. 250-254.

mais son exécution fut compromise par ce déchirement qui mit beaucoup de temps à se cicatriser.

#### **4.1. La trahison de Bourassa**

##### *4.1.1. La condamnation de la presse*

La lecture que fit la presse anglophone des éditoriaux du nationaliste au début septembre 1914 fut bien différente des intentions de Bourassa. Du texte du 8, la presse ne retint que sa réfutation du devoir constitutionnel du Canada de se porter à la défense de l'Empire. À cet effet, l'éditorial du *Montreal Daily Mail* est peut-être l'exemple le plus virulent. Les éditoriaux de Bourassa du début septembre furent ainsi perçus par ce journal comme des « disloyal and irrelevant appeals to prejudice and passion ». Bourassa, s'enflammait l'auteur de l'éditorial, « is busily engaged in stabbing the British Empire in the back. » L'éditorialiste ne se garda aucune réserve; il dénonça les propos déplacés tenus par Bourassa alors que le Canada était en guerre :

The Daily Mail has pointed out how the fierce light reflected by grim war has shone through the frail disguise of hypocrites and poseurs. No one has been unmasked so completely as Mr. Bourassa. His propaganda of shame requires peaceful times, when spirits are quiet and lies may be spoken with impunity. It took a war with Britain and France as allies to show the French race in Canada how despicable and mean the man is. [...] He stands today to-day leaning on a past reputation, broken and hopeless, babbling silly incoherencies. No longer can he puzzle his enemies or please his former friends<sup>4</sup>.

L'analyse que fit la presse de la position de Bourassa était répandue, et ce même dans la presse francophone. À Québec, *L'Action sociale*, journal de l'archevêché, se distança ainsi de la position de Bourassa dans son éditorial du 14 septembre<sup>5</sup>. Dans cette même ville, le *Daily Telegraph* affirmait quant à lui que certaines personnes avaient été pen-

---

<sup>4</sup> *Montreal Daily Mail*, 11 septembre 1914, p. 4.

<sup>5</sup> *L'Action sociale*, 14 septembre 1914, p. 1.

dues pour bien moins<sup>6</sup>. Devant cette vague de commentaires, Charles H. Cahan, l'allié conservateur de Bourassa, alla jusqu'à adresser des lettres à plusieurs journaux anglophones pour dénoncer leur campagne qui soulevait ainsi les dissensions internes. Dans celle qu'il envoya au *Herald*, il dénonça leur manque de « British fair play »<sup>7</sup>. Dans une autre lettre, publiée cette fois dans *The Gazette* de Montréal, l'avocat montréalais souligna que les journaux s'étendaient démesurément sur l'absence d'obligation constitutionnelle envers l'Empire telle que l'avancait Bourassa, « but, précisa-t-il, they omit his really important declaration that it is Canada's duty to assist Great Britain and France to the extent of the forces and means at our command<sup>8</sup>. » Cahan défendit Bourassa. Cela ne l'empêcherait toutefois pas d'avoir une opinion différente de celle du nationaliste sur les motifs de la guerre et les actions de Sir Edward Grey, sujets discutés par Bourassa dans ses éditoriaux de septembre<sup>9</sup>.

L'attitude de Bourassa au début du conflit fut donc largement mal interprétée. Toutefois, le directeur du *Devoir* n'aida pas sa cause dans les jours et mois qui suivirent et qui virent le conflit perdurer. Après avoir acquiescé à la participation du Canada selon ses moyens, il continua de signer des éditoriaux dans son quotidien disséquant les responsabilités des nations en guerre, critiquant l'Angleterre et prévenant des risques pris par le Canada dans cette guerre. Un autre sujet prit également une grande place dans les pages du *Devoir*, la situation de la minorité canadienne-française en Ontario, qui voyait

---

<sup>6</sup> Caricaturant le retour d'Europe de Bourassa alors que le conflit venait d'être déclenché, l'article conclut sur ces mots : « It all becomes men of the Bourassa stamp to sneak for cover behind the ample folds of the Union Jack, and when out of harm's way attempt to besmear it. TRAITORS ARE HANGED EVERY DAY IN EUROPE FOR LESS. », *The Daily Telegraph*, 15 septembre 1914, p. 2.

<sup>7</sup> *Herald and Telegraph*, 15 septembre 1914, tiré du *Devoir*, 16 septembre 1914, p. 1.

<sup>8</sup> *The Gazette*, 16 septembre 1914, p. 9.

<sup>9</sup> Voir les éditoriaux dans *Le Devoir*, 9 au 14 septembre 1914, p. 1 et CHB/BAC, Lettre de Charles H. Cahan à Henri Bourassa, 10 septembre 1914.

alors ses droits éducationnels restreints par le Règlement XVII. Bourassa se porta à la défense de ses compatriotes à plusieurs reprises, s'exprimant parfois avec frénésie contre les protestants et les catholiques irlandais. L'affermissement de son ton et de ses positions fut perçu comme un affront par la population canadienne-anglaise. Rapidement, dans l'opinion de plusieurs Canadiens anglais, Bourassa passa d'un nationaliste aux opinions divergentes à un traître aux propos déloyaux et un instigateur de tensions raciales. Il reçut des lettres peu flatteuses, comme celle de Joseph 'Fighting Joe' A. Clark, futur maire d'Edmonton, qui voyait en Bourassa un ami de « *Bill Kaiser, the Kid Killer* »<sup>10</sup>. Les attaques étaient telles qu'en 1915, Bourassa tourna la situation au ridicule dans sa lettre à un correspondant : « [i]f I endeavoured to correct all the slanders to which I am subjected, lui indiqua-t-il, I would have to publish a daily supplement to LE DEVOIR<sup>11</sup>. »

#### 4.1.2. *La disparition des tribunes*

L'effet de cette perception de Bourassa chez les Canadiens anglais ne se fit toutefois pas sentir que dans la presse. Il devint également très difficile pour le nationaliste de prendre la parole au Canada anglais. Trois événements illustrent la muselière imposée à Bourassa. Tout d'abord, au début d'octobre 1914, le Political Science Club de l'Université Queen's à Kingston invita Bourassa à venir présenter ses opinions devant leurs membres. Le nationaliste leur répondit qu'il s'y rendrait avec plaisir et précisa, quelques jours plus tard, que son allocution porterait sur les obligations et les responsabilités du

---

<sup>10</sup> CHB/BAC, Lettre de Joseph A. Clark à Henri Bourassa, 4 février 1916. Voir Annexe

<sup>11</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à J.-A. Macdonald, 7 janvier 1915.

Canada<sup>12</sup>. Toutefois, à la fin du mois, l'attitude du club – menée par un exécutif nouvellement élu – était tout autre. Leur nouveau secrétaire informa Bourassa que « [t]he strong feeling which has been aroused here and throughout Ontario by your views – as we have recently gathered from a careful reading of 'Le Devoir', since the opening of the war – on the duty and action of Canada in the present European crisis, render in our opinion such an address at present inadvisable<sup>13</sup>. » Le club avisa toutefois que, après la guerre, il souhaiterait entendre ce que le nationaliste aurait à dire.

L'incident du Canadian Club de Montréal, quelques semaines plus tôt avait été tout aussi frappant. Le 24 septembre, un des membres du club, Lansing Lewis, proposa d'expulser Bourassa afin d'illustrer la désapprobation du Canadian Club quant à sa campagne nationaliste. La motion fut applaudie par les quelque 600 personnes présentes; seul A.R. McMaster invita à rejeter la motion<sup>14</sup>. Or, Bourassa n'était même pas membre de ce club. Il avait refusé d'en faire partie puisque, comme il l'expliqua dans sa lettre au président du club, Frank D. Adams, le club n'étant pas bilingue, il n'était pas vraiment « Canadian »<sup>15</sup>. L'incident fit tout de même sensation dans la sphère publique en étant repris par plusieurs journaux en quête de presse. Il témoigne des esprits échauffés et du genre de contestation que l'on réservait alors à Bourassa.

---

<sup>12</sup> CHB/BAC, Lettres de G.-S. Macfarlane à Henri Bourassa, 3 et 20 octobre 1914 et de Henri Bourassa à G.S. Macfarlane, 5 et 21 octobre 1914.

<sup>13</sup> CHB/BAC, Lettre de J. Grant Countryman à Henri Bourassa, 29 octobre 1914

<sup>14</sup> La *Gazette* reproduit la motion complète dans son article sur l'incident le jour suivant : « Resolved, that this club regrets to feel that the spirit which permitted it to extend the honor of its membership to Mr. Henri Bourassa, one of the most eloquent of our French-Canadian fellow-citizens, does not seem to be understood or appreciated by him; therefore this feels, in justice to its French and English-speaking members, who believe in a united Canada, and who are loyally giving of their time, their lives and their money to the service of their King and country, that the treasurer should be instructed to return his fee to Mr. Bourassa, expressing the hope that he will live long enough to realize what it means to be a true patriot and citizen. », *The Gazette*, 25 septembre 1914, p. 4.

<sup>15</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Frank D. Adams, 24 septembre 1914.

Suite à ces deux événements, Bourassa attaqua les clubs pour leur manque d'ouverture. Il s'enflamma ainsi contre le Political Science Club de Queen's : « [m]y deepest regret is that in one of the most respectable institutions of learning in Canada, the Prussian spirit of intolerance should tend to displace the true traditions of British liberty and freedom of thought, of speech and of discussion<sup>16</sup>. » Puis aux deux clubs, il envoya une transcription d'une carte postale qu'il avait reçue afin de leur illustrer le genre d'après dangereux que leurs actions leur valaient :

Montreal, Nov. 2/14.

M. Henri Bourassa.

You are a slimy snake. All English Protestant Canadians think so. French Canadians are dirty crooked liars. English-speaking Protestant Canadians have made up their minds that you will be placed under subjection. French Canadian Catholics are all dirty cowards. There is a distinct feeling all over Canada against you and your tribe. We do not trust a single French Catholic. We are going to expel you from Canada. Bravo QUEEN'S and CANADIAN CLUB!

BRITISHER<sup>17</sup>.

Finalement, le troisième incident se produisit à Ottawa, en novembre et décembre 1914. Bourassa fut invité à faire une conférence dans la capitale le 22 novembre par le People's Forum. Toutefois, une large campagne de protestation fut mise en branle, notamment par le *Ottawa Journal*<sup>18</sup>. Des tracts, plus tard recopiés par Bourassa dans sa brochure *The Duty of Canada at the Present Hour*, furent distribués dans la ville afin d'annoncer la venue de ce « preacher of discord and strife, this snarling Ananias, [...] this breeder of rebellion, this hater of all things British, this cowardly misrepresenter of

---

<sup>16</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à J. Grant Countryman, 4 novembre

<sup>17</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à J. Grant Countryman, 4 novembre 1914 et lettre de Henri Bourassa à G.S. Currie [Assistant-secrétaire], 4 novembre 1914.

<sup>18</sup> L'autre quotidien de la capitale, le *Citizen* prit quant à lui position en faveur de Bourassa. R. Rumilly, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 519.

facts[,] this journalistic snake in the grass<sup>19</sup>. » La conférence fut annulée quelques jours avant la date prévue en raison de l'intimidation faite aux organisateurs – certains ayant été « called up by phone as late as midnight<sup>20</sup>. »

Néanmoins, des citoyens invitèrent à nouveau Bourassa à prononcer une conférence, cette fois-ci en date du 16 décembre. Des tracts furent une fois de plus distribués, avec un message très clair destiné aux loyalistes : « **THE SKULL OF REBELLION MUST BE SMASHED** »<sup>21</sup>. L'intimidation fut au rendez-vous; un des organisateurs, A.C. Glennie, perdit même son emploi puisque son patron avait peur des représailles sur son commerce qui avait été nommé dans un article de l'*Ottawa Journal* sur Glennie<sup>22</sup>. Bourassa se présenta au Théâtre Russell, mais soldats et « loyalistes » débarquèrent dans l'enceinte, se bagarrèrent et empêchèrent le conférencier de s'y faire entendre. Le nationaliste continua son discours devant les journalistes, et se déplaça finalement au Château Laurier pour finir la présentation de ses idées<sup>23</sup>. La répression du nationaliste à Ottawa, à laquelle s'ajoutent les deux incidents précédents démontrent ainsi la difficulté grandissante pour Bourassa de simplement partager ses idées avec les Canadiens anglais – autant oublier leur acceptation.

#### **4.2. Des années difficiles dans la correspondance**

Bourassa reçut également de nombreux reproches dans sa correspondance. À la lecture de celle-ci, certaines constatations s'imposent. Le ton des échanges devint tout d'abord

---

<sup>19</sup> Henri Bourassa, *The Duty of Canada at the Present Hour*, Montréal, Le Devoir, 1915, p. [3].

<sup>20</sup> *Ottawa Evening Journal*, 20 novembre 1914, p. 1.

<sup>21</sup> H. Bourassa, « *The Duty of Canada* », *op. cit.*, p. [4].

<sup>22</sup> Au lendemain de la conférence, la femme de Glennie, une « *little Scotch woman* », se rendit au bureau de l'*Ottawa Journal* pour fouetter le directeur du quotidien qui fit perdre l'emploi de son mari. Cf. *Ottawa Citizen*, 17 décembre 1914, p. 1. Elle recevra, selon Rumilly, « deux grandes gerbes de roses rouges » de Canadiens français d'Ottawa pour son geste. R. Rumilly, « *Henri Bourassa* », *op. cit.*, p. 522.

<sup>23</sup>

plus direct, les échanges d'idées courtoises d'autrefois firent généralement place à des positionnements tranchants et les félicitations disparurent presque totalement. Il est donc possible de voir un abandon des appuis et de l'ouverture que lui manifestèrent autrefois les Canadiens anglais avant les années de guerre.

#### 4.2.1. *Les journalistes alliés*

Dans les premiers mois de la guerre, journalistes et intellectuels écrivirent à Bourassa dans le but de l'inviter à changer son attitude par rapport à l'effort de guerre canadien ou simplement pour l'inviter au silence. John A. Stevenson, Charles H. Cahan et Robert F. Phalen furent parmi les seuls journalistes alliés qui respectèrent, de façon limitée, l'attitude de Bourassa par rapport au devoir national du Canada. Tous les trois lui demandèrent cependant de changer son attitude puisqu'elle pourrait représenter un danger pour les causes futures.

À la veille de dévoiler sa position dans le *Devoir*, il écrivit à John A. Stevenson, l'avocat et journaliste écossais établi à Winnipeg. Dans sa lettre, Bourassa demanda au journaliste de l'Ouest quel serait l'avenir du Canada dans cette tourmente. « She is running more risks of internal strife than external attack, précisa-t-il, but while her rulers and politicians busy so much themselves with the affairs of Europe, they seem to overlook or minimise the near and vital problems of Canada<sup>24</sup>. » La réponse de Stevenson faisait écho aux préoccupations de Bourassa. Selon lui, « [o]ur house of cards has certainly collapsed but the trouble is that most people do not realise how serious the collapse is. » Stevenson s'inquiétait ainsi de la situation économique du Canada, particulièrement dans l'Ouest, et se questionnait sur les effets politiques du conflit. « There may

---

<sup>24</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à John A. Stevenson, 7 septembre 1914.

be an effort after the war to create an Imperial Federal Council, avanca-t-il, but I doubt if it will succeed. » Stevenson conclut que, pour l'instant, la meilleure stratégie était sans doute que chaque région continuât, chacune de leur côté, de s'opposer au régime impérialiste financier de l'Empire (et de l'Ontario); « [t]he modus vivendi could be arranged after victory<sup>25</sup>. » Signe que les deux hommes se rejoignaient sur quelques idées, Stevenson mentionna également au passage qu'il avait publié en août un article dans le *British Review* sur le nationalisme de Bourassa. Cet article se vit qualifié par le directeur du *Devoir* de « perhaps the most illuminating and equitable study of our movement that has been published so far<sup>26</sup>. »

Bourassa conserva en la personne de Stevenson un allié contre l'impérialisme. Cependant, le journaliste winnipégois, comme la majorité des Canadiens anglais, ne pouvait approuver les opinions exprimées par Bourassa sur le bien-fondé de la guerre. S'il voyait l'attitude du nationaliste par rapport à la défense impériale – donc des devoirs constitutionnels du Canada envers l'Empire – comme « quite reasonable », Stevenson critiqua néanmoins son homologue dans une lettre du 30 septembre 1914. Il était, assurait-il à Bourassa, bien au courant des distorsions de la presse partisane, conservatrice ou libérale qui le peignait comme s'opposant à la guerre, une presse « duly chastising you as a disloyalist. » Mais il ajouta plus loin, « [y]et I do confess, if I may say so, and the view was shared by some of your admirers, that we could not see eye to eye with your view on the war. Pour Stevenson, et pour ces autres admirateurs, la guerre était « essentially a Liberals war – a war of liberation. [...] The whole future of civilization is at

---

<sup>25</sup> CHB/BAC, Lettres de John A. Stevenson à Henri Bourassa, 14 septembre 1914

<sup>26</sup> CHB/BAC, Lettres de John A. Stevenson à Henri Bourassa, 14 septembre 1914 et de Henri Bourassa à John A. Stevenson, 24 septembre 1914.

stake and the whole energies of the world should be bent to crush this dreadful monster, the Prussian war machine. » C'est sur cette base qu'il se permit de suggérer à Bourassa de ne pas nuire aux espoirs politiques d'après-guerre :

I do not think it is any time to talk of constitutional difficulties. All real Liberals here, I don't mean the Liberals for revenue only, are unanimous in their support of the war and many of us would like to see your views on it modified. [...] We would not expect enthusiasm from you about the war but if you would openly criticise the German attitude and cause it would help a lot<sup>27</sup>.

Dans sa réplique, Bourassa laissa savoir qu'il considérait que son attitude correspondait exactement à ce que Stevenson demandait de lui. C'était la presse qui se devait d'être plus juste dans sa présentation des positions de Bourassa. « [T]he story [is] still going on all over the land that I am a disloyal coward, reprocha-t-il. How is it possible to cooperate with such people in building a national sentiment in this country<sup>28</sup>? » Ce sentiment devait l'habiter de plus en plus durant les années de guerre.

À Montréal, l'avocat et journaliste Charles H. Cahan tenait le même genre de discours que Stevenson. Dans une lettre au *Devoir*, il reconnut qu'aucune obligation ne s'imposait au Canada par ses relations constitutionnelles avec la Grande-Bretagne. Toutefois, il argumenta que le Canada avait le devoir de se battre pour les idéaux dont s'inspirait le peuple canadien naissant : « [i]t is our national duty to resist the aspirations of Germany, because her aspirations are absolutely antagonistic and destructive to our own. » Puis, comme Stevenson, Cahan invita indirectement Bourassa à cesser ces critiques. « This is no time, avança-t-il, to engender personal animosities, to discuss domestic grievances, or to criticize official incapacity and inefficiency<sup>29</sup>. » Bourassa lui répon-

---

<sup>27</sup> CHB/BAC, Lettre de John A. Stevenson à Henri Bourassa, 30 septembre 1914.

<sup>28</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à John A. Stevenson, 6 octobre 1914.

<sup>29</sup> CHB/BAC, Lettre de Charles H. Cahan à The Editor of *Le Devoir* [Henri Bourassa], 24 septembre 1914. Traduite dans *Le Devoir* du 1<sup>er</sup> octobre 1914.

drait qu'il était en accord avec ses « broad sentiments », mais qu'il n'était pas en accord avec les faits. Puis le nationaliste y alla d'une pointe à l'endroit de l'avocat concernant les idéaux britanniques vantés par ce dernier dans sa lettre – une pointe qui n'est pas sans rappeler leurs échanges antérieurs sur les relations entre Canadiens anglais et Canadiens français. « As to national liberties, lui dit-il, allow me to state frankly that the Saxons have no more the real sense of it, whether they come from Anglo Saxondom or from Teutonic Saxondom [*sic*]<sup>30</sup>. » La comparaison des Canadiens anglais avec les Allemands deviendrait un argument populaire dans la lutte pour les droits de la minorité canadienne-française en Ontario. La comparaison avec les Prussiens, en plus de blesser profondément les Canadiens anglais, démontre la radicalisation des positions et le refroidissement des relations entre les deux éléments. Les divergences d'opinions mineures avec Bourassa n'empêchèrent pas Cahan de prendre la défense de Bourassa dans la presse et en privé, notamment lors de l'incident du Canadian Club<sup>31</sup>.

Finalement, à l'Est, en Nouvelle-Écosse, l'avocat et journaliste Robert F. Phalen eut une réaction semblable lorsque Bourassa lui envoya son article du 8 septembre. Il lui envoya ainsi une courte, mais sincère lettre qui ne manquait de mettre Bourassa en garde contre lui-même : « I have thought it possible that your renewal of the Nationalist discussions at this time might weaken your influence for political and moral good in Canada, which influence I have regarded as very important<sup>32</sup>. » Bourassa le remercia de sa franchise et publia même dans *Le Devoir* l'article sur le mouvement nationaliste que Phalen avait écrit pour le *Casket*, une autre, lui dit-il, « accurate and sincere analysis »

---

<sup>30</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Charles H. Cahan, 3 octobre 1914.

<sup>31</sup> Cf. *The Gazette*, 25 septembre 1914, p. 4 et CHB/BAC, Lettre de Charles H. Cahan à Frank D. Adams, 24 septembre 1914.

<sup>32</sup> CHB/BAC, Lettre de Robert F. Phalen à Henri Bourassa, 16 octobre 1914.

du mouvement à ajouter à celle de Stevenson<sup>33</sup>. Ainsi, les journalistes et alliés de Bourassa, autant conservateurs que libéraux, multiplièrent les avertissements. Au début de la guerre, ces derniers croyaient que le moment n'était tout simplement pas propice à une discussion des enjeux constitutionnels touchant à l'Empire et à l'éducation. Il fallait d'abord vaincre les Allemands et ensuite ces problèmes constitutionnels canadiens pourraient être discutés.

#### 4.2.2. *Les remarques de Toronto*

La critique de certains intellectuels se fit dans le même sens, mais elle fut généralement plus acerbe. Dans les premiers mois du conflit, deux Torontois, John Squair et Edward Kylie échangèrent pour la première fois avec Bourassa. Squair (1850-1928) était directeur au département d'études françaises au University College de l'Université de Toronto. Sa connaissance de la langue française lui permit d'ailleurs de puiser directement dans *Le Devoir* pour s'abreuver des idées de Bourassa<sup>34</sup>. Rapidement, ou plutôt trop rapidement, Squair critiqua la position du directeur du *Devoir*. Le 10 septembre, il écrivit à Bourassa, « [y]our signed articles in the *Devoir* pain me a good deal. You speak of a national duty incumbent on Canadians; there is no national duty just now but one, and that is "defeat the Germans". » Squair condamnait ce qu'il percevait comme l'appel à l'indépendance de Bourassa. « Shame on you. Where is the coeur français that should beat beneath your ribs? », lui envoya-t-il<sup>35</sup>. Puis quelques jours plus tard, il adressa une seconde lettre à Bourassa, cette fois-ci pour s'excuser de la lettre précédente. « I see now, avoua-t-il, that perhaps I was too hasty in expressing myself and that if I had wait-

---

<sup>33</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Robert F. Phalen, 28 octobre 1914.

<sup>34</sup> CHB/BAC, Lettre de John Squair à Henri Bourassa, 28 octobre 1914.

<sup>35</sup> CHB/BAC, Lettre de John Squair à Henri Bourassa, 10 septembre 1914.

ed a little you would have cleared everything up to my satisfaction. I can now express my approval of your position and desire to make amende honorable if I have wronged you<sup>36</sup>. » Tout un revirement. Squair ne précisa toutefois pas exactement quelle était la position de Bourassa qui méritait son approbation. Il faut faire l'hypothèse qu'il s'agissait des précisions du nationaliste quant à l'absence d'obligations constitutionnelles du Canada qui n'effaçait pas le devoir du Canada dans le présent conflit. S'il n'est pas possible de confirmer le rôle joué par la presse dans cette première perception de Squair, il est toutefois facile de voir le genre d'émotion que suscitait une lecture trop rapide des idées de Bourassa.

La méprise de Squair amena également Bourassa à critiquer l'ignorance, chez les Canadiens anglais, de la langue française – il n'était alors pas encore au courant de la profession de Squair – ainsi qu'à condamner le traitement des Canadiens français en Ontario. Pour Bourassa, il valait mieux s'inspirer d'un système bilingue comme au Pays de Galles « rather than copy in an aggravated manner, the educational policy applied by the German Kaiser in French-speaking Alsace-Lorraine. » Il félicita néanmoins Squair qui, par son excuse, offrait un rare exemple du « British fair play »<sup>37</sup>. Squair continua de communiquer avec Bourassa. Tout comme les journalistes, il invita le nationaliste à at-

---

<sup>36</sup> CHB/BAC, Lettre de John Squair à Henri Bourassa, 21 septembre 1914.

<sup>37</sup> Bourassa précisa : « These very words of mine, which raised a turmoil of protest and indignation, sincere or affected, because I dared make a strict reservation of the constitutional principles which have always governed the relations of Great Britain and the self governing colonies in matters of defence, are a mere repetition of what I stated in London, this very summer, in several public utterances as well as in many private interviews. In England, they were considered by all as utterly legitimate and proper, and by many as indisputable. Here, they are denounced as “disloyal” and even, according to the loudest apostles of loyalty, such as your SATURDAY NIGHT or our NEWS and PATRIE, no punishment short of the shackles and the gallows would be adequate to my disloyalty. Decidedly, English Canada is far more Prussian-like than British. », CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à John Squair, 24 septembre 1914.

tendre le bon moment pour se lancer dans les débats qu'il soulevait alors dans *Le Devoir*<sup>38</sup>.

Bien qu'il fit partie du mouvement Bonne Entente<sup>39</sup>, le professeur n'approuvait pas le nationalisme bourassien tel qu'il le percevait par sa lecture du quotidien montréalais. Il voyait ce nationalisme comme une chose bien dangereuse. Selon Squair, le danger se trouvait dans la division qu'il créait :

It tends to divide Canada on racio-religious lines, expliqua-t-il à Bourassa, and if pushed far might land us in civil war. At all events it strengthens the hands of fanatical Orangemen amongst us in Ontario, and nothing could be more hostile to good government. [...] [A] patriotic man would not write things in time of war to produce bad feeling between two essential parts of the population of his country<sup>40</sup>.

Ainsi, pour le Torontois, les actions de Bourassa n'encourageaient pas le respect des deux « races », mais les divisaient et encourageaient les orangistes, ce groupe de protestants qui, aidé d'une minorité de catholiques irlandais, était à l'origine de l'application du Règlement XVII en Ontario. Il y avait donc une grande incompréhension de la part de Squair quant au bourassisme.

À l'hiver 1915, Bourassa reçut également quelques lettres signées par un jeune professeur d'histoire, Edward Kylie (1880-1916). Grâce à l'intervention de George M. Wrong, directeur du département d'histoire de l'Université de Toronto, Kylie avait été envoyé à Oxford en Angleterre pour y compléter ses études. Après celles-ci, l'historien catholique se vit offrir un poste dans le département de Wrong en 1904, ce qui surprit le milieu universitaire très protestant de Toronto. Il y devint professeur associé en 1912<sup>41</sup>. Kylie fut également engagé avec le mouvement Round Table, une initiative britannique

---

<sup>38</sup> CHB/BAC, Lettre de John Squair à Henri Bourassa, 26 septembre 1914.

<sup>39</sup> R. Talbot, « Une réconciliation », *loc. cit.*, p. 100-101.

<sup>40</sup> CHB/BAC, Lettre de John Squair à Henri Bourassa, 28 octobre 1914.

<sup>41</sup> Ramsay Cook, « KYLIE, EDWARD JOSEPH », *Dictionnaire biographique du Canada*, [en ligne] [http://www.biographi.ca/fr/bio/kylie\\_edward\\_joseph\\_14F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/kylie_edward_joseph_14F.html). (22 juillet 2014).

ayant pour but de renforcer les liens entre les dominions et l'Empire à laquelle étaient associés les Britanniques Lionel Curtis, lord Milner et Philip Kerr. Au Canada, des hommes tels que George M. Wrong, l'homme d'affaires Joseph Flavelle, les journalistes John Stephen Willison et John A. Stevenson ainsi que Vincent Massey, politicien et futur gouverneur général du Canada (premier Canadien à représenter la couronne britannique) firent partie du mouvement, mais ils refusèrent l'union impériale<sup>42</sup>.

Kylie semblait plus ouvert aux idées de Bourassa que son collègue Squair. Cherchant une solution au problème de l'éducation en Ontario, Kylie écrivit à Bourassa – en français – en janvier 1915 dans le but de savoir si une rencontre entre le surintendant d'éducation de l'Ontario et son homologue du Québec ne pourrait pas porter fruit. Dans cette même lettre, il laissa toutefois savoir à Bourassa que « [ses] discours et [ses] écrits sur la guerre [avaient] fait beaucoup de mal à la cause de la langue française dans cette province. » Pour Kylie, les Canadiens français qui se laissaient guider par Bourassa vers la non-participation donnaient des munitions aux orangistes et aux Irlandais puisque par conséquent ces derniers « sacrifi[ai]ent beaucoup plus pour aider la France et la Belgique que les Canadiens français »<sup>43</sup>. Il reprochait ainsi à Bourassa d'« aid[er] les ennemis de sa patrie »<sup>44</sup>.

L'échange entre les deux hommes, qui suivit cette première lettre, est des plus intéressants quant aux définitions de l'impérialisme proposées par chacun des intervenants. Bourassa définissait ainsi l'impérialisme anglais comme s'apparentant au militarisme allemand, et surtout comme ayant le même but, soit la domination du monde. Bou-

---

<sup>42</sup> John Kendle, « Round Table Movement », Encyclopédie Canadienne [en ligne] <http://www.thecanadianencyclopedia.com/fr/article/round-table-movement/> (22 juillet 2014).

<sup>43</sup> CHB/BAC, Lettre de Edward Kylie à Henri Bourassa, 21 janvier 1915.

<sup>44</sup> CHB/BAC, Lettre de Edward Kylie à Henri Bourassa, 18 février 1915.

rassa avança également en conclusion qu'il préférerait le franc impérialiste à des hommes comme Kylie. « Je l'estime infiniment plus, laissa ainsi savoir Bourassa, et tous ceux qui ont la même sincérité, que les multiples professeurs d'hypocrisie qui s'efforcent de nous faire croire que l'Angleterre ne veut dominer le monde que par charité bienveillante et philanthropique<sup>45</sup>. » Kylie lui donnerait sa définition de l'impérialisme dans une lettre d'avril 1915. Écrite en anglais puisque Bourassa avait changé la langue de correspondance par souci de clarté dans une lettre précédente, la définition de Kylie était une forme beaucoup plus souple – naïve dirait probablement Bourassa – de l'impérialisme :

[W]e may in fact be disputing about terms. I use imperialism in a broader sense than you – you seem to mean by it a brutal militarist policy – I use it in a more neutral way as a faith in the British Empire – that such an Empire is or should be imperialist or militarist or navalist in your sense of the words I consider unnecessary and unlikely – a state like the British Empire can be what we wish it to be – so Germany can be what its people decide<sup>46</sup>.

Cet échange illustre bien la difficulté de trouver un accord quand le terme central à la discussion est défini de manière très différente par les deux protagonistes.

Leur correspondance est aussi intéressante puisqu'elle donna l'occasion aux deux hommes d'expliquer leurs positions par rapport à la guerre. Pour Kylie, la guerre servait avant tout à renverser un régime autoritaire et militariste en Allemagne afin d'instaurer le même genre de libertés que l'on trouvait dans l'Empire britannique. C'était ce genre de libertés, bien différentes de celles du système allemand qui, selon Kylie, permettait au directeur du *Devoir* de faire librement ces critiques. Il compara ce dernier aux Edward Shaw, John S. Ewart, James Keir Hardie qui ne savaient peut-être pas faire la différence entre les deux systèmes, mais qui étaient tout de même « libres à condamner leur pa-

---

<sup>45</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Edward Kylie, 25 janvier 1915.

<sup>46</sup> CHB/BAC, Lettre de Edward Kylie à Henri Bourassa, 1<sup>er</sup> avril 1915.

trie »<sup>47</sup>. Il invita ainsi Bourassa à ne plus décourager l'enrôlement des Canadiens français. Dans sa réplique, le nationaliste expliqua pourquoi les libertés britanniques n'avaient pas la même signification à ses yeux :

[H]alf a century after the conclusion of the Federal compact, all French and Catholic minorities have been more or less deprived of their most elementary right, while the English Protestant minority in Quebec has ever been treated with the amplest generosity. As long as that state of things exists, it is useless to talk of national accord and to make the French Canadians bless British rule and institutions. To them, British rule is what they see and feel of it in Canada. You and every cultured English Canadian should realise that the French Canadian is far more exclusively and thoroughly Canadian than you are<sup>48</sup>.

Pour Bourassa, Kylie était tombé dans le piège de la presse impérialiste du Canada et comprenait mal les luttes du nationaliste. Ce dernier expliqua qu'il n'était pas surpris que la plupart des Canadiens anglais, « deplorably deficient as they are, in Ontario especially, in the knowledge of foreign languages and of everything which goes on beyond the borders of their small corner of land », se laissassent duper par la presse quant à ses idées. « But, poursuivit-il, that a man of your culture should fall in the same clap-traps, surpasses my power of comprehension<sup>49</sup>. » Kylie ne fut toutefois pas en mesure de participer à la restructuration de l'Empire qui allait bientôt s'imposer puisque l'historien mourut des complications d'un vaccin contre la typhoïde en mai 1916, alors qu'il venait de commencer son entraînement militaire<sup>50</sup>.

### **4.3. De nécessaires discussions**

#### *4.3.1. Le Canada dans l'Empire*

La discussion des enjeux constitutionnels canadiens durant la guerre était des plus ardues. Même les personnes qui partageaient des idées très semblables à celles de Bouras-

---

<sup>47</sup> CHB/BAC, Lettre de Edward Kylie à Henri Bourassa, 18 février 1915.

<sup>48</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Edward Kylie, 4 mars 1915.

<sup>49</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Edward Kylie, 4 mars 1915.

<sup>50</sup> Ramsay Cook, « KYLIE, EDWARD JOSEPH », *Dictionnaire biographique du Canada*, [en ligne] [http://www.biographi.ca/fr/bio/kylie\\_edward\\_joseph\\_14F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/kylie_edward_joseph_14F.html). (22 juillet 2014).

sa croyaient que le moment était mal choisi pour en faire la promotion. Le meilleur exemple de cette attitude se retrouve sans doute du côté de John S. Ewart, un éminent juriste en faveur de l'autonomie canadienne que certains appelaient même « the 'English Bourassa' ». Durant les premiers mois de la guerre, Ewart épousa lui aussi la cause alliée. Il suspendit par conséquent la publication de ses *Kingdom Papers* – qui argumentait pour l'indépendance du Canada – et invita Bourassa à ne pas forcer la discussion en public<sup>51</sup>. « I should not think it at all right at the present time, écrivit-il au nationaliste en 1916, to say anything that would tend to distract our people during the stress of war. To me, the first requisite is solidarity, and for that purpose necessarily the subordination of the many conflicting things and ideas which would effect that solidarity<sup>52</sup>. » Dans leur correspondance privée, les deux hommes s'entendirent toutefois sur la nécessité de repenser l'Empire.

En 1916, à la suite de sa lecture de la brochure *Que devons-nous à l'Angleterre*, Ewart s'inquiéta de l'hésitation exprimée par Bourassa dans cette dernière. Ewart trouvait que celui-ci n'était pas assez clair. « You do not desire imperial federation on the one hand, nor independence on the other. », avança-t-il. Ewart avisa ainsi Bourassa que son « half in half out idea will, I am persuaded, never be regarded as a quite worthy and honorable position<sup>53</sup>. » Dans sa réplique, Bourassa tâcha de le rassurer quelque peu. Le nationaliste ne voyait pas de divergence entre ses vues et celles d'Ewart, il se faisait tout simplement plus patient que le juriste. Mais, expliqua-t-il, « I confess freely that the is-

---

<sup>51</sup> Peter Price, « Fashioning a Constitutional Narrative : John S. Ewart and the Development of a 'Canadian Constitution' », *Canadian Historical Review*, vol. 93, n°3 (septembre 2012), p. 378-379.

<sup>52</sup> CHB/BAC, Lettre de John S. Ewart à Henri Bourassa, 1<sup>er</sup> décembre 1916.

<sup>53</sup> CHB/BAC, Lettre de John S. Ewart à Henri Bourassa, 7 janvier 1916.

sue is now forced upon us<sup>54</sup>. » C'est pourquoi Bourassa avait pris position dans sa brochure en faveur de l'indépendance, ou en dernier recours, à une association impériale où le Canada aurait une juste représentation. Dans sa réponse, Ewart s'exprima plutôt contre l'idée de Fédération impériale, qu'il comparait à un mauvais mariage<sup>55</sup>. Ce fut également Ewart qui informa Bourassa de la publication des études de Lionel Curtis sur le Commonwealth – études qui menèrent à la création de ce dernier – avant même leur publication officielle au Canada<sup>56</sup>. Bourassa étudia donc les écrits de Curtis et les utilisa abondamment, particulièrement dans sa brochure *Independence or Imperial Partnership*<sup>57</sup>. Vers la fin de la guerre, Ewart se remit quant à lui à l'écriture de ses brochures, changeant le titre de *Kingdom Papers* pour les *Independence Papers*<sup>58</sup>.

Plus le conflit s'allongea et plus la correspondance de Bourassa offrit de pistes quant à la réception de ses discussions constitutionnelles. En 1916, le colonel Oliver Mowat Biggar (1876-1948), un militaire, fonctionnaire et futur premier directeur général des élections du Canada, avoua ainsi au directeur du *Devoir* sa préférence pour une union impériale, la deuxième option envisagée par Bourassa, mais il regretta le ton employé par ce dernier qui agaçait « many of those from whom otherwise your remarks would command a considerate, if not perhaps, a s[y]mpathetic hearing »<sup>59</sup>. De la Colombie-Britannique, le juge Archer Martin (1865-1941) écrivit à Bourassa pour lui exprimer

---

<sup>54</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à John S. Ewart, 17 janvier 1916

<sup>55</sup> « It appears to me like marrying a woman that you thoroughly dislike because you cannot at once get the woman that you want believing that the arrangement will be so bad that it must end in a divorce. I should rather wait a little and try to educate my fellows. », CHB/BAC, Lettre de John S. Ewart à Henri Bourassa, 15 novembre 1916.

<sup>56</sup> Voir CHB/BAC, Lettre de John S. Ewart à Henri Bourassa, 12 avril 1916, lettre de Henri Bourassa à John S. Ewart, 2 mai 1916, lettre de Henri Bourassa à MacMillan & Co., Publishers, 2 mai 1916 et lettre de Lionel Curtis à Henri Bourassa, 11 mai 1916.

<sup>57</sup> Henri Bourassa, *Independence or Imperial Partnership*, Montréal, Le Devoir, 1916, 62 p.

<sup>58</sup> P. Price, « Fashioning a Constitutional Narrative », *loc. cit.*, p. 379-380.

<sup>59</sup> CHB/BAC, Lettre de Oliver Mowat Biggar à Henri Bourassa, 12 avril 1916.

sa satisfaction de le voir discuter de la question des relations du Canada avec l'Empire. Pour ce père de deux fils ayant pris les armes, il fallait absolument s'assurer de se défaire de la « subservient condition of Canada whereby we may again be cast at any time, bound hand and foot, into the unspeakable horrors of war and without having any voice to prevent it »<sup>60</sup>. De son côté, l'historien Adam Shortt (1859-1931) fit savoir à Bourassa qu'il prenait plaisir à suivre son duel d'opinions avec Lionel Curtis, sans toutefois clairement prendre position<sup>61</sup>. Finalement, Robert F. Phalen, le journaliste de la Nouvelle-Écosse et allié du nationaliste, donna quant à lui raison à Bourassa par rapport à l'indépendance du Canada, mais prophétiquement. Et les prophètes, glissa-t-il au nationaliste, « must not hope to see their prophecies come true too soon. » Il ne fallait pas forcer les choses et il fallait surtout s'assurer de protéger les droits des francophones avant de se lancer à la poursuite d'un Canada indépendant<sup>62</sup>.

Puis vint la crise de la conscription en 1917. Les relations entre anglophones et francophones furent des plus tendues. En effet, la crise accentua un clivage qui était à se former depuis le début de la guerre. John S. Ewart eut beau indiquer à Bourassa en janvier 1918 qu'il cherchait ardemment une « method by which our English-speaking and French-speaking peoples can be brought, if not to perfect harmony, at least to the relations which existed before the conscription act », la réponse de Bourassa laissait entrevoir l'effet de la crise au Canada français : « It will take a very long time to convince

---

<sup>60</sup> CHB/BAC, Lettre de Archer Martin à Henri Bourassa, 14 novembre 1916.

<sup>61</sup> « Not being in sympathy with the ulterior purposes of either of you [Curtis and Bourassa], and not being at all convinced of your fundamental assumptions regarding the practical working of responsible government and, least of all, of the probability of either of your schemes having a practical outcome, I can afford to enjoy the bloodless duel and to await with interest Mr. Curtis' reply. », CHB/BAC, Lettre de Adam Shortt à Henri Bourassa, 29 novembre 1916.

<sup>62</sup> « I should prefer to see Canada's independence post-poned to the day of judgement, rather than that the great French-Canadian race should not have its due weight in an independent Canada. », CHB/BAC, Lettre de Robert F. Phalen à Henri Bourassa, 16 août 1917.

our people that British fairplay is not a mere shibboleth and pharisaic stock-phrase<sup>63</sup>. »

La scission entre les Canadiens anglais et les Canadiens français posait une grande difficulté à l'élaboration de la nationalité canadienne dans l'après-guerre. Pour Bourassa, la priorité, comme il l'avancéait depuis bientôt vingt ans, était que les deux groupes se respectent et soient égaux. Si le nationaliste se fit parfois pessimiste, de plus en plus, des Canadiens anglais vinrent à penser comme lui.

#### 4.3.2. *En quête de meilleures relations*

« Now we are at a turning point », écrivit en 1919 Alex Stuart, un avocat d'Edmonton, alors qu'il suggérait à Bourassa de se lancer dans une « vigorous campaign for complete Canadian nationality »<sup>64</sup>. Le chef nationaliste, épuisé de la guerre, acquiesça tout en précisant que le travail devait dorénavant se faire chez les Canadiens anglais<sup>65</sup>. Plusieurs répondirent au souhait du nationaliste.

Dans une récente thèse de doctorat, Robert Talbot consacre un de ses chapitres à la transition, au Canada anglais, du nationalisme ethnique britanno-canadien vers un nationalisme civique anglo-canadien. Son analyse de cette transition se concentre sur trois auteurs en particulier, William Henry Moore, Percival Fellman Morley et Arthur Hawkes. Dans les œuvres qu'ils signèrent à la fin de la guerre – respectivement *The*

---

<sup>63</sup> CHB/BAC, Lettre de John S. Ewart à Henri Bourassa, 18 janvier 1918 et lettre de Henri Bourassa à John S. Ewart, 29 mars 1918.

<sup>64</sup> CHB/BAC, Lettre de Alex Stuart à Henri Bourassa, 11 mars 1919.

<sup>65</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Alex Stuart, 2 avril 1919. Dans une seconde lettre, Bourassa se fit encore plus explicite : « This work of national reconstruction, moral and social as well as political and material, must be undertaken right now, and pursued courageously, in spite of all misgivings and repeated disappointment. But what I meant, and must repeat, is, that the work should be started where the germs of Imperialism, Jingoism and racial antagonism took birth and whence they have spread all over the country. [...] Some of the attempts made recently “to conciliate” the French Canadians were so clumsy, or so manifestly insincere and calculating, that the feeling of distrust created during the war by the general charges of disloyalty and cowardice, is, probably, more acute now than it was during the war. » CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Alex Stuart, 1<sup>er</sup> mai 1919.

*Clash!* (1918), *Bridging the Chasm* (1918) et *The Birthright* (1919)<sup>66</sup> – ces trois Canadiens anglais furent parmi les premiers à accepter une vision pluraliste du pays et à chercher à réparer les relations avec leurs compatriotes francophones. Talbot voit chez ces auteurs la source de la vision libérale du nationalisme civique qui se propagera entre les deux guerres chez les historiens et dans la classe politique<sup>67</sup>. Il est donc à propos d'examiner les relations entre ces auteurs et Henri Bourassa, qui argumentait depuis longtemps une rencontre semblable des deux peuples fondateurs. À ces trois auteurs s'ajoutent d'autres correspondants qui, quelques années après la guerre, cherchaient eux aussi à créer une nation canadienne.

S'il est clair que plusieurs idées propagées par Bourassa semblent avoir été récupérées par les Moore, Morley et Hawkes, il demeure extrêmement difficile de fournir les preuves d'une influence de Bourassa, surtout pour les deux premiers. Les relations de ce dernier avec Moore et Morley furent en effet très limitées. La correspondance publique du nationaliste ne contient que deux courts échanges, un avec chaque homme. Les trois hommes forment néanmoins le pendant canadien-anglais du bourassisme.

William Henry Moore est né en Ontario en 1872. Il devint avocat et agriculteur, puis il serait député fédéral de 1930 à 1940<sup>68</sup>. Moore écrivit à Bourassa en 1915 alors qu'il était

---

<sup>66</sup> Il est à noter que ces trois livres furent tous publiés par la même maison d'édition, J.M. Dent and Sons, une filiale torontoise d'une firme de Londres. Henry Button en assumait la direction. Cf. UNC, « J.M. Dent & Sons Records, 1834-1986 », *University of North Carolina at Chapel Hill's Louis Round Wilson Special Collections Library* [en ligne] [http://www2.lib.unc.edu/mss/inv/j/J.M.Dent\\_and\\_Sons.html](http://www2.lib.unc.edu/mss/inv/j/J.M.Dent_and_Sons.html) (7 juillet 2014). Une note de l'éditeur dans le livre de Hawkes indique même que ce fut la réception positive de *Clash!* qui encouragea la diffusion des idées contenues dans *Birthright*. Arthur Hawkes, *The Birthright: A Search for the Canadian Canadian and the Larger Loyalty*, Toronto, J.M. Dent & Sons, Ltd., 1919, 380 p. ii.

<sup>67</sup> Robert Talbot, *Moving Beyond Two Solitudes: Constructing a Dynamic and Unifying Franco-phone/Anglophone Relationship, 1916-1940*, Thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa, 2014, p. 120.

<sup>68</sup> Bibliothèque du Parlement, « William Henry Moore », *PARLINFO*, [en ligne] <http://www.parl.gc.ca/Parlinfo/> (7 juillet 2014)

secrétaire pour le Canadian Northern Railway afin de nuancer des propos tenus par *Le Devoir* sur la compagnie qu'il représentait. Un court échange s'ensuivit, mais sans intérêt, si ce n'est la deuxième lettre de Moore dans laquelle il nota au passage que bien qu'il ne fût pas en accord avec toutes les opinions de Bourassa, il reconnaissait son honnêteté intellectuelle<sup>69</sup>. L'auteur fit néanmoins allusion à Bourassa à quelques reprises dans *The Clash!*. Moore se chargea ainsi de justifier l'attitude du nationaliste et des Canadiens français par rapport à la situation scolaire en Ontario. Il admit que « M. Bourassa and other champions of the French-Canadian nationality have had many bitter things to say of the English-Canadians of Ontario<sup>70</sup>. » Mais, comparant la situation à celle de la Pologne sous l'emprise allemande – une comparaison souvent faite par Bourassa et d'autres Canadiens français –, Moore conclut que la réaction au Québec était non seulement justifiable, mais également louable puisque les droits scolaires de la minorité anglophone furent maintenus dans la province de Québec<sup>71</sup>. Il prit aussi Bourassa en exemple afin d'expliquer que l'homogénéité n'était pas nécessaire au Canada<sup>72</sup>. Finalement, lorsqu'il aborda les causes de la faible participation des Canadiens français, l'auteur rappela que lors des débats sur la marine canadienne, Bourassa lança une campagne qui ne connut du succès qu'avec l'appui financier de Canadiens anglais « who, preaching Imperialism in Ontario, either found political consistency in supporting anti-

---

<sup>69</sup> CHB/BAC, Lettres de William Henri Moore à Henri Bourassa, 7 octobre et 1<sup>er</sup> novembre 1915 et lettres de Bourassa à Moore, 12 octobre et 3 novembre 1915.

<sup>70</sup> William Moore, *The Clash! A Study in Nationalities*, Toronto, J.M. Dent & Sons, Ltd., 1919, p. 224.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 224-25.

<sup>72</sup> « Personally, I am not any more anxious to force my mind upon my neighbour than to have him force his mind upon me. It has been my good fortune to know both John R. Robinson of the "Telegram" and M. Henri Bourassa of "Le Devoir" – outstanding figures in the Canadian clash. Much alike in several respects, by reason of differences, they are each capable, under a truce to the national feud, of carrying separate offerings to their common country. I would not for anything have Robinson made over into a Catholic-French-Canadian, nor have Bourassa made over into a Presbyterian-Scotch-Canadian. That would mean loss to the State, not gain; and an inestimable loss, if it were followed by conversion of their compatriots and co-religionists. » *Ibid.*, p. 247.

Imperialism in Quebec, or did not mind inconsistency<sup>73</sup>. » Pour Moore, il était donc injuste de blâmer les Canadiens français quant à l'attitude de non-participation qu'ils avaient adoptée avant la guerre. Ces trois mentions de Bourassa dans *The Clash!* font toutefois référence à son rôle politique au Canada français; Moore ne se réfère pas directement à Bourassa pour ses idées<sup>74</sup>.

Les relations entre Henri Bourassa et Percival F. Morley, qui travaillait dans la fonction publique ontarienne<sup>75</sup>, étaient encore plus négligeables. Il n'envoya à Bourassa qu'une seule lettre en 1919 pour l'informer de la publication de son livre et lui expliquer ses intentions :

I have endeavored to persuade English-Canadians that their attitude toward their French-speaking countrymen is largely wrong; that their prejudices concerning them are foolish; and that by a change of policy on their part, especially in the vital questions of school and language, they may make a large contribution to the national concord which we all desire<sup>76</sup>.

Bourassa le remercia et indiqua que *Le Devoir* avait déjà mentionné la publication dans les semaines antérieures. Il précisa toutefois, « The book will, no doubt, do some good; but so long as Canada remains a dependency, it is useless to hope for a real national unity. » Sans doute pour se distancer quelque peu de l'étude de Morley, qui laissait encore une grande place à l'Empire<sup>77</sup>, Bourassa réitéra l'importance de l'indépendance du Canada, sans laquelle « it is impossible to expect a community of sentiment and that spirit

---

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 279

<sup>74</sup> Dans les notes bibliographiques à la fin de ses chapitres, Moore ne lista seulement que trois auteurs francophones, l'abbé S.-A. Lortie, le sénateur Napoléon A. Belcourt et Charles Langlois. *Ibid.*, p. 83 et 323.

<sup>75</sup> R. Talbot, « *Moving Beyond* », *op. cit.*, p. 115-119.

<sup>76</sup> CHB/BAC, Lettre de Percival F. Morley à Henri Bourassa, 28 août 1919.

<sup>77</sup> Morley défendait les droits linguistiques des Canadiens français en donnant en exemple d'autres parties de l'Empire et en vantant la souplesse du système impérial. Cf. Percival F. Morley, *Bridging the Chasm: A Study of the Ontario-Quebec Question*, Toronto, J.M. Dent & Sons, Ltd., 1919, 83-84 et 110-11.

of tolerance and forbearance which you so rightly wish to foster<sup>78</sup>. » L'ouvrage de Morley ne fera pas non plus de mention ou de références au chef nationaliste.

C'est avec le troisième auteur, Arthur Hawkes, que Bourassa échangea le plus. Originaire de l'Angleterre, Hawkes était un journaliste bilingue qui habita en Ontario et au Québec. Les contacts de Hawkes avec ses compatriotes Canadiens anglais et français l'amènèrent en outre à développer une sympathie pour les deux groupes. Hawkes joua ainsi un important rôle dans le mouvement Bonne Entente qui vit le jour durant les années de guerre; il espérait par cette initiative restaurer l'union nationale en tempérant les opinions en Ontario<sup>79</sup>. Comme le précise Robert Talbot, ce mouvement avait pour objectif de « réunir des personnalités des communautés anglophones et francophones désunies de l'Ontario et du Québec dans une atmosphère cordiale, contribuant à établir des relations amicales et une compréhension mutuelle<sup>80</sup>. »

Les premières pistes de leur relation trouvées dans la correspondance de Henri Bourassa datent des années de guerre. Dans une lettre du mois de juillet 1916, Bourassa donna ses commentaires à Hawkes sur une rencontre entre les deux journalistes. Arthur Hawkes était alors en poste au *Toronto Star* et désirait publier un article sur ses impressions de Bourassa. Ce dernier aurait ainsi lu les notes du journaliste par rapport à leur entretien et offrit « *a few slight corrections* ». S'il ne formula pas de vives objections au texte de Hawkes, il fit tout de même une observation par rapport au mouvement Round Table<sup>81</sup>. Il précisa ainsi : « I have not waited for the leadership of the Round Table to

---

<sup>78</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Percival F. Morley, 3 septembre 1919.

<sup>79</sup> R. Talbot, « Une réconciliation », *loc. cit.*, p. 88.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>81</sup> L'organisation Round Table fut fondé en 1909 et visait « surtout à faire participer les dominions aux décisions relatives à la défense et à la politique étrangères afin de les inciter à affirmer davantage leur

state that Canada must choose in the near future between independence or imperial partnership. That was my view, as expressed in Parliament, as early as the days of the South African War<sup>82</sup>. » Bourassa expliqua ensuite ce qui le motivait à argumenter pour la dissolution de l'Empire et envoya même à Hawkes une copie de sa brochure *Hier, Aujourd'hui, Demain* afin que le journaliste puisse en apprendre davantage sur ses idées nationalistes<sup>83</sup>.

L'interview de Bourassa par Hawkes parut en deux parties dans le *Toronto Star* du 14 et 15 juillet 1916 et fut par la suite rassemblée sous la forme d'une brochure dans laquelle furent incluses la lettre que Bourassa lui avait écrite après leur conversation, la lettre du capitaine Talbot Papineau – cousin de Bourassa – ainsi que la réplique de Bourassa et des explications d'Andrew McMaster<sup>84</sup>. Les impressions de Hawkes par rapport au chef nationaliste démontrent une curiosité, un grand respect et une ouverture par rapport aux idées de Bourassa. Tout d'abord, selon Hawkes, le chef nationaliste se devait

---

caractère national, ainsi qu'à renforcer l'Empire britannique et d'en maintenir l'unité. » John Kendle, « Round Table Movement », *Canadian Encyclopedia*, [en ligne] <http://www.thecanadianencyclopedia.com/fr/article/round-table-movement/> (4 juillet 2014) Parmi ses fondateurs, on retrouve Lionel Curtis, auteur de *Commonwealth of Nations* (1916), avec qui Bourassa échangea à quelques reprises.

<sup>82</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Arthur Hawkes, 10 juillet 1916.

<sup>83</sup> *Ibid.* Bourassa précisa ses motivations à son correspondant, d'un ton honnête et percutant : « One point I did not develop in our conversation is the motive of my desire for the disruption of the British Empire. It is not because it is British, but because it is imperial. All Empires are hateful. They stand in the way of human liberty, and true progress, intellectual and moral. They serve nothing but brutal instincts and material objects. All that is good in British ideals, and there is much of it, would be better served by the free action of several independent British communities than by the common actions of a monstrous Empire, built up by force and robbery, and kept together for no other purpose than allowing one race and one nation to dominate one-fifth of the human race. British nations have to choose between British ideals and British domination. I stand for ideals against domination. I may be hanged for it, in the name of British liberty, but that does not matter. »

<sup>84</sup> Arthur Hawkes, *Canadian Nationalism and the War*, Montreal, 1916, 31 p. Le capitaine Talbot Papineau était le cousin de Henri Bourassa et le militaire écrivit une lettre ouverte à Bourassa, en anglais, pour tenter de le faire changer d'attitude par rapport à la guerre. Bourassa discrédita la lettre – qu'il croit plutôt écrite par Andrew McMaster – et maintint la même attitude.

d'être écouté; « [y]ou can't put out a blaze by turning your back upon it », affirma-t-il<sup>85</sup>. Puis il discuta des impressionnantes connaissances de Bourassa et de sa persévérance. « You may dislike his conclusions, renchérit Hawkes, but you needn't refuse to recognise his brains and his courage<sup>86</sup>. »

Pour Hawkes, Bourassa avait ainsi présagé la guerre et il avait maintenu sa position d'hier sur la défense du Canada. Lorsqu'il s'agit du futur du Canada, l'auteur était d'avis que le nationaliste se battrait pour l'indépendance et chercherait à renouveler la place du Canada dans l'Empire. D'un style imagé, le journaliste observa que le sentiment de Bourassa « towards the British Empire in distress is that of the surgeon in the operating theatre rather than that of the lover at the bedside of the stricken fair<sup>87</sup>. » Tout au long de ces impressions, Hawkes s'efforça de présenter une réponse aux critiques de Bourassa, qui le voyait comme déloyal. Il décrivit ainsi les positions du nationaliste qui, n'étant pas Anglais, mais Canadien, ne partageait pas la fierté de la race britannique<sup>88</sup>. Finalement, Hawkes alla jusqu'à cautionner l'attitude de Bourassa contre le gouvernement<sup>89</sup>. Ces articles du *Star* et la brochure qui en découla suggèrent donc un appui substantiel de Hawkes aux idées de Bourassa par rapport à la place du Canada dans l'Empire et de l'importance d'un sentiment national proprement canadien.

En novembre 1916, le directeur du *Devoir* envoya à Hawkes quelques copies de son « latest crime against the sanctity of Empire », soit l'analyse critique qu'il fit de

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 7-8 et 10-11.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 13. Hawkes rappellera ainsi à ses lecteurs – avant que W. H. Moore le fasse dans *The Clash!* – que les Conservateurs de Borden avaient fait une alliance avec Bourassa en 1911 et qu'ils avaient aidé à propager les idées nationalistes contre la participation du Canada aux guerres impériales. Hawkes conclut : « *Circulations, like chickens come home to roost. Bourassa is some rooster.* »

l'œuvre de Lionel Curtis, *Commonwealth of Nations*. Dans cette missive, il demanderait également à Hawkes de lui fournir le nom des personnes avec qui ils avaient soupé au Club Saint-Denis et d'autres qui pourraient souhaiter faire la lecture de la brochure<sup>90</sup>. Tout semble indiquer que ce souper eut lieu lors de la première visite de la Ligue de la Bonne Entente à Montréal, du 10 au 13 octobre 1916<sup>91</sup>. Hawkes répondit à Bourassa quelques jours plus tard et lui envoya le nom de 29 individus – dont John Godfrey, les professeurs O. D. Skelton et C. B. Sissons, Normand Lambert du *Globe*, et Thomas Findlay – avec qui Hawkes et Bourassa avaient partagé le repas<sup>92</sup>. Ce serait là la seule preuve d'une participation du nationaliste à la Bonne Entente puisqu'autrement, il ne semble pas avoir été enclin à s'impliquer dans la cause. Bien que Bourassa ne nomme pas la Ligue de la Bonne Entente ou ses héritiers dans sa correspondance, il semble y avoir fait allusion à quelques reprises lorsqu'il mentionna les initiatives trompeuses de quelques Canadiens anglais. Il est donc possible d'en déduire qu'il ne croyait pas aux bonnes intentions des membres du mouvement<sup>93</sup>.

La relation entre Bourassa et Hawkes demeura complexe. Hawkes ne partageait pas le point de vue du nationaliste quant à la participation du Canada à la guerre – particulièrement en rapport à la conscription –, mais tous deux s'entendaient sur l'importance de prioriser un point de vue canadien dans les relations avec l'Empire. Dans une lettre datée du 3 juillet 1917 et écrite sur du papier à en-tête du mouvement Win-The-War<sup>94</sup>,

---

<sup>90</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Arthur Hawkes, 17 novembre 1916.

<sup>91</sup> [J. M. Godfrey], *Bonne Entente: How it Began, What it Has Done, and its Immediate Programme*, Toronto, Office of the Bonne Entente, 1916, p. 4.

<sup>92</sup> CHB/BAC, Lettre de Arthur Hawkes à Henri Bourassa, 20 novembre 1916.

<sup>93</sup> Voir par exemple le commentaire que Bourassa envoya à John S. Ewart, *supra*, p. 137.

<sup>94</sup> Le papier à en-tête du mouvement utilise une citation de sir Robert Borden pour résumer les objectifs de l'organisation : « In the fierce flame of this war, in the ordeal of sacrifice which it entails, the strong elements of the Canadian nation will learn the better to understand each other; and, through that understand-

Hawkes définit sa position. « Of course, écrivit-il à Bourassa, I don't accept your point of view about the present stage of the war, but I don't swear in the Ontario style, as, perhaps, you may find from the enclosed<sup>95</sup>. » Attaché à cette lettre se trouvait un article écrit par Hawkes pour le *Globe*. Alors que le Canada était en proie à une grande crise à l'aube de la conscription, Hawkes encouragea les Canadiens anglais, « Native-born » ou « British-born », vers la réalisation d'une nouvelle nationalité canadienne, par l'entremise de la conscription et d'une prise de contrôle par le Canada des troupes canadiennes. Il rassura d'abord ses lecteurs en expliquant l'idée de « birthright » et en précisant que « [y]ou do not love England less because you love Canada more<sup>96</sup>. » Puis il lança l'appel :

The magnitude and magnificence of the present appeal to every child of this hemisphere, and most of all to Canadians whose heritage is both of the Old and the New, stirs his blood as nothing else could. He sees in the war the final justification of Canadian nationality, in which he may humbly glory as one may who helps to build the house. He apprehends the imperishable unity that will come out of tribulations because it will be founded on that vision and faith, and will dissipate the dangers which compass us about because we shall be governed by the passion of "Canada before all<sup>97</sup>."

Voilà un principe que Bourassa s'était empressé de défendre dès la guerre des Boers. Le nationaliste ne manqua pas d'observer ce point lorsqu'il réécrivit à Hawkes. Il lui précisa également que « [t]hen as now, my main objection has always been against the sub-

---

ing, will be welded into a more perfect and splendid unity than ever before. », CHB/BAC, Lettre de Arthur Hawkes à Henri Bourassa, 3 juillet 1917. Le mouvement Win-The-War fut créé en 1917 à la suite de l'échec du mouvement de la Bonne Entente et préconisait la conscription et un gouvernement de coalition pour gagner la guerre. Robert Craig Brown et Ramsay Cook, *Canada 1896-1921: A Nation Transformed*, Toronto, McClelland and Stewart, 1974, p. 265.

<sup>95</sup> CHB/BAC, Lettre de Arthur Hawkes à Henri Bourassa, 3 juillet 1917.

<sup>96</sup> Arthur Hawkes, « NATIVE-BORN, BRITISH-BORN, CANADA BEFORE ALL », *The Globe*, 2 juillet 1917, p. 6. Pour Hawkes, l'idée de « *birthright* » représente l'attachement primitif au Canada et à ses intérêts pour les Canadiens nés au pays et, par extension, leurs parents.

<sup>97</sup> *Ibid.*

servient position made to Canada in the so-called imperial partnership [...] The adoption of a conscription law is rendering the position of Canada still more abject<sup>98</sup>. »

Lorsque, deux ans plus tard, Arthur Hawkes publia *The Birthright*, il connaissait donc très bien les positions de Bourassa. Reprenant ses idées précédemment exprimées et analysant les tensions entre Canadiens anglais et français durant la guerre, l'auteur défendait fermement l'idée d'une nationalité canadienne et le rapprochement entre les deux « races »<sup>99</sup>. Malgré l'échec de la Bonne Entente, Hawkes croyait que « [t]he advance that was made exceeded all expectations<sup>100</sup>. » Il fallait toutefois réparer des torts, particulièrement en Ontario où l'enseignement du français devait être à nouveau permis. Même si la langue française n'avait aucun statut légal officiel en Ontario, Hawkes argumentait que, parce que la citoyenneté canadienne s'exprimait à son plus haut au gouvernement fédéral et qu'à ce niveau le bilinguisme était « the warp and woof of the Constitution », il devenait impossible de ne pas reconnaître un statut au français en Ontario<sup>101</sup>.

#### 4.3.3. Une vision partagée

Dans les années entourant la publication de ces trois ouvrages cités précédemment, les opinions commencèrent en effet à changer et les relations entre francophones et anglo-

---

<sup>98</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Arthur Hawkes, 10 juillet 1917.

<sup>99</sup> Arthur Hawkes, *The Birthright : A Search for the Canadian Canadian and the Larger Loyalty*, Toronto, J.M. Dent & Sons, Ltd., 1919, 380 p. Hawkes caricature ses idées à la page 184 : « The French-Canadians may have much to learn about us—and they are anxious to learn. We have very much to learn about them—and too few of us are willing to begin. Our notions of superiority have cost us dear. We are not as skilled in the art of extracting profit from loss as we think we are. Many of us are as afraid of the French as a gawky youth is afraid of a girl. We vow that we will never enter into full national manhood on level terms with them. We are like the honest, but marvellously incomplete young man who says, “I'm always going to stay with you, mother.” »

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 244.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 201-02.

phones devenaient un peu plus harmonieuses. Plusieurs universitaires et intellectuels en vinrent ainsi à se rapprocher des idées de Bourassa. La plupart d'entre eux gravitaient autour de l'Université de Toronto et tous étaient de tendance libérale.

Charles Bruce Sissons (1879-1965), professeur à l'Université de Toronto, participa ainsi au mouvement de la Bonne Entente durant la guerre tout comme au mouvement qui lui succéda, la Unity League of Ontario, créée en 1921<sup>102</sup>. En 1917, Sissons avait publié, chez J.M. Dent, *Bi-lingual schools in Canada*, une étude de l'éducation bilingue. Sissons espérait par là trouver une solution au problème des écoles bilingues en Ontario. Lorsqu'il en discuta avec Bourassa en 1917, il remarqua « [t]he restoration of confidence between the races is the sine qua non; then frank discussion of certain not insoluble questions of pedagogy and administration<sup>103</sup>. » Après la guerre, Sissons maintint la même attitude. Ainsi, quand Bourassa publia son éditorial dans *Le Devoir* souhaitant la bienvenue à la Bonne Entente, Sissons affirma qu'il appréciait « both its temper and its frankness. » Puis il exprima son désir d'améliorer les relations entre anglophones et francophones. Ses commentaires allaient dans le même sens que l'article du *Devoir* : « We shall not compose our differences, or sensibly reduce them, I fear, till we are prepared to examine their causes and discuss them freely<sup>104</sup>. » En 1923, Sissons demanda également un article de Bourassa pour le *Canadian Forum* sur l'attitude du Québec vis-à-vis de la politique européenne d'alors<sup>105</sup>. Bourassa semblait donc retrouver son rôle

---

<sup>102</sup> R. Talbot, « Une réconciliation », *loc. cit.*, p. 100-101.

<sup>103</sup> CHB/BAC, Lettre de C.B. Sissons à Henri Bourassa, 5 août 1917.

<sup>104</sup> CHB/BAC, Lettre de C.B. Sissons à Henri Bourassa, 10 février 1925. Cf. *Le Devoir*, 21 janvier 1925, p. 1.

<sup>105</sup> CHB/BAC, Lettre de C.B. Sissons à Henri Bourassa, 7 novembre 1923.

d'autrefois et le Canada anglais cherchait à nouveau à comprendre l'opinion francophone.

De l'Université de Toronto, Bourassa reçut également des lettres de George M. Wrong. Directeur du département d'histoire, Wrong avait lui aussi fait partie du mouvement Bonne Entente, et, selon Robert Talbot, il faisait partie des membres les plus sincères avec les Sissons et les Squair<sup>106</sup>. Tout comme Edward Kylie, Wrong avait fait partie du mouvement Round Table canadien, mais avait rejeté l'idée d'une union impériale telle que l'entendait Lionel Curtis. Avant la guerre, Wrong demeura néanmoins un impérialiste par son attachement à l'Empire et par son attachement aux institutions britanniques. En 1916, Wrong, à l'instar de ses collègues Kylie et Squair, avait demandé à Bourassa d'éviter les questions d'éducation, qui rendaient difficile leur travail<sup>107</sup>. En 1923, il témoigna de l'attitude changeante vis-à-vis des idées de Bourassa. Malgré l'impression que pouvaient avoir les Canadiens français de Toronto, Wrong doutait « whether there is any other city in Canada where your views on the Canadian national question would be heard with greater sympathy and tolerance than here<sup>108</sup>. » À la suite de sa lecture de la brochure *Patriotisme, nationalisme, impérialisme* de Bourassa, Wrong écrivit au nationaliste. Bien que l'historien différât sur quelques points avec l'opinion exprimée par Bourassa – il ne voyait pas, par exemple, comment le Canada aurait pu rester hors de la guerre –, il lui avoua que « [y]our nationalism is, it seems to me, in substance my own. » Il semble donc que l'impérialisme de Wrong se nuança pour faire

---

<sup>106</sup> R. Talbot, « Une réconciliation », *loc. cit.*, p. 100-101.

<sup>107</sup> « [F]or me the one question is the war and I regret your urging of less important questions at this time. Many of us – here in Tory and Orange Toronto – love our fellow citizens of French Canada and wish to be not only just but generous and you are making our path very difficult. », CHB/BAC, Lettre de George M. Wrong à Henri Bourassa, 4 septembre 1916.

<sup>108</sup> CHB/BAC, Lettre de George M. Wrong à Henri Bourassa, 26 avril 1923.

place à un nationalisme canadien plus avoué. Wrong, qui fut troublé par les ravages de la guerre, ne voulait pas d'un nationalisme ethnique, qu'il soit britanno-canadien ou canadien-français, et c'était là un autre point qu'il partageait avec Bourassa. « From your opinions, assura-t-il, I am sure that you are opposed to extremists in your own camp as I am to those with whom I am naturally associated<sup>109</sup>. » Tout semble donc indiquer la présence dans l'après-guerre d'un nationalisme politique pancanadien biculturel.

Finalement, en 1925, George Wrong consulta Bourassa en prévision d'une conférence sur les deux « races » au Canada devant la *Canadian Historical Association*. Il demanda ainsi à Bourassa des suggestions de points à développer et des sources qui pourraient lui être utiles. Le nationaliste lui répondra une semaine plus tard, se demandant comment il pourrait bien être utile au professeur. Il ne donna à Wrong qu'un conseil :

L'important, à mon avis, c'est de persuader les Canadiens français qu'il y a, en Ontario, et particulièrement à Toronto, d'autres courants d'opinion et un autre esprit que ceux qui se sont manifestés, depuis quelques années, soit à l'occasion de l'enseignement du français dans les écoles, soit à l'égard des relations impériales. Que vous ne touchiez à aucun sujet en dispute dans la politique, je le conçois; et vous avez entièrement raison. Mais il me paraît d'une importance capitale de ne perdre aucune occasion de démontrer à toutes les catégories de Canadiens, et particulièrement aux Canadiens anglais de Toronto et aux Canadiens français du Québec, qu'il y a entre eux une plus grande communauté de sentiments qu'on ne le croit généralement; et que de cette communauté de sentiments doit surgir un jour un nationalisme canadien, raisonnable et généreux, qui domine sans les effacer les caractéristiques particulières de chaque province et de chaque groupe ethnique. Qu'en pensez-vous<sup>110</sup>?

---

<sup>109</sup> CHB/BAC, Lettre de George M. Wrong à Henri Bourassa, 14 février 1924.

<sup>110</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à George M. Wrong, 29 avril 1925.

Le professeur suivit les conseils de Bourassa dans son allocation<sup>111</sup>. Cette dernière reçut l'approbation du nationaliste, et les propos de Wrong furent également rapportés dans *Le Devoir* et publiés en brochures<sup>112</sup>.

À ces deux universitaires, il faut ajouter les journalistes qui, eux aussi, changèrent d'opinion par rapport aux idées de Bourassa. L'exemple le plus frappant est sans contredit celui de John Wesley Dafoe (1866-1944). De 1901 à 1944, Dafoe fut rédacteur en chef du *Winnipeg Free Press*, un quotidien libéral de l'ouest et ses positions furent souvent à l'opposé de celles de Bourassa. Au même titre, dans sa biographie de Wilfrid Laurier qu'il publia en 1922, Dafoe n'avait eu que peu d'éloges pour Bourassa qui avait trahi le chef libéral. « As for Bourassa, avançait-il alors, « he may live in Canadian history as Douglas lives in the history of the United States - by reason of his relations with the man he fought<sup>113</sup>. » Toutefois, à partir du milieu des années 1920, les deux journalistes débutèrent une correspondance fort amicale dans le but d'échanger leur point de vue sur les questions du jour. L'attitude de Dafoe s'en vit certainement modifiée puisqu'en 1927, il exprima le souhait de pouvoir s'entretenir en personne avec Bourassa. « As you know, avoua-t-il, there are points upon which you and I differ; but this does not in the least prevent me from recognizing the value of your services to Canada<sup>114</sup>. »

---

<sup>111</sup> George M. Wrong, « The Two Races in Canada », *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapports annuels de la Société historique du Canada*, vol. 4, n°1 (1925). p. 21-27.

<sup>112</sup> « [C]'est bien l'une des études les plus lucides et les mieux inspirées qui aient été faites sur ce problème constant et fondamental de notre pays, problème si mal abordé par la plupart des hommes politiques et des publicistes, et dont la juste solution est encore à venir. », CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à George M. Wrong, 4 juin 1925. Voir aussi Henri Bourassa, *Le problème des races au Canada*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1925, 8 p.

<sup>113</sup> John Wesley Dafoe, *Laurier: a Study in Canadian Politics*, Toronto, McClelland and Stewart, 1968 (1963), p. 96.

<sup>114</sup> CHB/BAC, Lettre de J.W. Dafoe à Henri Bourassa, 28 octobre 1927.

Les deux vieux journalistes partageaient également l'opinion que le Canada français était une sauvegarde contre l'américanisme au Canada<sup>115</sup>.

En somme, la guerre mit un frein évident à l'appréciation du nationalisme bourassien. Faisant face à une presse féroce qui le décrivit comme un traître, Bourassa et ses idées perdirent beaucoup d'appuis au Canada anglais. Également, dans l'après-guerre, le chef nationaliste serait remplacé, chez les jeunes nationalistes, par un nouveau maître à penser, l'abbé Lionel Groulx. Ce changement de maître était accompagné d'une mise en emphase sur l'idéal canadien-français plutôt que sur l'aspect pancanadien du nationalisme bourassien. Le chef nationaliste vieillissant ne représentant plus la voix du Canada français dans ces années, il ne pouvait plus s'exprimer avec l'assurance d'autrefois dans ses contacts avec le Canada anglais.

Les conséquences de la guerre, de la question scolaire et de la conscription allaient toutefois bien au-delà de la personne de Bourassa. Tous les Canadiens furent affectés par les attaques émanant d'un côté comme de l'autre; le désir si souvent exprimé par le nationaliste de voir les deux peuples échanger dans le respect fut freiné par la guerre. La tâche de reconstruire les ponts fut extrêmement difficile, mais grâce à l'intervention de Canadiens anglais, les libéraux surtout, un nationalisme canadien se manifesta de nouveau au Canada et assura l'indépendance du pays dans l'entre-guerre. Quel fut l'apport des idées de Bourassa dans ces développements? Il faut peut-être se

---

<sup>115</sup> Lorsque Bourassa souleva le point dans la correspondance, Dafoe répondit : « *If we should ever have a non-adjustable feud in Canada between French and English it would be the end of all things Canadian. The pieces of a disrupted Canada would be sucked into the American maelstrom against any resistance which they might offer.* », CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à J.W. Dafoe à Henri Bourassa, 26 avril 1928 et lettre de J.W. Dafoe à Henri Bourassa, 12 mai 1928.

tourner vers la propre réflexion du nationaliste à l'égard de ses discours et écrits alors qu'il en envoyait des exemplaires à l'historien Frank Underhill en 1934 :

Of course, most of that stuff is now obsolete and of very little value, if ever it had any. But for a student of history, they may offer some interest as showing the trend of mind of one who was, in his way and in his limited sphere of action, one of the pioneers in the movement of resistance to the new Imperialism propounded by Jos. Chamberlain<sup>116</sup>.

---

<sup>116</sup> CHB/BAC, Lettre de Henri Bourassa à Frank Underhill, 23 février 1934.

## CONCLUSION

I feel very strongly that in a country such as this, hopelessly divided in all the great spiritual realms in which most countries find their unity – race, religion, language and traditions – in addition to the geographic and economic partitions that are only just less vital, there can be only one bond of union and that, a bond which comes out of the consciousness of a common country. That may prove to be sufficient or it may not. If it does not, we shall never be a nation, although we may have political autonomy. And if we never become a nation, sooner or later we shall disintegrate<sup>117</sup>.

- Arthur R. M. Lower, 1935

Cette recherche sur les relations de Henri Bourassa avec le Canada anglais eut à sa genèse une réflexion toute simple. Le nationalisme de Bourassa, appelant à un partenariat égalitaire entre les Canadiens anglais et les Canadiens français, demandait corolairement que les Canadiens anglais soient réceptifs et qu'ils s'engagent dans le partenariat. La question était donc de savoir si Bourassa avait eu des partisans et alliés anglophones et si le bourassisme avait eu une portée au Canada anglais. L'analyse de sa correspondance confirme que oui. Plusieurs Canadiens anglais partageaient avec le nationaliste une volonté de voir le Canada gagner en autonomie ainsi qu'un nationalisme politique. Politique puisque ce sont en fait deux éléments distincts par la langue, les traditions et la religion qui se rejoignent à un niveau supérieur afin de promouvoir un attachement à la patrie commune. Ce type de nationalisme pouvait ainsi faire une plus grande place aux Canadiens français dans la Confédération.

---

<sup>117</sup> CHB/BAC, Lettre de Arthur R. M. Lower à Henri Bourassa, 2 mars 1935.

Les idées de Bourassa réussirent donc à se transmettre au Canada anglais dans une certaine mesure. Sur ce point, les efforts déployés par le nationaliste dans le but d'assurer la circulation de ses idées sont remarquables. Son message rayonna bien au-delà de la province de Québec en raison de plusieurs facteurs. Tout d'abord, le jeune député se fit connaître dans les débats à la Chambre des Communes. Son opposition à l'envoi de troupes canadiennes sans l'accord du Parlement y causa tout un émoi. Bourassa défendit en Chambre l'autonomie canadienne contre ce qu'il percevait être une nouvelle vague impérialiste commandée par l'Angleterre. Ces discours d'opposition à Ottawa contribuèrent à ce qu'on parle de lui au Canada anglais. Le nationaliste s'engagea par la suite dans une stratégie de diffusion afin de mettre en garde tous les Canadiens contre l'impérialisme, mais surtout dans le but de faire évoluer les éléments canadien-anglais et canadien-français vers une doctrine nationale forte, qui défendrait avant toute chose les intérêts du pays.

Cette stratégie de diffusion débuta là où le jeune député excellait, c'est-à-dire devant les foules. Bourassa communiqua ses idées à maintes reprises lors de conférences et discours publics dans le Canada anglais, particulièrement avant la Première Guerre mondiale. Ces tournées de propagande avaient pour lui deux motifs. Bien entendu, elles avaient pour objectif principal de présenter ses idées fidèlement à l'auditoire, mais elles permirent également à Bourassa de prendre le pouls de la population anglophone des diverses provinces canadiennes afin de mieux connaître ses compatriotes. Il faut également noter que ces conférences se donnaient principalement dans des clubs et des associations, ce qui sous-entend que Bourassa fut invité à leur adresser la parole. Il y avait donc un désir d'entendre le nationaliste, de discuter des enjeux impériaux et nationaux et

de connaître de source sûre les aspirations du Canada français dont Bourassa se fit le représentant.

La deuxième composante de cette stratégie de propagande se fit à l'écrit. Après quelques années à collaborer dans divers journaux, dont *Le Nationaliste* avec lequel il eut une association étroite, Bourassa fonda son propre quotidien afin d'alimenter la propagande nationaliste. Il connut ses meilleures années de 1910 à 1914 alors qu'il était à la commande de son œuvre de presse, *Le Devoir*. Le quotidien lui permit de partager non seulement ses idées avec les Canadiens français, mais eut également un grand impact dans la diffusion de l'idéal nationalisme au Canada anglais. *Le Devoir* était lu par les Canadiens anglais. La correspondance de Bourassa confirme en effet que le journal circule en dehors des frontières de la province francophone et que sa lecture n'est pas limitée aux milieux canadiens-français. Le quotidien montréalais échangeait également des copies de ses numéros avec d'autres quotidiens et hebdomadaires anglophones, ce qui assura une plus grande circulation auprès des journalistes qui commentèrent, critiquèrent et, parfois, approuvèrent les idées de Bourassa.

À cette œuvre journalistique s'ajoutent les brochures. Celles-ci aidèrent la diffusion des idées en rassemblant discours ou articles dans un format plus pratique à la distribution. Beaucoup de brochures étaient le fruit d'un travail de traduction à l'anglais dans le but spécifique de rejoindre les lecteurs qui ne pouvaient lire les articles en français du *Devoir* et qui se fiaient plutôt aux comptes-rendus de la presse anglophone qui, si elle ne déformait les propos, ne présentait pas en longueur les idées nationalistes. La correspondance étudiée fournit de surcroît les preuves d'une vaste distribution de ces brochures au Canada anglais. Bourassa fit également appel à ses contacts au Canada

anglais afin de distribuer les brochures dans les milieux où elles auraient pu être les bienvenues. Parmi ces distributions stratégiques de brochures, celle de 1913, pour la brochure du discours de Bourassa devant l'Empire Club, est des plus remarquables. Avec l'aide financière et logistique de son allié anti-impérialiste Walter D. Gregory, Bourassa réussit à distribuer près de 1500 brochures de langue anglaise.

La motivation de tous ces efforts de Bourassa pour prendre contact directement avec les Canadiens anglais s'explique par son désir de rejoindre ceux-ci, mais également par la mauvaise presse qu'il put avoir dans les journaux de parti et dans les journaux impérialistes. Cette lecture négative du Canada anglais ne fut pas abordée en profondeur dans la présente analyse, mais elle y occupe une présence constante. La presse semble en effet avoir été le principal frein à une franche discussion publique des idées de Bourassa. Il fut critiqué à la fois en raison de son opposition au gouvernement, qu'il soit libéral ou conservateur, mais aussi du fait d'une incompréhension majeure de ses idées. Le nationaliste n'appelait pas à l'indépendance immédiate et encore moins à une république qui rejetait les institutions britanniques, dont la Couronne. Son désir était avant tout de voir le Canada poursuivre son chemin vers une autonomie constitutionnelle qui lui aurait permis de gérer son avenir selon ses propres intérêts. Ces idées n'étaient pas si éloignées du sentiment impérialiste-nationaliste libéral de plusieurs Canadiens anglais. La presse impérialiste fut donc pour Bourassa à la fois la source de sa motivation et la source d'une opposition tenace. Pour les historiens, il reste néanmoins beaucoup de travail à

faire du côté de la compréhension de la presse impérialiste, particulièrement son impact dans les journaux francophones au Canada français<sup>118</sup>.

Le cœur de l'étude s'attarde à quelques exemples de Canadiens anglais qui réussirent à allier leur pensée à celle de Bourassa. Ces derniers attestent de la diversité intellectuelle alors présente au Canada anglais vis-à-vis des relations avec l'Empire et vis-à-vis de la minorité canadienne-française. À la suite de la présentation de ces divers personnages connus ou peu connus, trois grandes tendances s'observent. Tout d'abord, l'idéal de Bourassa comportait des idées qui n'étaient pas complètement étrangères aux Canadiens anglais. L'autonomie du Canada par rapport à l'Empire britannique était souhaitée par une bonne partie de la population canadienne-anglaise. D'ailleurs, certains impérialistes modérés demandaient la même chose, en accentuant toutefois le caractère britannique du Canada. On peut supposer que pour certains Canadiens anglais autonomistes, les institutions britanniques, dont la Couronne – que Bourassa ne rejetait pas – étaient suffisantes pour le maintien de ce caractère britannique du Canada<sup>119</sup>. Ainsi, s'ils se déclarèrent impérialistes, plusieurs étaient sans doute plus proches des idées de Bourassa que de celles d'un George Denison et des autres fédéralistes canadiens ou d'un Lionel Curtis. Également, les sentiments anti-impérialistes étaient particulièrement présents chez les Irlandais. Étant donné la situation de leur Irlande d'origine, ces derniers étaient peu susceptibles d'adhérer pleinement à la vision britannique du Canada et au renforcement des liens avec l'Empire. L'affinité entre les Canadiens d'origine irlandaise

---

<sup>118</sup> Des recherches du même genre que celles de Simon Potter sur la presse impérialiste pourraient s'avérer utiles à la reconstruction du discours impérialiste de la presse à grand tirage dans la province de Québec et au Canada. Cf. Simon Potter, *News and the British World. The Emergence of an Imperial Press System*, Oxford, Clarendon Press, 2003, 246 p.

<sup>119</sup> Voir par exemple l'importance des institutions comme le décrit P. Buckner, « Introduction », *op. cit.*, p. 1-20.

et les Canadiens a déjà été démontrée ailleurs, particulièrement par Simon Jolivet<sup>120</sup>, et elle fut perceptible lors de l'analyse de la correspondance. L'appui réciproque entre Henri Bourassa et les Charles Fitzpatrick, John Boyd, Robert F. Phalen démontre les convergences d'idées communes à ces coreligionnaires.

La deuxième tendance qui s'observe est l'éparpillement des appuis de Bourassa. Ce dernier réussit à se rallier une multitude de Canadiens d'origines diverses et en provenance de partout au Canada. Toutefois, les appuis qu'il reçut pouvaient s'avérer quelque peu problématiques puisqu'ils n'épousaient pas la pensée de Bourassa comme un tout. Ainsi, s'il s'allia avec Goldwin Smith et Walter D. Gregory contre l'impérialisme, Bourassa ne partageait pas la vision continentaliste anglo-saxonne des deux hommes. Bien au contraire, il voyait dans le maintien des institutions britanniques une sécurité pour cette minorité catholique francophone du continent américain. Cet anti-américanisme, présent chez le nationaliste, était un sentiment commun avec les impérialistes. La loyauté de Bourassa envers la Couronne britannique explique également sa réserve par rapport à l'indépendance immédiate proposée par le juriste John S. Ewart, qui partageait autrement plusieurs points avec le nationaliste. Il faut noter qu'une étude comparée du bourassisme et de la pensée d'Ewart, telle qu'exprimée dans les *Kingdom Papers* et les *Independence Papers*, apporterait une grande contribution à la compréhension du sentiment autonomiste canadien. La diversité des appuis illustre également une autre raison de la difficulté pour Bourassa et ses alliés de former un mouvement concret, apte à opérer des changements directs. Comment, en effet, aurait-il été possible de créer

---

<sup>120</sup> S. Jolivet, « *Le vert et le bleu* », *op. cit.* et « Entre nationalismes », *loc. cit.*

un mouvement qui aurait pu opposer les deux partis politiques alors que les multiples alliés divergeaient entre eux sur des points essentiels.

Finalement, un troisième constat se dégage à partir de la correspondance, soit le durcissement des positions durant la guerre. La guerre affecta grandement la portée du bourassisme au Canada anglais. La divergence d'opinions entre les Canadiens anglais et les Canadiens français sur la participation du Canada, sur l'Empire et surtout sur les droits linguistiques des minorités francophones eut un désastreux effet pour Bourassa. Tout d'abord, il perdit sa popularité auprès de la jeunesse du Canada français qui, en réaction aux tensions raciales, se radicalisa et se tourna plutôt vers un nationalisme canadien-français. Ce nouveau nationalisme « immodéré » serait dénoncé à quelques reprises par Bourassa dans les années 1920 puisqu'il y voyait des tendances séparatistes et qu'il croyait que les jeunes priorisaient la nation canadienne-française au détriment de l'Église catholique<sup>121</sup>. Dans l'après-guerre, le directeur du *Devoir* s'attarda également à de nouveaux enjeux, dont le matérialisme, l'américanisme, l'individualisme, le bolchévisme, le syndicalisme et le féminisme. Ces doctrines, qui menaçaient l'élément canadien-français de son nationalisme, firent ressortir chez le castor rouge, son ultramontanisme, son côté castor. Bourassa accorda ainsi dans ses écrits et ses discours une grande place à l'Église catholique et ses préceptes. Ce genre de message pouvait difficilement être repris dans un Canada anglais largement protestant.

---

<sup>121</sup> Voir par exemple son discours de 1923, reproduit dans la brochure Henri Bourassa, *Patriotisme, nationalisme, impérialisme*, Montréal, [s.n.], 63 p. Discutant par exemple des luttes pour la langue française, Bourassa déclara : « M. Laurier, qui nous connaissait bien, disait un jour que les Canadiens français se battraient volontiers pour leur langue que pour leur religion. Souhaitons que ce jugement soit injuste : s'il est vrai, il en faudrait conclure que nous avons subi un terrible fléchissement moral. Puissent nos paroles, nos agissements, nos efforts démontrer la fausseté de ce pronostic! » (p. 61)

En raison du durcissement des positions, Bourassa vit également son espoir d'un vrai rapprochement entre les Canadiens anglais et les Canadiens français diminuer. La réaction négative des Canadiens anglais à sa réflexion sur la participation du Canada à la guerre et sur les devoirs nationaux – c'est-à-dire sur la nécessité à ce moment-là pour les Canadiens anglais de reconnaître leurs compatriotes francophone comme partenaires égaux – le convainquit de la portée du sentiment d'intolérance durant la guerre. À la lecture de sa correspondance, le pessimisme de Bourassa devient évident. Tout cela explique donc son attitude à la fin de la guerre. Par conséquent, il ne se relança pas dans de grandes campagnes de propagande au Canada anglais, mais invita plutôt les Canadiens anglais à faire le premier pas dans le rétablissement de relations cordiales et bien intentionnées entre les deux peuples fondateurs. L'appel de Bourassa semble toutefois avoir produit l'effet escompté puisque au lendemain de la guerre, les Canadiens anglais proposaient de plus en plus un nationalisme canadien biculturel et tâchaient de rétablir les contacts avec le Canada français. Cette reprise d'un dialogue se fit toutefois sans le concours de Bourassa ou d'un autre Canadien français de réputation similaire puisque le chef nationaliste n'eut pas de véritable héritier apte à reprendre le flambeau.

\*

\* \*

L'étude des relations de Henri Bourassa avec le Canada anglais apporte une nouvelle dimension à la compréhension du personnage en ce sens qu'elle met l'accent sur un côté jusqu'à présent peu exploré de ses réalisations. Au Canada français, l'historiographie a généralement tendance à minimiser la portée canadienne du bourassisme afin de l'inclure dans le récit identitaire national canadien-français, puis québécois. La composante pancanadienne du bourassisme, surtout pour ce qui est de la prise de contact du

nationaliste avec le Canada anglais et des résultats de celle-ci, y devient en quelque sorte accessoire. Or, les efforts de Bourassa pour rapprocher les deux éléments canadien-anglais et canadien-français tendent à faire ressortir la prédominance de ce sentiment dualiste dans sa pensée. Également, l'historiographie canadienne-anglaise, si elle accepte éventuellement le nationalisme canadien de Bourassa, le préférant même au nationaliste canadien-français qui suivit, hésite à chercher les traces d'un nationalisme canadien présent au Canada anglais avant la Première Guerre mondiale. L'attention accordée à la dichotomie Canada anglais impérialiste/Canada français nationaliste tend par conséquent à éclipser les assises préexistantes chez une partie de la population anglophone. Bourassa ne devient ainsi que le prophète d'un nationalisme essentiellement canadien qui ne devait se développer qu'une fois le conflit terminé. Il faut ici nuancer. De tels sentiments existaient au Canada anglais bien avant la guerre et les relations de Bourassa avec des personnes telles que John Boyd, Charles H. Cahan et John S. Ewart l'illustrent très bien.

Sans pour autant être un appel à joindre les deux récits dans une seule tradition historiographique, cette recherche tend à démontrer l'importance d'une rencontre entre les trames historiques anglophone et francophone. Une pareille réflexion sur les points communs entre les Canadiens de toute origine offre des résultats intéressants qui viennent nuancer les récits conflictuels généralement proposés dans les ouvrages historiques. Cette recherche établit qu'en portant le regard au-delà du paradigme des « deux solitudes », les traces d'un contact et d'un rapprochement entre les Canadiens anglais et les Canadiens français se dessinent et définissent les contours d'une relation beaucoup plus complexe. Un tel cadre d'analyse permet de témoigner de la diversité intellectuelle et

socioculturelle des deux groupes linguistiques à l'étude et de l'impact de cette diversité sur l'évolution politique canadienne. En étudiant les appréciations et les critiques du nationalisme bourassien et leurs assises intellectuelles à travers les relations de Henri Bourassa avec le Canada anglais, la compréhension des deux « peuples fondateurs », pour reprendre l'expression véhiculée par Bourassa, s'en trouve certes améliorée. Toutefois, la recherche ayant ses limites, elle ne s'attarde pas à la postérité et à la mémoire qu'ont les Canadiens (de toutes allégeances) de Henri Bourassa. Elle se veut cependant une progression quant à la compréhension des rapports linguistiques, identitaires et politiques du Canada au début du siècle dernier et s'avère pertinente non seulement pour l'histoire intellectuelle, mais aussi pour la société canadienne en général puisque la complexité de ces rapports demeure.

## ANNEXE

**Lettre ouverte de Joseph A. Clark à Henri Bourassa, 4 février 1916,  
Fonds Henri Bourassa, Bibliothèque et Archives Canada, MG27-IE1  
(Retranscription)**

Feb. 4. 1916.

### AN OPEN LETTER

To Henri Bourassa, who, by his actions, Justifies the General Belief that he is not a Canadian at all, but A Friend of Bill Kaiser, the Kid Killer.”

-----  
Henri Bourassa, Esq.,

Quebec.

Sir :-

I have met many opponents of War on PRINCIPLE, but you are the leading Canadian advocate on non-participation in this War, on PREJUDICE, and prejudice over matters with which Kaiser Bill and his Kid Killers can have no influence or connection.

Wake up man, and if there is something wrong with your stomach or conscience, let it eat till the Boys Get to Berlin, and then, Blow Off all you like.

If, however, you must be doing something, and are as great a friend of the Kaiser's Kid Killers as your speeches make out, would it be too much trouble for you to get word to the Chief Infant Butcher, that if he and his MUST kill, or try to kill, fight or try to fight something, that there is a Bunch of Sailors and a few ships within 50 miles of the Kaiser's Alleged Fleet, ready, waiting ( 18 mos. ) and willing so if it is slaughter only, his Huns want, it is not necessary to go hundreds of miles to Butcher Babies.

Or if the poor shooters can't swim or are afraid of getting wet, why tell him or them, that along Belgium and Northern France, and right on his rapid-road-to-Paris ( so he thought ), there are more than 1,000,000 ready, willing and waiting, many within 500 yards of his FIGHTING men "The Flower of the Greatest, etc.", so why fly, sneak or bribe people miles away to dodge the soldiers and go Kill a Baby.

If it is fighting he wants, there is plenty, Wet or Dry, ready, far removed from Babies and Women.

The time has surely now arrived, when all within the British Empire, if not throughout entire Christendom must be FOR or AGAINST the despicable

KAISER'S KID KILLERS

and there is no middle course or straddling the fence, as you will find out very soon and if the Baby Butchery of the civilized ?

Savages does not induce you to shut up, on any topic that might be even DISTORTED into Pro-Hunism, could not an appeal to you to remember what is now being done to

“ BELOVED FRANCE”

Cause you to postpone such appeals, to non-participation until the

KAISER'S KID KILLERS

retired to the place from whence they came.

Yours,

[Signature : Joseph A Clarke]

OPPOSED TO WAR, but not to FIGHTING SUCH MONSTERS.

## BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES

#### Archives

Fonds Henri Bourassa, Bibliothèque et Archives Canada, MG27-IIE1  
Fonds Henri Bourassa, Bibliothèque et Archives national du Québec, ZQ12  
Fonds Famille Bourassa, Bibliothèque et Archives national du Québec, CLG65  
Fonds Charles H. Cahan, Bibliothèque et Archives Canada, MG27-IIIB1

#### Journaux

##### Francophones

*Le Devoir*  
*Le Nationaliste*

##### Anglophones

*The Gazette*  
*The Globe*  
*The Montreal Star*  
*The Ottawa Citizen*  
*The Telegraph-Journal*  
*The Toronto Star*  
*The Winnipeg Free Press*  
*The Winnipeg Tribune*  
*The Ottawa Journal*  
*The Montreal Daily Mail*

#### Brochures et autres textes de Henri Bourassa (en ordre de publication)

*Grande-Bretagne et Canada : Questions actuelles*. Montréal, Imprimerie du Pionnier, 1901, 42 p. et annexes I-CXXX.

*Great Britain and Canada: Topics of the day*. Montréal, Beauchemin et fils, 1901. 48 p. et annexes I-CXXXIV.

*Le Patriotisme canadien-français, ce qu'il est, ce qu'il doit être*. Montréal, Compagnie de publication de *La Revue canadienne*, 1902. 27 p.

*Devant le tribunal de l'histoire*, Montréal, Beauchemin, 1903, 61 p.

« The Nationalist Movement in Quebec ». *Addresses Delivered Before the Canadian Club of Toronto, Season 1906-07*, Toronto, Warwick Bro's and Rutter, Ltd, 1907. p. 56-64.

*Le Projet de loi navale. Sa nature, ses conséquences*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1910. 37 p.

*Religion, langue, nationalité*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1910. 30 p.

*La convention douanière entre le Canada et les États-Unis. Sa nature, ses conséquences*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1911. 38 p.

*The Reciprocity Agreement and its Consequences as viewed from the Nationalist standpoint*. Montreal, Le Devoir, 1911. 43 p.

*Le spectre de l'annexion et la désintégration nationale*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1912. 42 p.

*Pour la justice. Discours prononcé au Monument national le 9 mars 1912*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1912. 44 p.

*The Spectre of Annexation and the Real Danger of National Disintegration*. Montreal, Le Devoir, 1912. 42 p.

*Why the Navy Act should be repealed. Imperial problems*. Montreal, Le Devoir, 1912. 62 p.

*Imperial Relations. An Address by Henri Bourassa, Esq., before the Empire Club of Canada, Toronto, March 6, 1913*. Montreal, Le Devoir, 1913. 24 p.

*The Possible Action of Canada in the Cause of International Arbitration*. [s.l.], [s.n.], 1913. 8 p.

*French and English, Frictions and Misunderstandings. A Few Reflexions a propos of the Mayoralty Contest*. Montreal, Le Devoir, 1914. 23 p.

*Ireland and Canada*. [s.l.], [s.n.], 1914. 15 p.

*La politique de l'Angleterre avant et après la guerre*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1914. 52 p.

*Le « Devoir », son origine, son passé, son avenir*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1915. 75 p.

*Que devons-nous à l'Angleterre?* Montréal, [s.n.], 1915. 420 p.

*The Foreign Policy of Great Britain*, Montreal, Le Devoir, 1915. 55 p.

*The Duty of Canada at the present hour*. Montreal, Le Devoir, 1915. 43 p.

*Hier, aujourd'hui, demain : Problèmes nationaux*. Montreal, [s.n.], 1916. 178 p.

*Independence or Imperial Partnership? A study of "The Problem of the Commonwealth", by Mr. Lionel Curtis*, Montreal, Le Devoir, 1916. 62 p.

*Le Devoir et la guerre : Le conflit des races*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1916. 45 p.

*Conscription*. Montreal, Le Devoir, 1917. 46 p.

*La Conscription*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1917. 46 p.

*The Case against Conscription, 'Win the War' and lose Canada*. Montreal, Le Devoir, 1917. 14 p.

*Le Devoir, ses promesses d'avenir, ses conditions de survie*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1920. 48 p.

*La presse catholique et nationale*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1921. 80 p.

*Patriotisme, nationalisme, impérialisme*. Montréal, [s.n.], 63 p.

*Le problème des races au Canada*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1925, 8 p.

*Bonne Entente*. Montreal, Le Devoir, 1925, 8 p.

*Le « Devoir ». Ses origines, sa naissance, son esprit*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1930. 33 p.

### **Textes d'auteurs anglophones**

BOYD, John. *Canadian Nationalism*, Montreal, [s.n.], 1911. 17 p.

BOYD, John. *The Future Of Canada: Canadianism Or Imperialism*. Montreal, Beauchemin, 1919, 106 p.

BOYD, John. *The Nationalist Movement*. Montréal, [s.n.], 1911. 14 p.

BOYD, John. *The Naval Question: In the Light of Canada's National Interests*. Montreal, [s.n.], 1912. 25 p.

CAHAN, Charles H. *The Real Significance of the Naval Issue*. [s.l.], [s.n.], 1911. p. 5.

DAFOE, John Wesley. *Laurier : a Study in Canadian Politics*. Toronto, McClelland and Stewart, 1968 (1963). 109 p.

EWART, John Skirving. *Independence Papers*. 2 volumes, Ottawa, [s. n.], 1925-1932.

EWART, John Skirving. *Kingdom Papers*. 2 volumes, Ottawa, [s.n.], 1912-1917.

[GODFREY, J. M.] *Bonne Entente : How it Began, What it Has Done, and its Immediate Programme*. Toronto, Office of the Bonne Entente, 1916. p. 4.

HAWKES, Arthur. *An Appeal to the British-Born*. Toronto, Canadian National League, 1911. 8 p.

HAWKES, Arthur. *Canadian Nationalism and the War*. Montreal, [s.n.], 1916. 31 p.

HAWKES, Arthur. *The Birthright : A Search for the Canadian Canadian and the Larger Loyalty*. Toronto, J.M. Dent & Sons, Ltd., 1919. 380 p.

MOORE, William Henry. *The Clash! A Study in Nationalities*. Toronto, J.M. Dent & Sons, Ltd., 1919. p. 224.

MORLEY, Percival Fellman. *Bridging the Chasm: A Study of the Ontario-Quebec Question*. Toronto, J.M. Dent & Sons, Ltd., 1919. 182 p.

SMITH, Goldwin. *In the Court of History: An Apology for Canadians Who Were Opposed to the South African War*. Toronto, William Tyrrell & Company, 1902. 71 p.

SMITH, Goldwin. *Reminiscences*. Norwood, Norwood Press, 1911 (1910). 477 p.

WRONG, George M. « The Two Races in Canada », *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association/Rapports annuels de la Société historique du Canada*, vol. 4, n° 1 (1925). p. 21-27.

### **Autres**

[ASSEMBLÉE NATIONALE DU QUÉBEC]. « Charles Fitzpatrick ». *Députés*, [en ligne] <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/fitzpatrick-charles-3165/biographie.html> (10 juillet 2014).

[ASSEMBLÉE NATIONALE DU QUÉBEC]. « William Alexander Weir ». *Députés*, [en ligne] <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/weir-william-alexander-5751/biographie.html> (7 juillet 2014).

[BIBLIOTHÈQUE DU PARLEMENT], « Députés de la Chambre des Communes », *PARLINFO*, [en ligne] <http://www.parl.gc.ca/Parlinfo/> (13 juillet 2014).

[New York Public Library], « Joseph Cyrillus Walsh papers 1913-1947 », *Archives and Manuscripts*, [en ligne] <http://archives.nypl.org/mss/3212> (15 juillet 2014).

[Queen's University Archives]. « Fonds F00445 - Walter Dymond Gregory fonds ». [en ligne] <http://db1.archives.queensu.ca/ica-atom/index.php/walter-dymond-gregory-fonds;rad> (10 juillet 2014).

[University of North Carolina]. « J.M. Dent & Sons Records, 1834-1986 ». University of North Carolina at Chapel Hill's Louis Round Wilson Special Collections Library [en ligne] [http://www2.lib.unc.edu/mss/inv/j/J.M.Dent\\_and\\_Sons.html](http://www2.lib.unc.edu/mss/inv/j/J.M.Dent_and_Sons.html) (7 juillet 2014).

*Canadian Who's Who, Volume I*. London, Times Publishing Company, 1910.  
Compte rendu officiel des débats de la Chambre des communes du Canada [*Hansard*]. Canada.

MORGAN, Henry James, dir. *The Canadian Men and Women of the Time: A Handbook of Canadian Biography of Living Characters, Second Edition*. Toronto, William Briggs, 1912.

## ÉTUDES

ANCTIL, Pierre. *Fais ce que dois : 60 éditoriaux pour comprendre Le Devoir sous Henri Bourassa (1910-1932)*. Québec, Septentrion, 2010. 383 p.

ANGERS, François-Albert et al. *La pensée de Henri Bourassa*. Montréal, Imprimerie Populaire, 1954. 244 p.

ANGERS, François-Albert, dir. « Dossier : Bourassa et le séparatisme ». *L'Action nationale*, vol. 53, n° 9-10 (mai-juin 1964). 160 p.

ARMSTRONG, Elizabeth. *The Crisis of Quebec, 1914-1918*. Toronto, McClelland and Stewart, 1974 (1937), 275 p., coll. « Carleton Library (n° 74) ».

BALTHAZAR, Louis. *Bilan du nationalisme au Québec*. Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986. 212 p.

BARBEAU, Raymond. *J'ai choisi l'indépendance*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1961. 127 p.

BÉLANGER, Damien-Claude, Sophie COUPAL et Michel DUCHARME, dir. *Les idées en mouvement : perspectives en histoire intellectuelle et culturelle du Canada*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004. 281 p., coll. « Cultures québécoises ».

BÉLANGER, Damien-Claude. [Compte-Rendu : *La rencontre de deux peuples élus*], Mens. *Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 3, no 1 (automne 2002), p. 99-102.

BÉLANGER, Damien-Claude. « Goldwin Smith ». *Quebec History* [en ligne] <http://faculty.marianopolis.edu/c.belanger/quebechistory/bios/goldwinsmith.htm> (7 juillet 2014).

BÉLANGER, Réal. « BOURASSA, HENRI », *Dictionnaire biographique du Canada* [en ligne] [http://www.biographi.ca/fr/bio/bourassa\\_henri\\_18F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/bourassa_henri_18F.html), (5 mai 2014).

BÉLANGER, Réal. « Les députés conservateurs-nationalistes et le gouvernement Borden ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXXV, n° 1 (1981), p. 33-54.

BÉLANGER, Réal. *Henri Bourassa : Le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, 552 p.

BERGER, Carl. *The Sense of Power: Studies in the Ideas of Canadian Imperialism, 1867-1914*. Toronto, University of Toronto Press, 1970. 277 p.

BERGER, Carl. *The writing of Canadian history : aspects of English-Canadian historical writing since 1900*. Toronto, Oxford University Press, 1986 (2<sup>e</sup> édition). 364 p.

BERGEVIN, André, Anne BOURASSA et Cameron NISH. *Henri Bourassa : biographie, index des écrits, index de la correspondance publique 1895-1924*. Montréal, Éditions de l'Action nationale, 1966. 150 p.

BOCK, Michel. *Quand la nation débordait les frontières : les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*. Montréal, Hurtubise HMH, 2004. 452 p.

BROWN, Robert Craig et Ramsay COOK. *Canada 1896-1921 : A Nation Transformed*. Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1974. 412 p. coll. « Canadian centenary series ».

BUCKNER, Phillip, dir. *Canada and the British Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2010. 294 p. coll. « Oxford History of the British Empire Companion Series ».

COOK, Ramsay. [Compte-Rendu : *La rencontre de deux peuples élus*], *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 56, n° 4 (2003), p. 557-560.

COOK, Ramsay. « KYLIE, EDWARD JOSEPH », *Dictionnaire biographique du Canada*, [en ligne] [http://www.biographi.ca/fr/bio/kylie\\_edward\\_joseph\\_14F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/kylie_edward_joseph_14F.html). (22 juillet 2014).

COOK, Ramsay. « SMITH, GOLDWIN ». *Dictionnaire biographique du Canada* [en ligne] [http://www.biographi.ca/fr/bio/smith\\_goldwin\\_13F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/smith_goldwin_13F.html). (31 juillet 2014).

COOK, Ramsay. *L'autonomie provinciale, les droits des minorités et la théorie du pacte, 1867-1921*. Études de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1969. 82 p.

CORCORAN, James I. W. « Henri Bourassa et la guerre sud-africaine [4 articles] ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 18, n° 3 au vol. 19, n° 3 (1964-65).

DANAUX, Stéphanie et Nova DOYON. « L'étude des transferts culturels en histoire culturelle ». *Mens : revue d'histoire intellectuelle et culturelle*, vol. XII, n° 2 (printemps 2012), p. 7-16.

DARD, Olivier. « De la rue de Rome au Canada français : influences ou transferts? ». *Mens : revue d'histoire intellectuelle et culturelle*, vol. VIII, n° 1 (automne 2007), p. 7-66.

DAVENPORT, T. R. H. "Nationalism and Conciliation: The Bourassa-Hertzog Posture". *Canadian Historical Review*, vol. XLIV, n° 3 (septembre 1963). p. 193-212.

DESROSIERS, Pierre R. « Le castor rouge : La genèse et le développement de la pensée politique et sociale de Henri Bourassa ». *Parti pris*, vol. 4, n° 9-12 (mai-août 1967). p. 146-164.

DUMONT, Fernand, Jean HAMELIN, Fernand HARVEY et Jean-Paul MONTMINY, dir. *Idéologies au Canada français, 1900-1929*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1974. 377 p., coll. « Histoire et socio-logie de la culture ».

DUROCHER, René. « Henri Bourassa, les évêques et la guerre de 1914-1918 ». *Historical Papers/Communications historiques*, vol. 6, n° 1 (1971). p. 248-275.

FRASER, Graham. « Dualité linguistique au Canada et récits sur la langue : une toute autre lecture de l'histoire ». Notes pour une allocution à la conférence mensuelle de la Société d'histoire de Toronto et de l'Alliance française de Toronto (22 septembre 2010), *Commissariat aux langues officielles*, [en ligne] [http://www.ocolclo.gc.ca/html/speech\\_discours\\_22092010\\_f.php](http://www.ocolclo.gc.ca/html/speech_discours_22092010_f.php) (17 avril 2014).

GAGNON, Nicole et Jean HAMELIN. *Histoire du catholicisme québécois* (dirigée par Nive VOISINE), tome 3, vol. I, Le XXe siècle (1898-1940). Montréal, Boréal Express, 1984.

GINGRAS, Pierre Philippe. *Le Devoir*, Montréal, Libre Expression. 1985, 295 p.

GOMES, Rolando. « Henri Bourassa et l'impérialisme britannique (1899-1918) ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, n° 3 (printemps 2008), [en ligne] <http://www.bulletinhistoirepolitique.org/> (16 avril 2014).

GROULX, Lionel. « RUMILLY, Robert, Henri Bourassa, La vie publique d'un grand Canadien. Les éditions Chantecler Ltée, Montréal, 1953. In-8. 792 p. » [Recension]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 7, n° 3 (1953). p. 449-451.

GROULX, Lionel. *Mes mémoires*, Tome II. Montréal, Fides, 1970, 418 p.

IGUARTA, José Eduardo. *The Other Quiet Revolution : National Identities in English Canada, 1945-71*. Vancouver, UBC Press, 2006. 227 p.

JEDWAB, Jack. « Stephens, George Washington ». *Dictionnaire biographique du Canada*, [en ligne] [http://www.biographi.ca/fr/bio/stephens\\_george\\_washington\\_13F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/stephens_george_washington_13F.html) (20 janvier 2014).

JOLIVET, Simon. « Entre nationalismes irlandais et canadien-français : Les intrigues québécoises de la *Self Determination for Ireland League of Canada and Newfoundland* ». *Canadian Historical Review*, vol. XCII, n° 1 (mars 2011), p. 43-68.

JOLIVET, Simon. *Le vert et le bleu. Identité québécoise et identité irlandaise au tournant du XXe siècle*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011. 292 p.

KEELAN, Geoff. « Catholic Neutrality: The Peace of Henri Bourassa ». *Journal of the Canadian Historical Association*, vol. XXII, n° 1 (2011), p. 99-132.

KENDLE, John. « Round Table Movement ». *Encyclopédie Canadienne* [en ligne] <http://www.thecanadianencyclopedia.com/fr/article/round-table-movement/> (22 juillet 2014).

LACOMBE, Sylvie. *La rencontre de deux peuples élus : Comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada entre 1896 et 1920*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002. 287 p.

LAMONDE, Yvan. *Histoire sociale des idées au Québec : 1896-1929, vol. II*. Montréal, Fides, 2000. 323 p.

LAURENDEAU, André. « Sur une polémique entre Bourassa et Tardivel ». *L'Action nationale*, vol. 43, n° 2 (février 1954). p. 248-259.

LEVITT, Joseph, dir. *Henri Bourassa on Imperialism and Biculturalism, 1900-1918*. Toronto, Copp Clark Publishing, 1970. 183 p., coll. "Issues in Canadian History".

LEVITT, Joseph. « Henri Bourassa and Modern Industrial Society, 1900-1914 ». *Canadian Historical Review*, vol. L, n° 1 (mars 1969). p. 37-50.

LEVITT, Joseph. « La perspective nationaliste d'Henri Bourassa, 1896-1914 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 22, n° 4 (1969), p. 567-582.

LEVITT, Joseph. *Henri Bourassa and the Golden Calf: the Social Program of the Nationalists of Quebec (1900-1914)*. Ottawa, University of Ottawa Press, 1969. 178 p.

LEVITT, Joseph. *Henri Bourassa : Catholic Critic*. Brochure historique n° 29, Ottawa, Société historique du Canada. 1977. 26 p.

MACFARLANE, John. « La longue marche de l'Afrique du sud : en mémoire des Canadiens français qui ont participé à la première intervention militaire du Canada au XXe siècle ». *Mens : Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 7, n° 2 (printemps 2007). p. 197-240.

MEUNIER, E.-Martin. « Sur la présumé filiation Groulx/Maurras : contexte politique, enjeu national et écriture de l'histoire » dans Olivier Dard et Michel Grunewald, dir. *Charles Maurras et l'étranger – L'étranger et Charles Maurras*. Berne, Peter Lang, 2009. p. 117-134.

MONIÈRE, Denis. *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1977. 381 p.

MONROE, N.M. *Henri Bourassa and the Nationalist Movement in Canada*. Thèse de maîtrise, Wisconsin, Université du Wisconsin, 1939. 112 p.

MURROW, Casey. *Henri Bourassa and French-Canadian Nationalism : Opposition to Empire*. Montréal, Harvest House, 1968. 143 p.

NEATBY, H. Blair et al. *Imperial relations in the age of Laurier*. Toronto, University of Toronto Press, 1969. 80 p. coll. « Canadian Historical Readings ».

NISH, Cameron. *Inventaire de la correspondance publique d'Henri Bourassa, 1895-1924*. 8 volumes, Thèse de maîtrise, Montréal, Université de Montréal. 1959.

O'CONNELL, Martin P. « The Ideas of Henri Bourassa ». *The Canadian Journal of Economics and Political Science/Revue canadienne d'Économie et de Science politique*, vol. XIX, n° 3 (août 1953). p. 361-376.

O'CONNELL, Martin P. *Henri Bourassa and Canadian Nationalism*. Thèse de doctorat, Toronto, Université de Toronto, 1954. 304 p.

OLIVER, Michael K. *The Passionate debate: The Social and Political Ideas of Quebec Nationalism, 1920-1945*. Montréal, Véhicule Press, 1991, 284 p.

ORY, Pascal et Jean-François SIRINELLI. *Les intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*. Paris, Armand Colin, 1986. 263 p.

PAGE, Robert. « Canada and the Imperial Idea in the Boer War Years ». *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. V, n° 1 (février 1970), p. 33-49.

PELLETIER, Jean-Guy. « La presse canadienne-française et la guerre des Boers ». *Recherches sociogéographiques*, vol. 4, n° 3 (1963), p. 337-349.

PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène. *Olivar Asselin et son temps : Le militant (Tome I)*. Montréal, Fides, 1996. 780 p.

- PRICE, Peter. Price, « Fashioning a Constitutional Narrative : John S. Ewart and the Development of a 'Canadian Constitution' ». *Canadian Historical Review*, vol. 93, n° 3 (septembre 2012). p. 378-379.
- RICHARD, Béatrice. « Henri Bourassa et la conscription : Traître ou sauveur? ». *Revue militaire canadienne*, vol. 7, n° 4 (2006-2007). p. 75-83.
- ROBERTSON, Susan Mann. « Variations on a Nationalist Theme : Henri Bourassa and Abbé Groulx in the 1920's ». *Historical Papers/Communications historiques*, vol. 5, n° 1 (1970). p. 109-119.
- RUMILLY, Robert. *Henri Bourassa*. Stanstead, Éditions du Marais, 1953. 791 p.
- SILVER, Arthur I. *The French-Canadian Idea of Confederation, 1864-1900*. Toronto, University of Toronto Press, 1982. 257 p.
- SMITH, Pamela Eden. *Henri Bourassa and Wilfrid Laurier*. Thèse de maîtrise, Toronto, Université de Toronto, 1948. 245 p.
- SMITH, V.C. « Moral Crusader: Henri Bourassa and the Empire, 1900-1916 ». *Queen's Quarterly*, vol. LXXVI, n° 4 (hiver 1969). p. 635-647.
- STACEY, C. P. *Canada and the Age of Conflict, volume I : 1867-1921*. Toronto, University of Toronto Press, 1985 (1977). p. 148.
- TALBOT, Robert. « Une réconciliation insaisissable : le mouvement de la bonne entente, 1916-1930 ». *Mens : Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 8, n° 1 (automne 2007). p. 67-125.
- TALBOT, Robert. *Moving Beyond Two Solitudes: Constructing a Dynamic and Unifying Franco-phone/Anglophone Relationship, 1916-1940*. Thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa, 2014. 701 p.
- THOMPSON, J. H. « Canada and the 'Third British Empire', 1901-1939 », dans P. Buckner, dir. *Canada and the British Empire*, Oxford, Oxford University Press. 2010, p. 92.
- TROFIMENKOFF, Susan Mann. « Henri Bourassa and "the woman question" ». *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. X, n° 4 (novembre 1975). p. 3-10.
- TROFIMENKOFF, Susan Mann. *The Dream of Nation: a Social and Intellectual History of Quebec*. Toronto, Macmillan, 1982. 344 p.
- VOISINE, Nive. « Ultramontanisme », *Encyclopédie canadienne*, [en ligne] <http://www.thecanadianencyclopedia.com> (3 mai 2014).

WADE, Mason. *The French Canadians, 1760-1945*. Toronto, Macmillan, 1955. 1136 p.

WRIGHT, Donald. *The Professionalization of History in English Canada*. Toronto, University of Toronto, 2005. 270 p.